MARC LUYCKX GHISI

AU-DELA DE LA MODERNITE, DU PATRIARCAT ET DU CAPITALISME

La société réenchantée

Préface du Professeur
Ilya PRIGOGINE,
Prix Nobel de Chimie 1977

Couverture ***: Tableau de Renaud de Harenne***

Collection Economie Plurielle

dirigée par **Henry Panhuys** et **Hassan Zaoual**

La collection « ***Economie Plurielle*** » a pour ambition de développer le pluralisme dans les sciences sociales et particulièrement en économie. Cet objectif est devenu, aujourd'hui, une nécessité tant du point de vue des faits que du point de vue des théories et des paradigmes relevant du domaine de l'Homme. Leur cloisonnement s'avère être un obstacle à l'interprétation des mutations en cours. L'irruption et la diffusion de la société de l'information et de la connaissance ainsi que l'importance de la culture, du sens et des croyances dans les pratiques d'acteurs supposent un changement radical dans l'épistémologie des sciences sociales. Dans ce but, la collection se veut aussi un lieu de dialogue et d'échanges entre praticiens et théoriciens de tous horizons.

Série *Economies et Cultures*

H. PANHUYS et H. ZAOUAL, (s/d), *Diversité des cultures et mondialisation. Au-delà de l'économisme et du culturalisme.* Ouvrage collectif Réseau Cultures / GREL-Univ. du Littoral, mars 2000, 214 p.

S. LATOUCHE, F. NOHRA, H. ZAOUAL, *Critique de la raison économique, Introduction à la théorie des sites symboliques*. Préface d'A. KREMER-MARIETTI, in Collection « Epistémologie et Philosophie des Sciences », sept. 1999, 125 p.

H. ZAOUAL (éd), *La socio-économie des territoires. Expériences et théories.* Colloque GREL, Dunkerque (mai 1997), sept. 1998, 352 p.

B. KHERDJEMIL, H. PANHUYS, H. ZAOUAL, (s/d), *Territoires et dynamiques économiques. Au-delà de la pensée unique.* Actes Colloque GREL - Univ. du Littoral, Dunkerque (mai 1997), mai 1998, 228 p.

I.P. LALÈYÊ, H. PANHUYS, Th. VERHELST, H. ZAOUAL, (s/d), *Organisations économiques et cultures africaines. De l'homo œconomicus à l'homo situs.* Ouvrage collectif publié dans la Collection « Etudes Africaines », Réseau Sud-Nord Cultures et

Développement/ Université Saint-Louis du Sénégal, sept. 1996, 500 p.

Série *Gestion et Cultures*

G.A.K. DOKOU, M. BAUDOUX, M. ROGE, *L'accompagnement managérial et industriel de la PME. L'Entrepreneur, l'Universitaire et le Consultant*, préface de J. DEBOURSE, nov. 2000, 292 p.

Le Club de Rome

Ce livre est retenu par le Chapitre Bruxelles-Europe du Club de Rome, qui vient de se constituer, comme référence dans sa réflexion sur l'évolution de la culture européenne et sur la responsabilité mondiale de l'Europe en cette période de mutation.

L'évolution rapide du développement technologique a tendance à augmenter les besoins importants en ressources naturelles que cette technologie requiert pour son développement. L'impact de la société industrielle sur l'environnement à l'échelle de la planète, combiné à la perspective d'un important essor démographique, est donc très préoccupant. C'est ainsi que sont nés les concepts de « durabilité » et de « société durable ».

Pour mettre en œuvre une société durable il faut en effet aider les responsables politiques, les stratèges des institutions politiques mondiales ainsi que la société civile européenne et mondiale à emprunter de nouvelles méthodes de pensée et d'analyse. En effet, les solutions à élaborer pour l'ensemble de l'humanité sont fondamentalement nouvelles. L'expérience et les savoirs que l'histoire des civilisations pourront apporter ne sont pas suffisants. Nous sommes contraints à l'innovation. En ce sens, le débat sur le changement de paradigme proposé par ce livre devient incontournable en ce début du nouveau millénaire.

Depuis le début de son existence, voici déjà trente ans, le Club de Rome s'est illustré par sa capacité à poser des questions essentielles tant au niveau de l'usage des ressources naturelles et environnementales planétaires qu'au niveau de l'évolution de l'humanité à très long terme sur cette planète finie et limitée. Le Club de Rome a réussi ainsi, par l'énoncé du paradigme de durabilité planétaire, à lancer un débat innovant sur l'avenir de l'humanité.

C'est en proposant aujourd'hui ce livre comme un des éléments d'une base de réflexion nouvelle, que le Club de Rome continue dans cette même voie.

Raoul Weiler
Président du Chapitre
Bruxellois-Européen du Club de Rome

Uwe Möller
Secrétaire Général
du Club deRome

A…

A *Isabelle, mon épouse, qui m'appelle à vivre le réenchantement.*

A *Mathieu, Charlotte, Thomas, Béatrice, Renaud, Caroline et André, mes chers enfants et beaux-enfants, qui cherchent passionnément leur chemin dans le monde actuel. Puisse ce livre les encourager à oser regarder l'horizon.*

A *ma mère qui m'a appris l'exigence de rigueur et de clarté intellectuelle et à mon père (†) qui m'a légué les ailes de sa pensée.*

A *Anastasie Ghisi (†), ma grand-mère, qui me relie à mes ancêtres vénitiens et grecs.*

A *toutes celles et tous ceux, qui vivent déjà tout ce qui est écrit dans ce livre et se croient isolés.*

Merci…

Merci *à Renaud de Harenne qui m'a donné la permission de reproduire une de ses œuvres originales sur la couverture.*

Merci *à Michel Theys, qui a pris le temps de corriger mon style en profondeur et en délicatesse.*

Merci *à Harlan Cleveland, qui a accepté de réaliser l'adaptation de ce livre en américain.*

Merci *à tous ceux et celles qui m'ont aidé et encouragé de leurs suggestions et critiques positives : Henriette Bastrup-Birk, Giorgio Bombassei, Christine Burke, Harlan Cleveland, Riane Eisler, Colette de Fraipont, Tony Judge, Ruben Nelson, Henry Panhuys, Liz Spencer, Marie Storms, Adrian Taylor, Per Utterback, Hassan Zaoual.*

Merci *à celui et celles qui ont contribué à ce livre en le lisant et en le corrigeant patiemment : Maman, Henry Panhuys, Nadine Lefebvre.*

SOMMAIRE

PRÉFACE **15**

INTRODUCTION **19**

PREMIÈRE PARTIE : AU-DELÀ DE LA MODERNITÉ **23**

Chapitre 1 : **Une définition des paradigmes** **25**
Chapitre 2 : **La découverte des paradigmes** **53**
Chapitre 3 : **Radiographie du nouveau paradigme** **69**
Conclusion de la première partie **87**

DEUXIÈME PARTIE : AU-DELÀ DU PATRIARCAT ET DU CAPITALISME **89**

Chapitre 4 : **Le malaise des fondements** **91**
Chapitre 5 : **Les quatre niveaux du changement** **103**
Chapitre 6 : **Crise de la logique capitaliste** **141**
Chapitre 7 : La société de la connaissance, une nouvelle **économie ?** **153**
Conclusion de la deuxième partie **165**

TROISIÈME PARTIE : UN NOUVEAU REGARD **167**

Chapitre 8 : **Le réenchantement de la mondialisation ?** **169**
Chapitre 9 : **Les atouts de l'Europe au XXIème siècle** **181**
Conclusion générale **201**

BIBLIOGRAPHIE **203**

ADRESSES **211**

TABLE DES MATIÈRES **213**

Préface

Le concept de *désenchantement du monde* forgé par Max Weber au début du XXème siècle s'inscrivait dans une culture caractérisée par la recherche d'un savoir qui se voulait *objectif*, universel et indépendant de la culture qui l'engendrait. Cette vision supposait l'existence de lois déterministes et situait l'homme dans une position de supériorité et de domination vis-à-vis de la nature. La science y apparaissait comme un savoir élitiste. Elle était considérée par l'opinion publique comme une tour d'ivoire inaccessible.

A côté du concept de désenchantement, nous assistons aujourd'hui à l'émergence du concept de *réenchantement du monde*. Cette vision est à la racine et au cœur de cet ouvrage. Cette pensée privilégie la non-linéarité par rapport à la linéarité et préfère la complexité à la simplification. Elle considère qu'il est impossible de séparer, d'extraire le mesureur de ce qui est mesuré. Il est tout aussi impossible de séparer les sciences physiques des sciences de l'homme. Elle nous parle de complexité et d'auto-organisation. Elle retrouve partout la flèche du temps.

Dans cette nouvelle vision, la nature apparaît plus autonome. Elle est régie par des lois de probabilités. Si bien que nous redécouvrons un nouveau champ pour la créativité humaine dans et au sein de la créativité de la nature. L'homme n'est plus au-dessus et en dehors de la nature pour la soumettre et la forcer à livrer ses secrets. Il est, tout au contraire, immergé dans une nature autonome, créative et souvent imprévisible, qui l'appelle à développer sa propre créativité.

Avec l'émergence de cette nouvelle vision, c'est toute notre conception de l'univers qui évolue rapidement. Et nous cherchons des voies nouvelles pour exprimer de manière adéquate les structures imprévues que nous observons dans la nature et dans les sociétés humaines.

Dans ce contexte nouveau, la science et la recherche technologique intéressent de plus en plus les citoyens. C'est particulièrement vrai depuis que celles-ci occupent le champ des technologies de l'information et des biotechnologies, domaines qui touchent directement à la vie de chaque citoyen du monde.

Quelle image de la nature et de l'homme notre civilisation choisira-t-elle ? Notre futur dépendra en grande partie de ce choix. La vision de la nature joue un rôle important dans notre conscience de la condition humaine.

La vision déterministe de la nature, quoique associée à une vision matérialiste, imposait en fait de postuler l'existence d'un Dieu Créateur. Un automate exige une intervention extérieure pour le mettre en route. Par contre, si l'on accepte, dans la vision nouvelle, de prendre en compte la loi d'auto-organisation, la problématique se transforme : la nature exprime un manque qui peut être comblé soit de l'extérieur, soit de manière autonome. Le débat métaphysique se transforme donc, ainsi que le problème de l'éthique et des valeurs. Ils doivent tenir compte de la vision nouvelle de la science de notre temps.

Marc Luyckx a travaillé pendant une dizaine d'années à la Cellule de prospective de la Commission européenne, au service des présidents Delors et Santer. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises. Il a eu l'occasion de fréquenter des chercheurs en prospective dans le monde entier, notamment en Californie, en Australie, au Japon et en Chine. Il est également membre des deux principales sociétés de futurologie. Ce livre est donc alimenté par les informations qu'il a accumulées dans ce poste d'observation qu'il a occupé.

Je m'intéresse passionnément au futur. La vision proposée par Marc Luyckx Ghisi est originale, en particulier son analyse des niveaux sous-jacents des changements qui se produisent. Ce livre pourrait être vu comme une mise en évidence de questions nouvelles. Il peut contribuer à préciser, dans l'esprit des lecteurs, les problèmes qui font surface dans la société d'aujourd'hui.

C'est donc avec plaisir que j'apporte cette préface à l'ouvrage de Marc Luyckx Ghisi et que j'invite à la découverte des futurs possibles qu'il nous propose. Le futur est imprévisible, mais nous pouvons le préparer. Et cette préparation n'est possible que si nous prenons conscience des progrès et des problèmes de notre temps.

Professeur Ilya PRIGOGINE
Prix Nobel de Chimie 1977

« Quand il n'y a plus de vision,
le peuple est sans frein »

BIBLE, Livre des Proverbes, chapitre 29, verset 18

« We are living through one of the most fundamental shifts in history : a change in the actual belief structure of Western society. No economics, political or military power can compare with the power of a change of mind. By deliberately changing their images of reality, people are changing the world ».

« Nous vivons un des changements les plus fondamentaux de l'histoire : la transformation du système de croyances de la société occidentale. Aucun pouvoir politique, économique ou militaire ne peut se comparer à la puissance d'un changement au niveau de notre esprit. En changeant délibérément leur image de la réalité, les hommes sont en train de changer le monde ».

Willis HARMAN (†1997), co-fondateur de la *World Business Academy*, et Président de l'*Institute of Noetic Sciences*.

Introduction

L'idée principale de ce livre est que nous changeons de paradigme et que nous sommes à la veille d'un réenchantement du monde. Le terme *mondialisation* a un contenu beaucoup plus intéressant que ce que l'on croit habituellement. Cette mondialisation est beaucoup plus que la diffusion de plus en plus large et rapide du commerce, des capitaux et de l'information.

En fait, et c'est notre hypothèse, nous sommes dans une période de transformation globale de nos sociétés. Et cette transformation est rapide et profonde, probablement plus importante que la Renaissance, à la fin du Moyen Âge. Elle est une crise de croissance qui peut déboucher sur le pire et le meilleur. Nous avons pris le parti ici de souligner les dimensions positives de ce qui est en train de se passer. Il y a un potentiel insoupçonné de réenchantement et d'énergies positives qui ont été comme mises sous le boisseau et attendent l'occasion pour reprendre vie.

Dans notre immense majorité, nous préférons toutefois ne pas regarder ce changement en face : rares sont ceux pour qui il n'est pas plus facile de simplement se dire que toute époque a connu des changements. Notre époque, nous préférons donc la vivre comme « à reculons », tant notre peur est grande. Le changement, dès lors, nous le subissons.

Ce livre se veut une invitation à regarder le futur et le changement sans plus nous voiler la face, à lever les yeux vers demain. Il voudrait ouvrir l'horizon et susciter l'espérance puisque nous allons peut-être vers une nouvelle *Renaissance.*

Près de dix années passées à la Cellule de prospective de la Commission européenne m'ont conduit à la conclusion que les changements que nous vivons sans nous en apercevoir présentent une dimension très positive. Certes, ils sont aussi porteurs de potentialités négatives, voire dangereuses. A l'heure actuelle, rien n'est encore décidé quant à la forme et à la direction que prendra

notre société mondiale. Seuls les enjeux sont connus. Nous vivons le présent en fermant les yeux sur le futur de notre planète, donc sur celui des générations futures. Nous ne prenons pas assez en compte – c'est peu de le dire ! – le sort des innombrables laissés pour compte, des millions de personnes qui, de par le monde, meurent de faim chaque jour.

Le terme « mondialisation », est un chef d'œuvre de concision analytique et empiriste. Ce concept nous dit que nous vivons dans un monde où les frontières sont sans cesse plus perméables aux flux financiers, aux marchandises, à l'information. Mais il ne nous dit rien sur les autres changements qui surviennent en même temps dans nos vies. Ce concept est donc trop pauvre pour rendre compte de ce qui nous arrive. Il est le reflet d'un appareil conceptuel trop uniquement analytique qui ne peut proposer qu'une seule idée et un seul concept à la fois.

La manière « moderne-rationnelle » de chercher à apporter des solutions aux problèmes consiste, en effet, à les saucissonner en des composants analysables, tout en occultant certaines dimensions essentielles. La charge d'opérer la synthèse incombe ensuite au citoyen lui-même, prié ainsi d'oublier systématiquement les dimensions « qui n'existent pas ».

Qui plus est, ce concept domine subtilement car celui qui n'est pas dans le « global » est forcément dans le « partiel », c'est-à-dire en infériorité. Une autre caractéristique de la méthode « moderne » consiste, en effet, à n'appréhender qu'une toute petite partie des phénomènes et à faire croire que c'est le tout. C'est clairement cette méthode qui est à l'œuvre avec le concept de « mondialisation »: tout en dominant, il occulte les dimensions qu'il refuse; il se présente comme un enrichissement alors qu'il est appauvrissement. Bref, c'est un concept piégeant. Voilà peut-être l'une des raisons de l'agressivité croissante de l'opinion publique mondiale : celle-ci se sent piégée sans savoir exactement pourquoi.

Que la méthode « moderne-analytique » ait débouché sur des résultats extraordinaires dans le développement des sciences et des technologies, personne n'en disconviendra. Toutefois, à l'évidence, elle ne parvient pas à nous donner une image globale, complète, de ce que nous vivons aujourd'hui.

Cet essai découle, lui, d'un autre choix, d'une démarche fondée sur l'art de la synthèse ou, pour les initiés, sur une *approche*

holistique. Son auteur souhaite offrir aux citoyens non-spécialistes, à l'honnête homme de ce siècle basculant, un début de tableau global des transformations et bouleversements en cours, ainsi que de leurs dimensions éventuellement positives.

Le but visé à travers ce pari risqué n'est pas académique. Il est plus humble et plus ambitieux à la fois car plus humain. Tout simplement humain, humaniste penseront certains. Le but, c'est que les femmes et les hommes de notre temps puissent se réapproprier leur vie, qu'ils se mettent à comprendre le changement afin d'être en mesure de l'influencer démocratiquement. Un des vecteurs du monde de demain pourrait résulter d'une montée en puissance de la société civile. Encore faut-il que celle-ci ait la connaissance. Le pari est aussi de contribuer, modestement, à une telle évolution démocratique.

Ces dernières années, lors de conférences données dans de nombreux pays, le thème du changement m'a souvent valu des réactions de ce type : « *Au fond, vous mettez des mots sur ce que nous ressentons profondément, mais que nous ne formulions pas clairement. Vous nous avez aidés à expliciter l'implicite qui est en nous* ».

Tel est exactement le propos de cet essai : aider le lecteur à relier des intuitions éparses et à les amener à la pleine conscience sans accepter plus longtemps de subir le joug des faiseurs d'opinion et autres gourous de l'immobilisme qui prétendent fermement qu'il n'y a d'alternative, ni à la modernité, ni au capitalisme.

PREMIÈRE PARTIE

AU-DELÀ DE LA MODERNITÉ

Chapitre 1

UNE DÉFINITION DES PARADIGMES

Qu’est ce qu’un paradigme ?

Tout d’abord le mot provient du terme grec *paradeigma* qui signifie *exemple*. Cette piste ne nous aide pas beaucoup. A ma connaissance c’est véritablement le livre de Popper [1] qui a popularisé le terme qui est beaucoup employé et peu expliqué.

Comme l'a écrit Willis Harman, *un paradigme est la base de la manière de percevoir, de penser, de juger et d’agir qui est associée à une vision particulière de la réalité* [2]. Le paradigme d’une civilisation détermine la manière dont celle-ci se perçoit, dont elle voit la nature de la réalité, la société, le monde qui l’entoure et le but de l’existence.

Les paradigmes déterminent non seulement nos pensées, mais la manière même dont nous percevons la vie. Lorsqu'une civilisation quitte un paradigme pour un autre, ce basculement touche au cœur même de nos vies.

Pour simplifier je propose une image au lecteur. *Le paradigme est la paire de lunettes invisibles à travers lesquelles nous regardons, interprétons et comprenons la vie.* Les lunettes sont invisibles, là est la réelle difficulté, car personne n’est

---

[1] Karl Popper, *Objective knowledge*, Oxford Clarendon Press, 1972. Trad. francaise, *La connaissance objective*, Bruxelles Editions Complexe, 1973.

[2] Willis Harman, *An incomplete guide to the future*, San Francisco Book Co, San Francisco, 1976.

conscient d'être dans un paradigme. Par contre, parfois le paradigme d'autres personnes peut plaire ou agacer fortement.

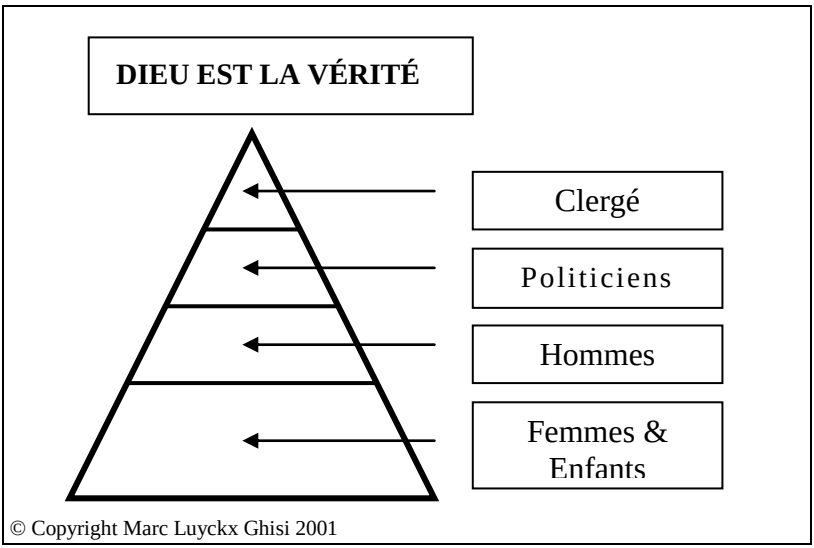
L'hypothèse de ce livre est que nous sommes en train de changer de paradigme de manière extrêmement rapide. Nous sommes, en silence, en train de quitter le *paradigme moderne* et d'entrer dans le *paradigme transmoderne*. Or changer de paradigme est un exercice délicat, pénible et laborieux. Après tout, on ne change pas de culture, de manière de voir et de juger les êtres et les choses comme de chemise. Dans ce cas, l'accouchement d'un *nouveau monde* est toujours difficile.

Nous allons proposer des schémas pour les paradigmes prémoderne, moderne, postmoderne et transmoderne, pour aider le lecteur à se repérer. Des définitions parfaites et définitives ? Non, que du contraire. Seulement des béquilles de nature à aider le lecteur, des électrodes destinés à dynamiser son imagination et son cerveau droit, la source de notre créativité.

1. LA PRÉMODERNITÉ

Une fois encore, jamais les termes « fondamentaliste » ou « intégriste » ne trouveront leur place dans cette réflexion. Ce sont des concepts forgés par les « modernes » pour exprimer leur malaise et leur peur d'un éventuel retour aux horreurs du Moyen Âge. Rien d'autre. Ces slogans à la mode n'ont rien d'objectifs. Des concepts plus neutres comme « prémodernes » ou « agraires » sont préférables pour qui accepte d'aller au-delà des idées reçues.

Figure 1 : Le paradigme prémoderne



1. Ce paradigme est **vertical et autoritaire.** L'autorité vient d'en haut, de Dieu lui-même. Il transmet cette vérité directement à son clergé, lequel est ainsi habilité à donner des directives aux gouvernements, aux hommes et, finalement, aux femmes.

2. Ce paradigme est **patriarcal** : Dieu lui-même est le garant de cet ordre où l'homme domine la femme et est le dépositaire unique du sacré. Les femmes sont censées rester à la maison et se consacrer à leur mission d'éducation des enfants. Si une femme ose contester cette répartition des pouvoirs, elle sera immanquablement accusée de sacrilège et sauvagement réprimée comme « sorcière ».

3. La prémodernité est **intolérante.** Sa vérité est **exclusive.** C'est notre religion et elle seule qui est dépositaire de la Vérité. Celle-ci nous est confiée par notre Dieu lui-même. Il est donc impossible et impie de penser qu'il puisse exister une autre Vérité. Les guerres saintes, les Croisades et l'Inquisition sont des aboutissements normaux de cette logique.

4. La prémodernité est **opposée à la sécularisation**. Le concept même de sécularisation est considéré comme un blasphème. Les athées sont tolérés parce qu'il n'est plus possible de les tuer.

5. Ce système symbolique présente l'énorme avantage d'être **stable et poétique**. Tout a un sens profond et éternel décidé par Dieu de toute éternité. Plus de crises de valeurs. La jeune génération n'a aucun problème à reproduire les valeurs de ses pères puisqu'elles sont sacrées. Le système est construit pour durer éternellement.

6. Ce système est **enchanté**. Le cosmos tout entier reflète la « *Gloire de Dieu* ». Tout est plein de poésie et de sacré. Les croyants ont un sens symbolique profond.

7. L'importance théologique et politique du **clergé** est évidente (dans les religions occidentales du moins ; au Japon, par exemple, c'est moins clair). Il exerce une énorme emprise sur les âmes, mais aussi sur les corps des citoyens. Cela mène aux pires abus religieux et politiques.

8. Il n'existe qu'une seule **science** : la **théologie**. Tout le monde parle latin dans l'*Universitas* du Moyen Âge. Une authentique universalité de pensée et de langage prévaut pendant des siècles.

9. La prémodernité a un **sens du sacré** évident et non discuté.

1. 1. Comment définir les prémodernes ?

Comment définir cette vision commune qui est perceptible tant chez les catholiques que chez les protestants, les musulmans et les juifs ? C'est une vision pleine de poésie et de sacré, enchantée et stable, mais autoritaire et intolérante. De plus, elle est patriarcale depuis tellement longtemps qu'elle n'en est pas du tout consciente. Elle est très agressive face aux revendications féminines : elle les vit comme une atteinte aux racines mêmes du sacré, donc comme un sacrilège, une offense à Dieu lui-même qui, évidemment, est masculin. La plus grande sévérité est par conséquent requise contre

les femmes rebelles. Le Moyen Âge en témoigne de manière - hélas ! - éloquente [3].

Toutefois, contrairement à ce qui se vit dans la modernité finissante, la prémodernité fournit aux citoyens une raison de vivre et de mourir. Elle ne connaît pas de crise majeure de valeurs car celles-ci sont sacrées et parfaitement stables : ne sont-elles pas fondées sur Dieu qui est éternel et ne change pas ? La Vérité est donc évidente puisqu'elle nous est donnée par Dieu lui-même à travers son clergé, son pape par exemple. Cette vérité ne se partage évidemment pas. Un véritable œcuménisme est donc impossible : par définition, chacun des partenaires attend, en effet, que l'autre se convertisse à sa Vérité. Par contre, des coalitions peuvent voir le jour entre prémodernes lorsqu'il s'agit de s'opposer aux modernes et aux « athées ».

1.2. Un exemple de coalition prémoderne

Lors de la Conférence des Nations Unies à Pékin, la majorité des femmes catholiques, protestantes et orthodoxes s'est accordée avec la plupart des autres déléguées sur un texte qui promouvait une plus grande responsabilisation des femmes en matière de fécondité et de développement. Ce groupe était-il « moderne » ou « transmoderne » ? La seconde hypothèse est plus tentante et, sans doute, plus crédible.

Face à elles, un groupe s'est opposé à ce texte, prétextant qu'il ouvrait la porte à l'avortement et à l'utilisation sans contrôle de moyens contraceptifs. Ce groupe était, lui, composé de délégués – masculins, évidemment – du Vatican ainsi que de représentants de gouvernements musulmans prémodernes. Sa stratégie de blocage s'avéra très efficace jusqu'au moment où les femmes catholiques organisèrent une réunion de crise avec les délégués du Vatican. Elles les menacèrent de dire tout haut que les positions qu'ils défendaient représentaient désormais une tendance fortement minoritaire au sein du catholicisme. Face à ces arguments (et, plus

[3] Il semblerait qu'au Moyen Âge, dans le Nord de l'Europe uniquement, quelque 35.000 femmes aient été torturées à mort et brûlées vives comme « sorcières ».

encore, à cette menace ?), la délégation du Vatican céda sans beaucoup de discussions, paraît-il [4]. Et le texte final fut signé.

C'est là, à n'en point douter, un exemple concret de coalition entre paradigmes similaires qui transcende les frontières des religions.

1.3. Où sont les prémodernes ?

Notre monde reste essentiellement peuplé de prémodernes. Les personnes habitant les campagnes et qui vivent de l'agriculture y demeurent les plus nombreuses. Or, habituellement, elles sont en majorité prémodernes.

La Révolution iranienne a été une révolution de clercs prémodernes contre un gouvernement, celui du Shah, qui était le plus moderne d'Asie. Le peuple a soutenu la Révolution car il ne percevait pas de bénéfices de cette politique pour lui même et ses enfants. Après dix ans de pouvoir clérical, une réaction populaire importante plébiscite toutefois Ali Kamenei à la présidence de la République iranienne et apporte son soutien à la poursuite de « réformes internes ». Or, à la tête de ce mouvement figurent entre autres, semble-t-il, des femmes qui veulent rester fidèles à la foi musulmane et à leurs racines culturelles, mais qui, en même temps, exigent davantage de souplesse dans l'interprétation de l'Islam et une plus grande ouverture aux éléments positifs de la modernité : technologie et société de l'information. Cette position pourrait bien être plus « transmoderne » que « prémoderne ». En tout état de cause, la critique interne des clercs par les femmes musulmanes est, suivant notre expérience, beaucoup plus dangereuse pour le pouvoir clérical que toutes les critiques occidentales – modernes – des associations des droits de l'homme. D'autant que les critiques extérieures permettent trop souvent aux pouvoirs en place de « faire bloc » contre l'Occident même quand celui-ci a raison.

Jean Paul II, le pape actuel, constitue un autre bel exemple de prémoderne convaincu. Il est persuadé d'avoir pour mission de sauver – au Nord surtout – le catholicisme du fléau de la modernité et de la sécularisation. D'un point de vue transmoderne, son

---

[4] Cette histoire est rapportée dans un article du *International Herald Tribune* datant du jour de la clôture de la Conférence de Pékin.

analyse de la crise de la modernité présente des aspects pertinents : il est vrai que la modernité a désenchanté le monde. Il est vrai que la sécularisation a fini par éroder le sentiment religieux des jeunes générations. Et que nous avons atteint un point où le matérialisme semble avoir pris la place de la profondeur spirituelle. Il est vrai aussi et enfin que la jeune génération semble en manque de sacré, comme à la recherche d'une dimension oubliée. Mais l'approche transmoderne intègre aussi totalement le refus du patriarcat. C'est pourquoi on constate une énorme impopularité de ce pape auprès du public féminin du Nord. Comment l'expliquer si ce n'est par le fait qu'une partie importante du public féminin est silencieusement devenue transmoderne ? Qu'elle ne peut plus supporter l'approche tranquillement patriarcale de ce pape ? Ce public ne se trouve plus sur la même longueur d'onde que lui. Le courant ne passe plus, quelle que soit la pertinence de certains aspects de son discours.

Face à Jean Paul II, les réactions des « modernes » sont elles aussi empreintes de beaucoup d'agressivité. C'est que le jugement du pape sur la modernité s'avère souvent assez négatif. Du coup, les modernes se sentent comme niés dans leurs références de base, mis en danger dans les fondements de ce qu'ils pensent et croient. Et cela par le chef principal de leur religion. Une situation très difficile à vivre.

Par contre, les prémodernes ou agraires, qu'ils soient du Tiers Monde ou du Nord, ne ressentent pas le même malaise. Chez eux, les propos de Jean Paul II ne suscitent pas d'agacements.

Ces réactions face au pape Jean Paul II ne constituent-elles pas l'illustration de différences de paradigmes qui prévalent au sein de l'Église catholique ? Poser la question, c'est y répondre.

Au sein du judaïsme, les rabbins qui détiennent le pouvoir en Israël sont prémodernes. Par contre, la majorité des citoyens israéliens, des intellectuels et des rabbins de la diaspora sont modernes et sécularisés. Paradoxalement donc, au plan mondial, la composante moderne de croyants « libéraux » est majoritaire, au-delà de 60%. Son influence sur les processus de décision au sein même d'Israël semble toutefois limitée. Le judaïsme compte aussi une minorité silencieuse de transmodernes qui redécouvrent la profondeur spirituelle au-delà de la modernité et de la société de consommation. Les croyantes qui ont insisté pour être autorisées à prier au mur des lamentations et qui ont mené leur combat jusque

devant la Cour suprême du pays pourraient être transmodernes. Qu'elles puissent susciter la colère des juifs orthodoxes [5] n'est pas étonnant : elles constituent une menace évidente et sérieuse pour la pyramide de pouvoir prémoderne. D'ailleurs, les femmes rabbins sont confrontées à des résistances similaires.

Le judaïsme se trouve donc, lui aussi, plongé en plein conflit de paradigmes, ce qui entraîne des retombées d'une infinie complexité sur la scène politique israélienne. Toutefois, ce type d'analyse selon les paradigmes ne semble pas être connue ou, du moins, prise en compte au sein de la classe politique. Voilà qui permettrait pourtant d'appréhender les problèmes autrement.

Enfin, le protestantisme est l'unique composante du christianisme qui a complètement et profondément accepté la modernité et la sécularisation. Quatre siècles avant les catholiques ! Cependant, ce choix clair a, dès le départ, suscité des sécessions prémodernes, les plus importantes d'entre elles étant regroupées dans l'*Alliance Evangélique Mondiale*. Les plus connues de ces Églises sont les Pentecôtistes ou les Adventistes. D'autres, elles, sont devenues des sectes qui, à l'instar des Témoins de Jéhovah, ne font pas partie de l'Alliance et se sont détachées du protestantisme. Quant aux anglicans, ils ne sont pas à proprement parler des protestants : leur théologie est plus proche du catholicisme que de la majorité des Églises issues de la Réforme.

Au sein de cette nébuleuse « protestante », il semble que, contrairement à ce qui se passe actuellement dans le catholicisme, le Conseil Œcuménique des Églises établi à Genève a contribué, sans le dire trop ouvertement, à tirer ses Églises membres vers la transmodernité. En témoigne ce propos d'un délégué rencontré à Genève : *«Lorsque nous rentrons chez nous après un terme de dix ans à Genève, nous nous rendons compte que nous avons tellement évolué qu'il nous est parfois difficile de nous réadapter»*. Par contre, les grandes Églises nationales issues de la Réforme se sont si bien adaptées à la modernité qu'elle donnent l'impression de s'y être identifiées. Elles résistent donc aux injonctions de Genève d'aller de l'avant. Ce qui n'est pas sans danger au moment où la modernité elle-même est en crise.

---

[5] Voir *International Herald Tribune* du 5 juillet 2000, p. 1, rubrique « Agenda ».

2. LA MODERNITÉ

Il faut cesser d'être moderne, entrer progressivement dans l'univers de la transmodernité, pour ouvrir les yeux et parvenir à prendre enfin la mesure de l'impact idéologique, politique, culturel et économique de la modernité. Alors se dévoile petit à petit le contraste énorme qui existe entre la manière dont la modernité se conçoit et la manière dont elle est perçue par ceux qui ne sont pas ou plus modernes. En voici une preuve par trois.

2.1. La modernité est-elle neutre vis-à-vis des religions ?

Telle est bien l'image que la modernité a entendu donner d'elle-même au point de s'en convaincre. Or, comment ne pas voir que la modernité a comme engendré *une religion implicite de la laïcité et de la sécularisation* ? Que la modernité refuse toute forme de religion et tout discours public portant sur la dimension spirituelle de l'homme a de quoi mettre la puce à l'oreille. Sous ce jour, la modernité apparaît alors soudain extrêmement intolérante et agressive.

Cette impression a été confirmée par des responsables de la laïcité qui, dans différents pays d'Europe, se démènent au sein de leurs organisations afin de les faire évoluer vers une conception transmoderne. Pour eux, la laïcité peut, à l'avenir, jouer un rôle très intéressant en tant qu'*espace neutre* de rencontres où les différentes religions et spiritualités pourraient dialoguer sous des regards bienveillants [6].

Or, selon leurs témoignages, ces dirigeants sont confrontés à des réactions extrêmement virulentes, quasiment « religieuses », qui visent à maintenir le *statu quo*, c'est-à-dire l'agressivité de la chapelle laïque envers les religions organisées. Il y a là comme une religion de la sécularisation qui ne veut pas céder la place.

---

[6] Michel Morineau : « Questions pour une laïcité de l'an 2000 ». Postface du livre de Jean Bauberot, *Vers un nouveau pacte laïque ?*, Seuil, Paris, 1990.

Ces personnes, ces éclaireurs appartiennent à la même mouvance de pensée que la mienne. Un accord extraordinaire s'est dégagé entre nous. Les combats entre paradigmes se retrouvent dans chaque groupe, partout. Etonnant !

Pendant la dernière période de l'écriture du rapport pour la Commission (voir chap. 2) et depuis, les expériences de « retrouvailles » avec des personnes jamais rencontrées auparavant se sont multipliées. Ces expériences ont été autant de prises de conscience : sans le savoir, nous faisions partie des millions de transmodernes qui, de par le monde, sont en train de vivre ce changement intérieur en silence et en solitaire. Non, d'autres, beaucoup d'autres sont engagés dans un cheminement similaire, vivent des expériences comparables. Nous ne sommes pas seuls !

2.2. La modernité est-elle tolérante ?

On est toujours convaincu de sa propre tolérance. J'étais convaincu que la modernité était tolérante. Après tout, la modernité n'a-t-elle pas inventé les droits de l'homme, la démocratie et l'État de droit ? N'a-t-elle pas œuvré à la libération de la femme ? Certes. Certaines expériences cuisantes m'ont toutefois fait découvrir, depuis, l'envers du décor.

En 1990, lors d'un colloque consacré en Chine au dialogue interculturel, un des hauts responsables du CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique) conseille aux intellectuels chinois de devenir, comme lui, analytiques et rationnels, donc d'abandonner l'approche plus synthétique et intuitive qui caractérise leur culture. Son argument principal ? Le monde entier est de toute façon destiné à se « moderniser » ; la Chine a donc tout intérêt à prendre les devants !

Une visite ultérieure au Pr. Prigogine a confirmé et encore renforcé cette impression d'intolérance empreinte de suffisance. Cet homme extraordinaire ne m'a-t-il pas raconté qu'il recevait de nombreuses lettres d'insultes lui reprochant de démolir le statut de la science elle-même et de vouloir retourner au Moyen Âge ?

2.3. La modernité met-elle fin au Moyen Âge ?

Que la modernité eût mis fin au Moyen Âge et, surtout, à l'obscurantisme du clergé, voilà bien une conviction qui m'était chevillée à l'esprit. Lire Prigogine m'a soudain dessillé les yeux. Il montre, en effet, que la modernité a attribué à la science un pouvoir quasi divin : *« La science, devenue laïque, est restée l'annonce prophétique d'un monde décrit tel qu'il est contemplé d'un point de vue divin, ou démoniaque : science de Newton, ce nouveau Moïse à qui se découvrit la vérité du monde, c'est une science révélée, définitive, étrangère au contexte social et historique qui l'identifie comme activité humaine. Ce type de discours prophétique, inspiré, nous le retrouvons tout au long de l'histoire de la physique…»* [7].

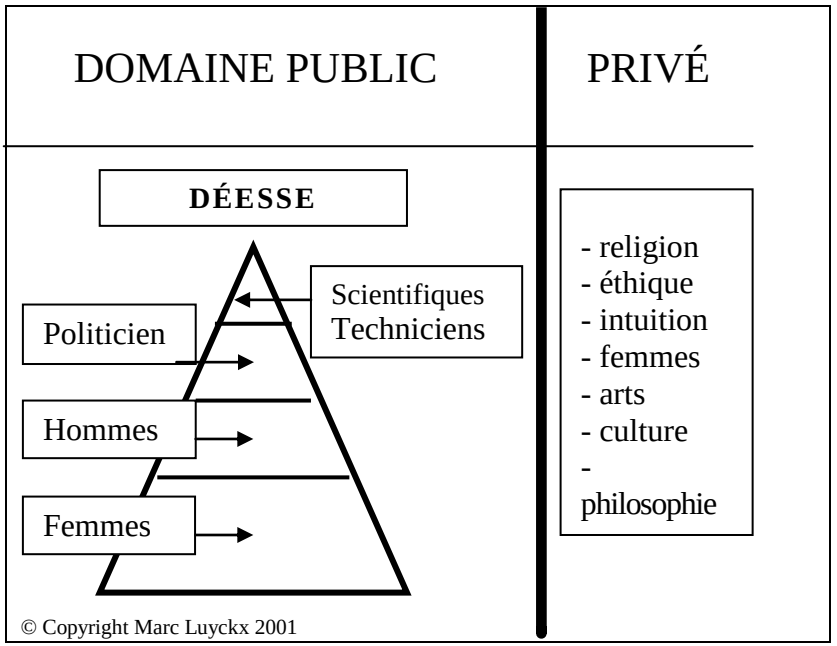
Révélation fulgurante, bouleversante : la modernité avait conservé la même pyramide de pouvoir, dans le domaine public à tout le moins, en substituant simplement la Vérité Rationnelle, la « Déesse Raison », au Dieu créateur de la Bible. Il est donc normal que l'on y retrouve la même conception exclusive de la Vérité et la même intolérance. Normal aussi que l'on y retrouve un nouveau clergé, les scientifiques et les technocrates. Normal encore qu'ils disposent d'un pouvoir quasi « divin » sur l'ensemble de la société. Normal toujours que les femmes restent confinées dans un statut secondaire, du moins dans le domaine public. Normal que…

Certes, la modernité a apporté beaucoup de changements. Grâce à elle, la liberté a été autorisée dans un espace nouveau, appelé l'espace privé. Là, il y a eu possibilité de laisser s'exprimer le cerveau droit, la profondeur de l'âme, l'intuition, les religions, la poésie. Là, les femmes ont été autorisées à prendre la parole, enfin librement. Un progrès ? Incontestablement. Mais limité : gare à celui ou celle qui osait franchir le mur étanche qui sépare le privé du public. Cela restait un sacrilège à ne pas commettre.

---

[7] Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La Nouvelle Alliance, Métamorphose de la Science*, Gallimard, Paris, 1979, p. 88.

Figure 2 : Le paradigme moderne



1. La modernité est **verticale et autoritaire**. Elle n'a pas supprimé la pyramide de pouvoir qui prévalait au Moyen Âge. Elle a simplement remplacé Dieu par la Vérité rationnelle, la « Déesse Raison ». Ceci signifie que tout ce qui n'est pas rationnel n'a pas de valeur, du moins dans le domaine public.

2. La modernité est **patriarcale**. Quoi qu'elle puisse affirmer, elle continue à exclure les femmes, sans doute parce que celles-ci sont supposées être moins aptes à la rationalité ou, en tout cas, moins esclaves de la rationalité.

3. La modernité est **intolérante**. Sa conception de la Vérité est exclusive. Il n'y a PAS de vérité en dehors de la Vérité rationnelle, du moins dans le domaine public. Les approches non rationnelles ne sont tout simplement pas prises en considération. L'intolérance est systématique envers les modes de pensée non occidentaux. Ce qui débouche aujourd'hui sur de nouvelles formes,

plus subtiles, de croisades, d'inquisitions et de guerres saintes au nom de la modernité.

4. La modernité a **sécularisé** le monde (séculier = ce qui se définit sans référence à Dieu). Certes, la modernité a inventé la **distinction** salutaire entre le religieux et le profane. Mais cette distinction est devenue **séparation** entre, d'une part, le pôle du sérieux, rationnel, masculin, économique et scientifique, de l'autre le pôle intuitif, philosophique, religieux, esthétique et féminin. Ce dernier a été relégué dans la sphère privée. Un mur a été bâti qui sépare la société et la pensée en deux sphères totalement séparées.

5. La modernité a remplacé la notion de **stabilité** par celle de **progrès**. Celui-ci est considéré comme une valeur en soi. On n'en discute pas le bien-fondé. Mais la notion de stabilité s'est perdue. Elle est même considérée comme une non-valeur.

6. Max Weber a parfaitement raison : la modernité a **désenchanté** le monde. Les âmes n'y trouvent plus d'oxygène. Il n'existe plus de base stable pour fonder les valeurs en dehors de la Déesse Raison. Toute allusion à la dimension profonde de l'existence est interdite en public. Le monde n'est que rationnel. Le reste, ce qui n'est pas explicable scientifiquement, n'existe pas. Le seul enchantement possible est de s'émerveiller des formidables et incroyables progrès de la science et de la technologie.

7. La Renaissance a fait usage de la raison pour se débarrasser de l'obscurantisme du **clergé**. La modernité a supprimé à jamais le pouvoir exorbitant des clercs. C'est un progrès et une bonne chose. Elle a malheureusement réintroduit, sans s'en rendre compte, un nouvelle classe qui fonctionne exactement comme un clergé : **les technocrates**. Leur pouvoir est tout aussi exorbitant, eux qui dictent leur conduite aux politiciens et à la société entière. Songeons seulement au pouvoir non sanctionné dont disposent les économistes. Leur intolérance est aussi à la mesure de leur pouvoir.

8. En introduisant des distinctions salutaires, la modernité a incontestablement permis la **naissance de la science et de la technologie**, mais aussi de toutes les disciplines que nous connaissons : l'éthique, l'esthétique, la mathématique, la physique, la chimie, etc. Malheureusement, ces distinctions sont devenues des cloisonnements tels qu'ils rendent pratiquement impossible un véritable travail interdisciplinaire. L'image globale, la synthèse a

été de plus en plus perdue de vue au profit d'une capacité d'analyse de plus en plus poussée.

9. Du moins dans le domaine public, la modernité ne laisse plus **aucune place au sacré**. Il y a donc crise du fondement même des valeurs de la société. En même temps, elle réintroduit toutefois subrepticement le caractère « sacré » du « rationnel-donc-réel ». Or, ce sacré implicite est aujourd'hui en crise lui aussi car de moins en moins de personnes croient que les progrès scientifiques et technologiques sont à même de résoudre par eux-mêmes les problèmes de l'Humanité.

2.4. Où sont les modernes ?

Malgré leur prétention à être la norme, les modernes se concentrent principalement dans le Nord et au sein des classes dominantes de tous les pays. La culture occidentale s'est, en effet, au fil du temps identifiée à la modernité, à cause ou en dépit des religions.

Les Églises issues de la Réforme sont les premières et les seules à avoir intégralement accepté et avalisé le projet moderne et séculier. Elles se sont structurées et repensées à partir de la modernité. Ces mêmes Églises ont également été les premières à accepter le principe du prêt à intérêt, qui constitue la base même du capitalisme. Ne l'oublions pas : dans une certaine théologie réformée, le succès économique et financier est un signe de la bénédiction de Dieu pour les efforts et le travail honnête.

Dans la zone culturelle catholique, la situation s'avère plus complexe. Pas moins de 400 ans ont été nécessaires pour que l'Église catholique accepte finalement la modernité lors du Concile Vatican II de 1964. A titre d'exemple, c'est ce concile qui a mis fin à l'adage catholique séculaire : « *Hors de l'Église, pas de salut* ». Les théologiens ont, pour la plupart, été des partisans inconditionnels de cette *modernisation tardive.*

Mais que peut-on constater aujourd'hui ? Qu'un nombre croissant de catholiques émigrent silencieusement vers la transmodernité, alors que le pape actuel semble, lui, plutôt vouloir ramener l'Église vers la prémodernité. Une réelle ambiguïté dans l'acceptation de la modernité subsiste donc au sein de la culture

catholique. Et il en va de même pour ce qui est du capitalisme, accepté comme un moindre mal plutôt que comme un bien.

Il s'agit donc moins d'une déchristianisation que d'une mauvaise analyse par le catholicisme et certaines autres Églises, des changements de paradigmes en cours. Car il y a en même temps une attente et une recherche anarchique de profondeur spirituelle, qui n'est d'ailleurs plus l'apanage des chrétiens. Or, les Églises possèdent une tradition spirituelle d'une richesse et d'une profondeur insoupçonnées, qu'elles pourraient utiliser à bon escient pour aider et éclairer les hommes et les femmes d'aujourd'hui dans leur recherche d'un chemin vers la lumière.

Dans la zone culturelle orthodoxe, modernité et athéisme alimentent une forte hésitation. Pour l'essentiel, l'orthodoxie reste dans la prémodernité. Elle se demande si elle doit suivre les Églises sœurs et s'engager dans la modernité ou sauter directement dans la transmodernité. La question, toutefois, semble peu discutée.

En majorité, les croyants juifs sont modernes, l'Alliance Mondiale du Judaïsme Réformé étant nettement dominante. Et pourtant, les prémodernes semblent détenir le pouvoir en Israël.

Au sein de l'islam, deux écoles sont discernables. Les Occidentaux ont tendance à considérer que la *modernisation de l'islam est en route* de manière irréversible. Des articles affirment même haut et clair que « l'islamisme est en déclin » [8]. Mais dans le même temps, des penseurs extrêmement bien informés sur ce qui se vit au sein de l'islam mondial prétendent tout au contraire, à l'instar de Ziauddin Sardar [9], que « *depuis l'affaire Rushdie* [10]*, plus aucun musulman ne désire devenir moderne, ni certainement postmoderne* ». Par contre, la perspective de la transmodernité lui apparaît être une hypothèse très séduisante, à creuser absolument. Il va même plus loin en suggérant que la plupart des musulmans

---

[8] David Hirst : « Islamism in decline awaits a wake up call from voters in Iran », *International Herald Tribune*, 18 février 2000, p. 9.

[9] Ziauddin Sardar est un brillant futurologue londonien, auteur de nombreux livres sur l'avenir de l'islam au 21ème siècle. Il est actuellement rédacteur en chef de *Futures*, l'une des principales revues de futurologie au monde.

[10] L'Ayatollah Khomeini avait condamné Salman Rushdie à mort pour avoir écrit *Les versets sataniques*, livre très critique envers l'islam.

qui réfléchissent sont peut-être en train de chercher une synthèse nouvelle entre la prémodernité et la tradition, d'une part, et les meilleurs éléments de la modernité, de l'autre. Or, cette synthèse à construire est exactement la recherche du paradigme transmoderne.

Assisterions-nous, dès lors, non à une modernisation, mais à une *transmodernisation de l'islam* ? Mon sentiment est que nous allons effectivement plutôt dans la direction annoncée par Sardar. Le problème, c'est que les observateurs occidentaux ne sont pas capables, avec leurs lunettes modernes, de percevoir la différence entre une transmodernisation et une fondamentalisation : pour eux, le paradigme transmoderne n'existe pas.

3. LA POSTMODERNITE

Le terme « postmodernité », je l'ai découvert dans un livre de Charles Birch publié en Australie [11]. Pour la première fois, une vision s'efforçant réellement d'aller au-delà de la modernité m'était offerte. Un compagnonnage au long cours s'amorçait : il s'avéra ensuite que cet auteur avait dans la tête des idées qui correspondent assez bien à ce que j'appelle, pour ma part, transmodernité.

La littérature européenne aussi s'était intéressée à la postmodernité. Je l'ai découverte par la suite. Avec, au départ, l'enthousiasme né de l'espoir d'y retrouver les idées de Birch dans une perception européenne. Le désenchantement fut à la mesure de l'attente. Colossal ! Deux conceptions totalement différentes de la postmodernité existaient. Les Européens ne désiraient pas aller au-delà de la modernité, seulement l'aménager au goût du jour en faisant du déconstructivisme.

Allons, pour simplifier, appelons transmodernité la vison de Birch. Et gardons postmodernité pour sa version européenne. C'est que celle-ci n'intègre pas réellement l'idée d'un changement de paradigme : elle semble être une simple prolongation de la structure de pouvoirs de la modernité. Avec une différence, notable : la place de la « Déesse Raison » *est vide.* Mais la pyramide moderne de pouvoirs, ceux des intellectuels et des

---

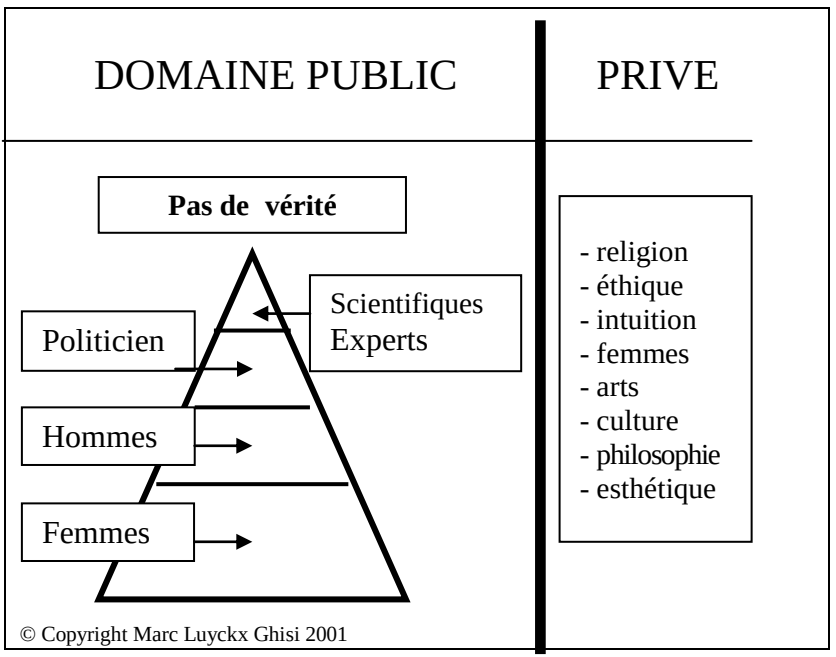
[11] Charles Birch, *On Purpose : a new way of thinking for a new millenium*, New South Wales University Press (Australia. Fax : 023983408) ISBN 0-86840-371-7.

technocrates compris, reste intacte. La postmodernité européenne n'est-elle pas d'ailleurs un phénomène issu plutôt d'intellectuels, non pas de la société civile ? Les femmes n'y ont pas plus de place qu'avant. Rien n'est donc changé, sauf que toute possibilité d'enchantement est désormais impossible : même les progrès de la science et de la technologie laissent froid.

La postmodernité est sceptique. Elle est fondamentalement source de scepticisme. Comment pourrait-il en être autrement puisqu'il n'y a pas de vérité. Elle n'est aussi qu'une impasse : comment construire, sur cette base, un quelconque projet politique ou de civilisation ? Pire, pourquoi même y songer ?

En réalité, la vision postmoderne est une transition entre deux paradigmes plutôt qu'un paradigme à part entière. Ne nous y attardons pas davantage. Sa représentation graphique suffit pour s'en convaincre.

Figure 3 : Le paradigme postmoderne



4. LA TRANSMODERNITÉ OU VOIR LE CHASSEUR

Un rappel d'abord : en abordant le rapport sur les religions promis à la Commission européenne, l'humanité se retrouvait, dans mon esprit, comme sur un ring de boxe. D'un côté (peu importe que ce soit à ma droite ou à ma gauche), les modernes. De l'autre côté, les prémodernes, tous ceux voués à rattraper un jour ou l'autre la modernité. La prise de conscience d'être un moderne me plongea dans l'enthousiasme et alimenta, chez moi (aussi ?), une forme de mépris, de complexe de supériorité par rapport aux prémodernes. Lorsqu'il était question de vision prémoderne, la critique devenait acerbe, l'agressivité n'était pas loin. Heureusement, la vie s'est arrangée, depuis, pour développer un peu plus en moi le sens de l'humour, ce qui, pour un Latin d'ascendance grecque, est une acquisition utile.

La vie donc, mais aussi la découverte de l'existence d'une troisième vision portant au-delà de la modernité. Une découverte ? Un tremblement de terre intérieur ! Une révélation en trois temps.

Premier temps. La vision transmoderne m'apparaît pour la première fois à travers des livres du Conseil Mondial des Églises, notamment celui consacré à la Conférence de Boston de 1979 sur le rôle de la science dans la société. A travers, aussi, les écrits de Prigogine et Stengers, de Charles Birch. Autant de lectures qui provoquèrent la trouée dans l'horizon.

Deuxième temps ou, si l'on préfère, chemin : la découverte des travaux statistiques de Paul H. Ray [12]. Californien spécialisé dans l'analyse des goûts de la clientèle et des consommateurs, Paul Ray a développé une méthode assez connue qui consiste à classer les consommateurs potentiels par groupes d'affinité, les « clusters » ou familles. Or, il a eu l'idée originale d'appliquer cette méthode d'analyse à la société américaine dans son ensemble

---

[12] Paul H. Ray, *The integral Culture Survey : A study of values subcultures and the use of alternative Health care in America.* A report to the Fetzer Institute (Kalamazoo Michigan)and the Institute of Noetic Sciences (San Francisco, Sausalito), 1995. www.noetic.org

à l’occasion d’une enquête qui lui avait été commandée au sujet de l’utilisation des médecines alternatives par les citoyens des États-Unis. Ses conclusions sont pour le moins étonnantes. Paul Ray a distingué, en effet, trois familles de valeurs chez les Américains. A côté des 28% de conservateurs, groupe vieillissant qui diminue lentement, 49% des Américains sont des « business as usual », qui acceptent le système comme il est et y croient. Jusque là, me direz-vous, rien de vraiment surprenant. C'est vrai, mais Ray discerne également une troisième catégorie tout à fait nouvelle qu’il appelle les « cultural creatives ». Ces créateurs de culture composeraient une nébuleuse de 24% de la population américaine, avec un noyau plus dense de 10%. Bref, à l'en croire, les États-Unis compteraient 60 millions d’Américains qui sont déjà, d’une manière ou d’une autre, dans le paradigme transmoderne. Ces créateurs culturels seraient ni plus ni moins en train de créer les valeurs de demain.

Et ce n'est pas tout. Selon Paul Ray, parmi ces créateurs culturels, 66% sont des femmes ! Hypothèse séduisante s'il en est. Cette première radiographie de la transmodernité, non contente d'apporter des pièces manquantes au puzzle, ouvrait donc, en outre, une possibilité prodigieusement passionnante : la transmodernité serait un paradigme nettement plus post patriarcal qu'imaginé par les rêveurs les plus fous. En tout cas, une nouvelle piste de travail se précisait : l’acceptation par les femmes de cette nouvelle vision serait à l'avenir au cœur de ma démarche.

Mais revenons-en à Ray. Le paradoxe, c'est que chaque fois qu’il rencontrait des créateurs culturels, ceux-ci lui disaient leur isolement. Si nombreux, ils se vivent comme s’ils étaient 1% ! Selon Ray, l’influence de la presse n'y est pas étrangère : dominée par une vision moderne et défensive, elle contribue à accréditer l'idée que les créateurs culturels seraient une poignée de rêveurs « Nouvel Age » attardés et sans impact politique. J'ai pu vivre, par la suite, exactement la même expérience, en Europe et partout dans le monde.

Une anecdote encore. Cette approche a été contestée par les statisticiens de la Commission européenne que j'avais invités à réaliser une enquête similaire en Europe, en collaboration avec Paul H. Ray. De collaboration, il n'y en eut point. La faute à un conflit de paradigmes ?

Troisième temps, troisième chemin : la rencontre de personnages hors du commun qui partageaient la même recherche et la même vision. En voici quelques uns.

4.1. Willis Harman

Décédé en janvier 1997, Willis Harman frappait autant par son intelligence que par la qualité de son humanité. Son regard dévoilait son âme. Après avoir enseigné à l'école des ingénieurs de Stanford, il fut l'un des créateurs du Stanford Research Institute qui contribua à lancer la Silicon Valley. Au fil des années, il élargit sa réflexion et se mit à travailler sur la philosophie des sciences. Il devint alors directeur de l'Institute of Noetic Sciences qui étudie scientifiquement les médecines alternatives. Auteur de livres étonnants, il créa aussi la World Business Academy avec quelques hommes d'affaires tels que Rinaldo Brutoco. Cette Académie est née d'un constat simple mais révolutionnaire : le monde des affaires est désormais devenu plus puissant que certains États. Il lui faut donc en tirer certaines conséquences ; le marché et les gouvernements ne doivent plus être seuls à s'occuper des problèmes sociaux. Cette responsabilité incombe aussi au business qui ne peut plus se vouer au seul profit : il lui faut consacrer 50% de ses énergies au Bien Commun de l'Humanité. Ce qui implique un changement culturel majeur.

Vingt minutes d'entretien nous ont donné l'impression de nous être toujours connus. Même si nos points de départ étaient totalement différents, nous nous sommes découverts exactement sur la même longueur d'onde.

4.2. Avon Mattison

Amie de Willis Harman, Avon Mattison possède des qualités hors du commun. Ancienne fonctionnaire du Ministère américain des Affaires étrangères, elle a une parfaite connaissance des rouages décisionnels des États-Unis ainsi qu'un sens politique infaillible. Mais elle a aussi une grande intuition des personnes et une profondeur spirituelle peu habituelle. Autant de qualités qui lui ont permis de constituer, en compagnie de Harman, un groupe de réflexion d'une qualité intellectuelle, humaine et spirituelle tout à

fait exceptionnelle. Appelé « L'enquête des bâtisseurs de paix », ce groupe se réunit tous les six mois à Kalamzoo, dans le Michigan. Le privilège d'avoir pu participer aux travaux de ce groupe depuis plusieurs années m'a convaincu *in vivo* de l'existence concrète des créateurs de culture. Etre parmi eux m'apportait la preuve que ces *cultural creatives* existent bel et bien, qu'ils exercent souvent des responsabilités importantes dans la société. Et eux aussi, j'avais l'impression de les connaître depuis toujours, d'être naturellement des leurs. Je leur dois ma première immersion dans le nouveau paradigme.

Cette expérience enrichissante, étonnante de proximité, ne s'est pas arrêtée à eux : elle s'est ensuite reproduite souvent, avec les personnes les plus diverses et dans les circonstances les plus variées. Des coïncidences ? Plutôt l'indice que, vraiment, quelque chose de puissant était en marche. Une lame de fond est en train de changer le paysage et les valeurs du monde !

4.3. Voir le chasseur (figure 4)

Enfant, je raffolais des rébus. L'un deux, en particulier, reste gravé dans ma mémoire : le rébus du chasseur. Sur un dessin, un chevreuil broute paisiblement. Et le commentaire dit : « Où est le chasseur ? ». Celui-ci n'est pas visible. Il faut, en fait, retourner le dessin pour le voir, caché dans les feuilles d'un arbre. Mais une fois qu'on l'a repéré, il est impossible de ne plus le voir. Il saute aux yeux, devient évident. Par contre, ceux qui ne l'ont pas vu continuent de ne pas le voir. Ils iront même jusqu'à prétendre qu'il n'y a pas de chasseur. Et ils ont raison puisqu'ils ne le voient pas. Ils mourront peut-être sans l'avoir jamais vu.

Il en est un peu ainsi de la transformation que nous vivons. Elle s'est comme imposée à moi, petit à petit. Elle m'est advenue. Par contre, j'ai côtoyé tant de collègues et d'amis plus intelligents et compétents que moi, mais qui ne voyaient pas le chasseur, qui se sont demandés pendant des années de quoi je parlais. Sans doute la transmodernité ne deviendra-t-elle évidente qu'à posteriori. Pour le moment, elle est aussi visible que le chasseur du rébus. Ni plus ni moins.

Figure 4 : Le chasseur

« Le chasseur s'apprête à tirer sur le chevreuil.
Où est le chasseur ? »

La figure 5 qui suit offre une représentation du paradigme transmoderne. Elle ne ressemble plus en rien à celle qui traduisait

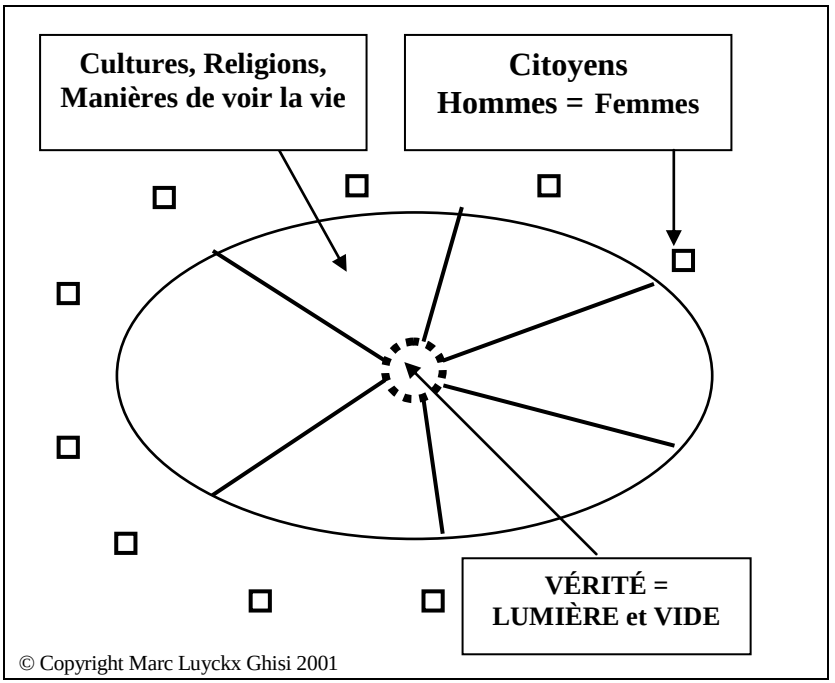
le paradigme moderne. Plus de pyramide. Le centre du dessin est empli de lumière : la vérité existe.

Mais il est vide en même temps car personne ne peut posséder la Vérité.

Par contre, chacun est appelé à cheminer vers elle en allant vers le centre. Faire le tour de l'ellipse n'est pas intéressant. Ce qui l'est, c'est de s'approcher du centre. Et plus on va vers le centre, plus on s'approche de la vérité, moins on peut la définir, moins on a l'impression de pouvoir la posséder. On découvre une « présence-absence », comme en témoignent les mystiques de toutes les religions. Moins aussi les différences avec les autres cultures et religions apparaissent importantes. Au fur et à mesure qu'on s'approche du centre, les parois entre les cultures deviennent de plus en plus transparentes.

Autour de la table ovale, les citoyens, hommes et femmes, sont sur pied d'égalité. Les cultures et les religions aussi. Il n'y a plus de supériorité qui vaille. Il incombe seulement à chacun d'apporter sa contribution spécifique à la construction d'un monde viable, juste et soutenable.

Figure 5 : Le paradigme transmoderne



Le modèle institutionnel en application ici est assez proche du premier modèle politique transmoderne à jamais avoir été appliqué : celui inventé par Schuman, Adenauer et les autres « pères de l'Europe » voici cinquante ans. Ce modèle se basait sur un choix éthique de réconciliation et d'égalité pour solutionner ensemble les problèmes communs, avec une vision nouvelle du bien commun de l'Europe et non plus une optique strictement nationale où l'on ne fait que négocier les intérêts particuliers de chaque État membre C'est exactement de ce modèle dont nous avons besoin à tous les niveaux : local, national, régional et mondial.

1. La transmodernité est **démocratique.** Chacun est assis autour de la même table sur un pied d'égalité, pour discuter **ensemble** des problèmes **communs**. La décision de ne plus défendre ses intérêts particuliers mais de se consacrer en priorité

aux problèmes communs urgents constitue un **saut qualitatif éthique important**.

2. La transmodernité est **postpatriarcale.** Il n'y a plus aucune raison d'introduire une quelconque discrimination. Tout au contraire, les visions et les intuitions des femmes sont indispensables pour, très vite, inventer des solutions nouvelles.

3. La transmodernité est **tolérante** par définition. D'une tolérance active. Son épistémologie est inclusive. Sa définition de la Vérité **inclut** toutes les cultures et tous les citoyens du monde. Plus personne n'est exclu. Au contraire, elle encourage chacun à suivre son chemin propre pour aller vers le centre, vers la sagesse et l'accomplissement.

4. La transmodernité redéfinit un **lien nouveau entre religions et politique**. Il s'agit à la fois d'éviter la confusion entre les deux qui a été vécue au Moyen Âge, mais aussi la séparation « moderne » et la négation de la dimension spirituelle qui a désenchanté le monde. Une nouvelle distinction qui ne dégénère pas en séparation est à trouver. La transmodernité est donc **post-sécularisée**.

5. La transmodernité met en avant **la notion de transformation**, son but étant de faire en sorte que notre vie personnelle et en société compose un ensemble plus harmonieux.

6. La transmodernité est capable de **réenchanter le monde** car elle va libérer à nouveau l'accès à l'âme. La dimension spirituelle n'est plus un tabou. Elle favorisera une nouvelle réconciliation entre corps, intelligences, esprits et âmes, ces différentes dimensions qui composent toute personne. Cette réconciliation engendrera une énergie inattendue et puissante. Elle libérera nos énergies les plus profondes. C'est l'opposé du désenchantement. Le réenchan-tement commence lorsque l'âme se reprend à vivre et à espérer. Mais la transmodernité pourrait aussi dégénérer en un désenchantement plus profond encore que celui qui baigne le monde actuel.

7. La transmodernité supprime et dissout complètement la notion même de clergé, de technocrate et de spécialiste. Dans tous les domaines, les citoyens désirent se réapproprier le pouvoir sur leurs vies, sur leur relation avec Dieu, sur leur cheminement vers Lui. La notion d'intermédiaires entre les

hommes et Dieu, entre l'homme et la science, devient de moins en moins nécessaire et acceptée.

8. La transmodernité redéfinit **fondamentalement la relation entre la science, l'éthique et la société**. La science elle-même connaît une transformation profonde. Elle décloisonne ses disciplines et se redéfinit de manière radicalement transdisciplinaire en intégrant l'éthique et le sens à tous les niveaux. La distinction entre sciences dures et douces devient obsolète.

9. La transmodernité redécouvre la dimension du **sacré** de la vie et des choses, du temps et de l'espace, mais dans un système non autoritaire ni vertical.

5. COMPARAISON ENTRE LES PARADIGMES

Voici, pour clore ce chapitre, une comparaison entre les trois paradigmes principaux dont les caractéristiques principales sont rassemblées dans un même tableau.

Chapitre 2

LA DÉCOUVERTE DES PARADIGMES

1. LA PRISE DE CONSCIENCE

La notion de paradigme ne s'est imposée à moi que très lentement. C'était entre septembre 1989 et août 1990, alors que je rédigeais un rapport pour la Commission européenne sous la houlette de Riccardo Petrella et dans le cadre du programme FAST de la Direction Générale des Sciences. Son titre : *Les Religions face à la science et la technologie. Églises et éthiques après Prométhée*, Commission européenne, Bruxelles, 1991.

Diplômé en mathématique, en philosophie et en théologie, je me croyais en excellente position pour entreprendre l'enquête demandée : étudier ce que nous disent les grandes religions d'Europe sur l'évolution de la science et de la technologie. Sûr de mes connaissances, de mon savoir, j'avais donc commencé par rassembler une documentation substantielle sur le catholicisme, le protestantisme, le judaïsme, l'islam et les humanistes. Tout allait bien. J'allais bien vite déchanter.

Quatre mois plus tard, tout l'édifice intellectuel que je m'étais bâti se lézardait. Non sans dépit, je dus constater et admettre que mon plan de travail consistant à analyser les religions les unes après les autres me conduisait dans une impasse. En effet, certains catholiques tenaient mot à mot les mêmes propos que des juifs ou des protestants, voire certains incroyants, sur des problèmes tels que, par exemple, l'avortement ou l'accès des

femmes à des fonctions ministérielles. Des prêtres, des pasteurs, des rabbins, des mollahs pouvaient parler la même langue.

Malgré des réticences chevillées au cœur et à l'esprit, il fallait donc se rendre à l'évidence, à savoir :

1. qu'il existait des interprétations et des manières de penser très différentes dans chacune de ces religions, mais que l'on retrouvait *les mêmes manières de penser dans chacune*. Leur structure ne variait pas d'une religion à l'autre ; il s'agissait donc réellement de nouvelles catégories passant à travers toutes les religions. Ce sont les « catégories horizontales » sur le graphique ;

2. que les différences entre les religions étaient *moins importantes* que les différences d'interprétation au sein même de chacune d'elles.

Si cela s'avérait, voilà qui, évidemment, changerait tout: l'œcuménisme véritable ne serait plus entre les religions, mais au sein de chacune des religions, entre les différents interprétations ou paradigmes. Et les guerres de religion les plus dangereuses risqueraient d'éclater entre ces différentes interprétations. Cette révélation de la notion de paradigme, plusieurs mois m'ont été nécessaires pour l'intérioriser.

La figure 7 qui suit synthétise les conclusions du rapport qui consigna cette prise de conscience. Les rangées horizontales indiquent les Paradigmes, les colonnes, les Religions. La découverte qu'il recèle est qu'il y a davantage de différences entre les rangées horizontales qu'entre les colonnes verticales, c'est-à-dire entre les catholiques, protestants, musulmans ou juifs. Ainsi, la conclusion du travail avait pris l'exact contre-pied des idées qui prévalaient à son origine.

2. DÉCOUVERTE DE LA PRÉMODERNITÉ

2.1. Chez les musulmans

Comment ai-je découvert cette manière de penser dans le monde musulman ? Tout d'abord en lisant attentivement les livres édités par les « fondamentalistes » de l'islam qu'un ami musulman

m'avait prêtés [13]. Une précision d'emblée : j'emploie le terme « fondamentaliste » entre guillemets car je le crois profondément inadéquat, voire péjoratif pour certaines catégories de croyants.

1. Culture et foi sont identifiées

J'y ai découvert que le point de départ de leur réflexion intellectuelle était la volonté de sortir l'islam de son sommeil, de la crise dans laquelle il est enlisé depuis des siècles. En somme, ils veulent ainsi se réapproprier leur culture, leur foi et leur passé prestigieux : « *Afin de nous réapproprier notre héritage et notre passé glorieux, il nous faut commencer le processus d'islamisation des attitudes et des pratiques en science* » [14]. Dans ce cadre, point de distinction entre la culture et la foi, elles sont identifiées. Si l'on veut renforcer la culture, il faut renforcer la foi, et réciproquement.

2. Condamnation de la sécularisation

Or, selon l'un des théologiens iraniens connus, Hossein Nasr, la raison de la crise profonde de l'islam est la sécularisation, à savoir la manière de raisonner « moderne » qui consiste à penser la vie et les valeurs fondamentales sans référence obligatoire à Dieu. « *Un humanisme coupé de Dieu conduit nécessairement à l'infra-humain* [15]. Ce qui le choque profondément dans le monde moderne, c'est très précisément cette absence, voulue comme telle, de toute référence officielle à Dieu : « *La Renaissance est diamétralement opposée à l'essence de l'islam, qui est la soumission à Dieu* » [16].

---

[13] Seyyed Hossein Nasr, *Islam and the plight of modern man.* Edité par Longman, London, New York, 1974.

[14] Ibrahim B. Syed : « Islamization of Attitude and Practice in Embryology ». Dans le livre collectif *Islamization of Attitudes and Practices in Science and technology* édité par The International Institute of Islamic Thought (555, Grove Street PO Box 669, Herndon VA 22070 USA. Phone 703- 471 11 33), fondé en 1981.

[15] Seyyed Hossein Nasr, *Islam and the plight of modern man,* p 23.

[16] Seyyed Hossein Sadr, p. 148.

3. Condamnation de l'Occident moderne

Selon ces nouveaux théoriciens de l'islam, l'Occident est d'ailleurs appelé, lui aussi, à revenir à Dieu, partant à abandonner la sécularisation. Pour eux, la décadence de l'Occident découle du fait qu'il a créé une civilisation et une culture qui font totalement et officiellement abstraction de Dieu. Les crises écologique et scientifique sont, à leurs yeux, l'un des symptômes les plus clairs de la faillite de l'Occident : « *La cause fondamentale de la crise écologique est la pollution de l'âme humaine provoquée par la décision de l'homme occidental de jouer le rôle de la divinité sur toute la surface de la terre et d'exclure la dimension transcendante de sa vie, (...) et donc aussi la notion même de mal et de péché* » [17].

Un jugement radicalement négatif sur la réalité séculière de l'Occident moderne et sur son absence de dimension spirituelle est donc porté. Nous verrons plus loin que les transmodernes d'aujourd'hui retrouvent d'une certaine manière la même intuition. Seulement, ils l'expriment différemment.

4. Il n'y a qu'UNE Vérité, la nôtre

La différence majeure entre prémodernes et transmodernes tourne autour de la définition de la Vérité. Pour les prémodernes, il n'existe qu'UNE seule Vérité, celle qui est donnée directement par Dieu : « *La Vérité contenue dans la Tradition (al-din) est le critère de TOUTE activité, que ce soit en Orient ou en Occident, dans le passé, le présent ou le futur. L'Islam est la dernière expression terrestre de cette Vérité. Il fournit les critères nécessaires pour juger, au-delà des frontières de l'espace et du temps (...) les pensées et les actions des hommes vivant sur la terre, qu'ils soient occidentaux non-musulmans ou musulmans* » [18]. Dans cette vision du monde, il n'y a de place ni pour une autre vérité ni pour un autre Dieu.

---

[17] Seyyed Hossein Sadr, op. cit.
[18] Seyyed Hossein Sadr, p. XI, préface.

5. Condamnation des incroyants

Les incroyants sont condamnés sans pitié car ils refusent d'entrer dans la Vérité qui est donnée par Dieu à tout homme et qu'ils sont coupables de ce refus : « *Le Coran est sans pitié dans la condamnation des incroyants car ils utilisent de manière erronée les pouvoirs naturels d'intellection qui leur ont été donnés par Allah. Les incroyants sont donc comparés par le Coran a des humains qui ont un cœur, mais ne voient pas, des oreilles, mais n'entendent pas, si bien qu'ils sont un petit peu mieux que les animaux* » [19].

2. 2. Chez les catholiques

Certains écrits catholiques officiels délivrent une vision à peu près identique. Qu'on le veuille ou non.

1. Identification de la culture et de la foi

Dans de nombreux discours, le pape Jean Paul II considère que l'avenir de l'Europe consistera à renouer avec ses racines culturelles profondes. Tous ses efforts visent donc à rechristianiser cette Europe qui s'est trop sécularisée en acceptant la modernité. « *La refondation de la culture européenne est l'entreprise décisive et urgente de notre temps. Pour renouveler la société, il faut faire revivre en elle la force du message du Christ. (...) Il faut tenter de reconstruire l'Europe selon sa véritable identité qui est, dans sa racine originaire, une identité chrétienne* » [20]. Dans ce cas aussi, point de place, semble-t-il, pour une culture et des racines qui ne soient pas chrétiennes.

Pour Jean Paul II, l'identité de l'Europe n'est, ne peut être que chrétienne : « *L'Europe tout entière s'est retrouvée elle-même autour du mémorial de Saint-Jacques, aux siècles mêmes où elle*

---

[19] Taha Jabir Al Alwani, *Islamization of attitudes and practices in Science and technology*. pp. 8-9.

[20] Jean Paul II, Allocution lors du Regina Coeli à Ravenne, « Construisons une Europe qui soit une communauté des hommes », *Documentation catholique*, n° 1921, pp. 636-637.

s'édifiait en continent homogène et spirituel unique. C'est pourquoi Goethe lui-même suggéra que la conscience de l'Europe est née en pèlerinage » [21]. A une autre occasion, il affirma que Paul VI avait fait Saint-Benoît patron de l'Europe « *pour que cet idéal de l'unité spirituelle de l'Europe soit désormais sacré et intangible* » [22]. Pour beaux et poétiques qu'ils soient, ces textes n'en pêchent pas moins par omission puisque toute référence à la Renaissance et à la modernité y est absente. Pourtant, la rébellion des intellectuels européens contre l'obscurantisme clérical constitue *également* une des racines importantes de la culture européenne.

2. Condamnation de la sécularisation

Pour Jean Paul II, la crise profonde de l'Occident provient de la sécularisation liée à la conception moderne de l'homme. Il n'hésite pas, d'ailleurs, à la rapprocher de l'athéisme des pays de l'Est : « *Qu'y a-t-il apparemment de commun, en effet, entre des pays où l'athéisme théorique, pourrait-on dire, est au pouvoir et d'autres, au contraire, dont la neutralité idéologique professée recouvre un véritable athéisme pratique ? Sans doute la conviction que l'homme est, à lui seul, le tout de l'homme* » [23].

Jean Paul II ne cache pas l'aversion profonde qu'il nourrit envers la sécularisation : « *Ce que, pour faire bref, j'appellerais sécularisation : agnosticisme dans les milieux intellectuels, universitaires et dans une grande partie de la jeunesse ; une certaine conception de la vie ou un certain humanisme sans Dieu, de graves problèmes dans le domaine familial surtout pour ce que l'on pense de l'indissolubilité du mariage, relâchement de la*

---

[21] Jean Paul II, Voyage du pape en Espagne (31 octobre - 9 novembre 1982), *Documentation catholique*, n° 1841, 5 décembre 1982, p. 1129.

[22] Jean Paul II : Saint Benoît Patron de l'Europe, Subiaco (28 septembre 1980), *Documentation catholique*, n° 1798, 19 octobre 1980, pp. 909-910.

[23] Jean Paul II : « L'athéisme, drame spirituel de notre temps », Rome, 10 octobre 1980, *Documentation catholique*, n° 1795, 2 novembre 1980, p. 968.

conscience morale et laisser-aller des mœurs qui en découle, une recherche du bien-être à n'importe quel prix, etc. » [24].

En définitive, la sécularisation moderne mène au désenchantement de l'homme car il le coupe de sa racine spirituelle profonde : « *Tout cela a fini par désenchanter l'Européen en le poussant vers le scepticisme, le relativisme, et en le faisant même tomber dans le nihilisme, dans l'insignifiance et l'angoisse existentielle* » [25]. Un thème qui, lui aussi, sera repris par les transmodernes, mais sous une forme différente.

3. Condamnation de la modernité occidentale

La modernité n'est pas décrite par le pape sous son jour le plus favorable. Il la perçoit plutôt comme un problème : « *Mais voici que, en un gigantesque défi, l'homme moderne, depuis la Renaissance, s'est dressé contre ce message de salut, il s'est mis à refuser Dieu au nom même de sa dignité d'homme. D'abord réservé à un petit groupe d'esprits, l'intelligentsia qui se considérait comme une élite, l'athéisme est devenu aujourd'hui un phénomène de masse qui investit les Églises. Et ce sont les assauts répétés et ces feux croisés de l'athéisme pragmatiste, néo-positiviste, psychanalytique, existentialiste, marxiste, structuraliste, nietzschéen* » [26].

4. Condamnation de l'athéisme

Quel est enfin le jugement porté sur l'athéisme ? Ce thème a été explicitement traité par le Concile Vatican II qui a voulu opérer la réconciliation entre le catholicisme et la modernité. Tout en rejetant l'athéisme, ce Concile a essayé de le comprendre et a

---

[24] Jean Paul II, Voyage au Portugal, 12 - 15 mai 1982, *Documentation catholique*, n° 1831, 6 juin 1982, p. 536.

[25] Jean Paul II : « Allocution au Symposium des Conférences Episcopales d'Europe », Rome, 5 octobre 1982, *Documentation catholique*, n°1842, 19 décembre 1982.

[26] Jean Paul II : « L'athéisme, drame spirituel de notre temps », idem pp. 967-968.

proposé de nouer un « *dialogue loyal et prudent* » [27] avec lui. Il a même reconnu que les croyants pouvaient porter une part importante de responsabilité dans le rejet de la foi par les athées : « *C'est pourquoi, dans cette genèse de l'athéisme, les croyants peuvent avoir une part qui n'est pas mince, dans la mesure où (...) l'on peut dire qu'ils voilent l'authentique visage de Dieu* » [28]. En tout cas, le Concile a refusé d'établir un lien direct entre modernité et athéisme : « *La civilisation moderne, non certes par son essence même, mais parce qu'elle se trouve trop engagée dans les réalités terrestres, peut rendre souvent difficile l'approche de Dieu* » [29]. Le Concile n'imputait donc pas l'apparition de l'athéisme à la modernité, mais s'efforçait, tout au contraire, d'aider les chrétiens à vivre au sein de la modernité, et à y trouver Dieu.

Le pape actuel ne semble pas être sur la même longueur d'onde. Il a un point de vue différent. Alors que la manière de considérer l'athéisme est symbolique de l'acceptation ou du refus de la modernité, il ne faut pas, selon lui, dialoguer avec l'athéisme : « *Pendant le Concile Vatican II encore, on croyait que l'on pouvait présupposer la réponse au problème de Dieu. Entre-temps, il est apparu que le rapport même de l'homme avec Dieu est devenu fragile et a besoin de confirmation* » [30]. Dès lors, sous Jean Paul II, plus question de parler positivement de l'humanisme athée. *Exit* Vatican II qui croyait possible d'entamer avec lui un dialogue enrichissant. Le dialogue entre croyants et incroyants est regardé comme un échec. L'athéisme est condamné. Le pape n'essaie pas d'aider les chrétiens à vivre dans la modernité. Il cherche plutôt à les enraciner à nouveau dans la période prémoderne. A ses yeux, la modernité n'est pas une voie d'avenir.

---

[27] Concile Vatican II, Constitution « *Gaudium et Spes = L'Église dans le monde* » , n° 20.6, Editions Fides, Montréal, Paris, 1967, p. 192.

[28] Concile Vatican II, Constitution « *Gaudium et Spes = L'Église dans le monde* », n° 19.3, p. 190.

[29] Concile Vatican II, Constitution « *Gaudium et Spes = L'Église dans le monde* » , n° 19.2, p. 189.

[30] Jean Paul II, Voyage en Allemagne fédérale, 15-19 novembre 1980, *Documentation catholique*, n° 1798, 21 décembre 1980, p. 1161.

2. 3. Des ressemblances troublantes

Comment ne pas être frappé, à travers ces citations, par les similitudes, les ressemblances entre le discours du pape et celui des musulmans ? Même retour aux racines de la culture qui sont assimilées aux racines de la foi, même identification donc entre la culture et la foi, même opposition à la sécularisation, même conception exclusive de la Vérité, même condamnation – en dépit du dernier Concile – de l'incroyance. Une similitude de logique interne saute aux yeux, pour étrange qu'elle puisse paraître. Comment expliquer cette troublante convergence ?

Le trouble devait encore grandir. Au fil de mes lectures, les mêmes ressemblances structurelles, la même forme d'esprit, le même paradigme m'apparurent chez les protestants et les juifs. Certains protestants, certains juifs tenaient des propos étrangement similaires. Rien, par contre, chez les humanistes. Comment s'en étonner ? C'est précisément sur la réfutation de ce type de discours qu'ils se sont constitués à l'époque des lumières.

L'évidence, dès lors, s'est imposée : pas de doute, je me trouvais devant un phénomène nouveau, impossible à expliquer avec les catégories théologiques acquises.

Cette découverte m'a conduit à percevoir et à appréhender de manière radicalement autre le discours religieux en général. Avec, à terme, cette prise de conscience : combien les différences de paradigmes, surtout entre prémodernes et modernes, suscitent de l'agressivité ! Et aussi, combien les mécanismes qui conduisent aux guerres de religion sont liés à une recherche inconsciente de protection par rapport à une manière de voir et de penser différente, un paradigme autre qui constitue une menace de mort pour notre manière de voir et de penser, notre propre paradigme.

L'analyse des paradigmes apparaît, sous cet angle, comme éminemment pacifiante car elle permet de détecter l'origine et les raisons de l'agressivité à la source de nombreuses guerres. De cette manière, il devient possible de reconnaître que l'interlocuteur émarge d'un paradigme différent et qu'il ne constitue pas pour autant une menace mortelle. Il a parfaitement le droit de raisonner dans son paradigme, comme nous avons le droit de raisonner dans le nôtre. Il n'y a, en effet, pas de jugement de valeur possible sur l'un ou l'autre paradigme.

L'analyse des paradigmes dans les religions offre ainsi une *possibilité insoupçonnée de pacification des conflits*. Aborder de la sorte celui qui, apparemment inextricable, ne cesse de déchirer le Proche-Orient serait sans doute fructueux. Dans le cas contraire, la Cellule de prospective de la Commission européenne aurait-elle approfondi cette réflexion et organisé deux séminaires de recherche sur ces nouveaux instruments de pacification ?

3. DÉCOUVERTE DE LA MODERNITÉ ET DE LA TRANSMODERNITÉ

L'au-delà de la modernité ne se dévoile pas sans retenue. C'est en commençant à lire des documents du Conseil mondial des Églises – en particulier le compte rendu d'un grand colloque sur la science et la société organisé à Boston en 1979 [31] – puis en ayant la privilège de discuter, à Genève, avec l'un des artisans de ces rencontres, le Dr Paul Abrecht, que quelque chose se mit à frémir. Ce fut un choc. Petit à petit, en lisant et relisant Prigogine et Birch, la perception s'affina, la compréhension grandit. Un passage de Birch, en particulier, opéra comme un détonateur :

« *Le terme de postmodernité* [32] *témoigne d'une insatisfaction croissante au sujet de la modernité. Elle indique que la modernité a eu non seulement un début, mais qu'elle pouvait aussi avoir une fin. La postmodernité met au défi la modernité. On peut dire que celle-ci a commencé avec le mécanicisme du 17e siècle, qu'elle s'est ensuite progressivement pétrifiée avec le rationalisme du 18e siècle, le positivisme du 19e siècle et le nihilisme du 20ème*.

« *Cette modernité a favorisé le saccage écologique, le militarisme, l'anti-féminisme et la fragmentation des disciplines.*

---

[31] *Faith and science in an injust World I et II*, Éditions du Conseil Œcuménique des Églises, Genève, 1980.

[32] J'ai découvert plus tard que le terme employé ici par les Australiens correspond plutôt au terme *transmodernité* utilisé par Willis Harman et moi-même. Sa signification est presque à l'opposé de celle que lui donnent les intellectuels européens.

Elle tient debout plus par habitude que par la conviction des citoyens.

« *Par contre, la vision postmoderne est post-mécaniciste et écologique dans sa vision de la nature. Sa vision de la science est post-réductionniste, celle de l'éthique et de l'économie est post-anthropocentrique. Dans le domaine de la connaissance, elle est post-réductionniste. Dans sa relation à la société, elle est post-patriarcale et post-sexiste.*

« *La post-modernité n'est pas un retour en arrière vers la prémodernité. Elle est au contraire une synthèse créatrice qui combine le meilleur de la modernité et de la prémodernité dans des concepts nouveaux, aux avant-postes de la pensée holistique* » [33].

A l'entame du rapport pour la Commission européenne, je n'avais pas conscience d'être un moderne, plutôt l'intuition d'être « du bon côté », du côté de ceux qui étaient en faveur de la modernisation des choses, des Églises par exemple. J'avais suivi avec passion le déroulement du Concile Vatican II ainsi que le laborieux processus d'ouverture progressive de l'Église catholique à la modernité. Celle-ci ne me posait ni problème ni questions. Qu'elle puisse présenter aussi un caractère intolérant et absolu ne m'effleurait pas l'esprit.

La modernité et la transmodernité sont devenues, à mes yeux, des réalités évidentes dans un même mouvement. Découvrir que quelque chose pouvait exister au-delà de la modernité entraîna une relativisation parallèle de celle-ci, renvoyée à un statut de catégorie parmi d'autres. Au moment même où je réalisais être un moderne inconscient, je me découvrais aussi déjà ailleurs, déjà silencieusement engagé sur le chemin de la transmodernité. Un voyage intérieur de quelque six mois. Passionnant. Les questions relatives à la fin de la modernité entrouvraient l'horizon. Elles redonnaient vie à l'espérance.

---

[33] Charles Birch, *On Purpose : a new way of thinking for a new Millenium*, New South Wales University Press (Australia. Fax : 023983408), ISBN 0-86840-371-7, p. XVI de l'Introduction.

4. LE CONCEPT DE PARADIGME CHEZ POPPER, PRIGOGINE ET STENGERS

Dans sa philosophie de la science [34], Karl Popper définit le paradigme comme les *lunettes implicites* à travers lesquelles les scientifiques parviennent à percevoir et comprendre le réel dans leur domaine, ainsi qu'à formuler des réponses aux problèmes auxquels ils sont confrontés. En somme, un paradigme est ce que les membres d'une communauté scientifique utilisent en commun. C'est le partage du même paradigme scientifique qui constitue la communauté scientifique elle-même. Lorsqu'une partie de cette communauté scientifique commence à mettre en question le paradigme dominant, il y a crise. Les objets familiers apparaissent soudain sous des jours différents. Une révolution scientifique n'est pas loin. Il y a changement de paradigme.

Prenons un exemple. Un jour, Galilée dévoile sa nouvelle vision de l'astronomie. La terre tourne autour du soleil ! Tout, dès lors, apparaît sous un jour nouveau, même la vision de la foi et de Dieu. Ce qui provoque aussitôt des réactions violentes de la part des autorités ecclésiastiques. A tel point qu'il n'échappera à la mort que de justesse [35].

Prigogine et Stengers vont plus loin que Sir Karl Popper. Selon eux, dans sa description des paradigmes, Popper ne repense pas la relation entre la démarche scientifique et l'observateur, entre la nature et la vérité. Ils mettent, eux, plus fondamentalement en question le rôle de la science dans la société. Pour simplifier,

---

[34] Karl Popper, *Objective knowledge*, Clarendon Press, Oxford, 1972. Traduction française, *La Connaissance objective*, Edit. Complexe, Bruxelles, 1973.

[35] Il est cependant important de noter, comme le montre admirablement Pietro Redondi, que Galilée fut en fait sauvé par son « procès », lequel aurait été monté de toutes pièces par son ami et protecteur, le pape Urbain VIII, pour lui éviter une mort certaine. En effet, la véritable accusation menaçant le savant, ourdie par le collège romain des Jésuites, ne portait pas contre ses idées astronomiques, mais contre sa théorie matérialiste de l'univers qu'il considérait comme composé d'« atomes substantiels ». Cf. P. Redondi, *Galilée hérétique*, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, Paris, 1985.

Popper reste encore, comme Einstein, dans le cadre de la démarche moderne. Une démarche qui, à travers les crises de paradigmes, ambitionne néanmoins de tout ramener à la Raison et à une explication rationnelle unique et unifiante. Popper est un moderne, Prigogine et Stengers ne le sont plus. Ils appliquent le concept de paradigme à la modernité même. Là est leur génie.

Car le paradigme moderne est en crise aujourd'hui. C'est la conception moderne de la science qui se transforme rapidement sous nos yeux. Prigogine et Stengers sont parmi les premiers à l'avoir écrit. Selon eux, nous sommes appelés à découvrir et vivre le réenchantement, une nouvelle Alliance entre la science et les sagesses humaines : « *Le savoir scientifique, tiré des songes d'une révélation inspirée, c'est-à-dire surnaturelle, peut se découvrir aujourd'hui en même temps "écoute poétique" de la nature et processus naturel dans la nature, processus ouvert de production et d'invention, dans un monde ouvert, productif et inventif. Le temps est venu de nouvelles alliances, depuis toujours nouées, longtemps méconnues, entre l'histoire des hommes, de leurs sociétés, de leur savoir et l'aventure exploratrice de la nature* » [36].

5. UNE HYPOTHÈSE NOUVELLE : LES PARADIGMES APPLIQUÉS AUX RELIGIONS

Telle est la notion de paradigme. Tel est aussi son lien avec modernité, prémodernité et transmodernité. Le problème, toutefois, restait : ce concept de modernité, prémodernité et transmodernité pouvait-il être appliqué aux religions ? Jamais il ne l'avait été. C'était un risque à prendre. C'est plutôt une hypothèse qui s'est comme imposée, au point de devenir la trame implicite de tout le rapport.

Cette *hypothèse nouvelle*, c'était que les religions sont bel et bien traversées par des conflits de paradigmes. Que ces conflits sont les mêmes que ceux qui traversent les autres sphères des sociétés du monde. En gros, on peut les définir comme des conflits

---

[36] Ilya Prigogyne et Isabelle Stengers, *La nouvelle Alliance. Métamorphose de la science*, Gallimard, Paris, 1979, p. 296.

entre prémodernes, modernes et transmodernes. Ces conflits de paradigmes seraient aussi, prédisait le rapport, plus dangereux que les conflits entre les civilisations et entre les religions officielles, *précisément parce qu'ils ne sont pas analysés en tant que tels.*

Dix ans plus tard, les événements de la vie me semblent avoir confirmé plutôt qu'infirmé cette hypothèse. Mais la difficulté majeure qui a marqué cette période a été l'incompréhension. Une certaine catégorie de personnes semble ne pas comprendre que parler de paradigme, de forme de pensée, ne constitue en rien une atteinte à la foi. Au contraire, ce concept aide au dialogue. Il peut constituer un outil précieux pour aplanir les conflits au sein des institutions religieuses.

Cet outil d'analyse présente un avantage important : *il conduit vers la tolérance*. Il permet de devenir beaucoup moins agressif face à tous ceux qui ne sont pas du même paradigme, précisément parce que la cause du malaise est élucidée, expliquée et acceptée. Prenons un exemple. Du point de vue transmoderne, les prémodernes ont raison quand ils déplorent les méfaits de la sécularisation ; les modernes ont raison quand ils déplorent l'intolérance de la prémodernité ; les prémodernes ont raison quand ils déplorent l'arrogance et l'intolérance de la modernité. Bref, ce type d'analyse peut contribuer à diminuer les guerres de religion, d'aujourd'hui et de demain.

Chapitre 3

RADIOGRAPHIE DU NOUVEAU PARADIGME

1. LE MONDE CHANGE, NOUS AUSSI…

Une fois encore, accordons nous bien sur le sens à donner au terme de paradigme. Comme l'a écrit Willis Harman, « *un paradigme est la base de la manière de percevoir, de penser, de juger et d'agir qui est associée à une vision particulière de la réalité* » [37]. Le paradigme d'une civilisation détermine la manière dont celle-ci se perçoit, dont elle voit la nature de la réalité, la société, le monde qui l'entoure et le but de l'existence.

Les paradigmes déterminent non seulement nos pensées, mais la manière même dont nous percevons la vie. Lorsqu'une civilisation quitte un paradigme pour un autre, ce basculement touche au cœur même de nos vies. Ainsi que Harman l'a fort bien expliqué, c'est beaucoup plus qu'un simple changement d'idées ou de point de vue qui est en jeu *:* « *Nous vivons un des changements les plus fondamentaux de l'histoire : la transformation du système de croyances de la société industrielle occidentale. Aucun pouvoir politique, économique ou militaire ne peut se comparer à la puissance d'un changement au niveau de notre esprit. En changeant délibérément leur image de la réalité, les hommes sont en train de changer le monde* ». Il ajoutait toutefois aussitôt :

---

[37] Willis Harman, *An incomplete guide to the future*, op. cit.

« *Mais les effets de cette transformation sont relativement invisibles* » [38]. Nous sommes donc pleinement dans le rébus du chasseur. Certains voient le changement et le perçoivent profondément. D'autres ne voient rien et croient sincèrement qu'on se moque d'eux.

Citons aussi Peter Drucker qui est l'un des penseurs du *management* les plus connus et les plus respectés dans l'univers des grandes entreprises. D'origine autrichienne, ce citoyen américain aujourd'hui retiré en Californie du Sud a écrit : « *Une fois tous les quelques siècles, une transformation aiguë a lieu dans l'histoire de l'Occident. En quelques décades, la société, sa vision du monde, ses valeurs de base, ses structures sociales et politiques, ses arts, ses institutions importantes se redéfinissent en profondeur. Et les citoyens qui naissent à ce moment ne parviennent même pas à imaginer le monde dans lequel leurs grand parents ont vécu, ni celui dans lequel leurs propres parents sont nés. Nous sommes en train de vivre une transformation de ce type* » [39].

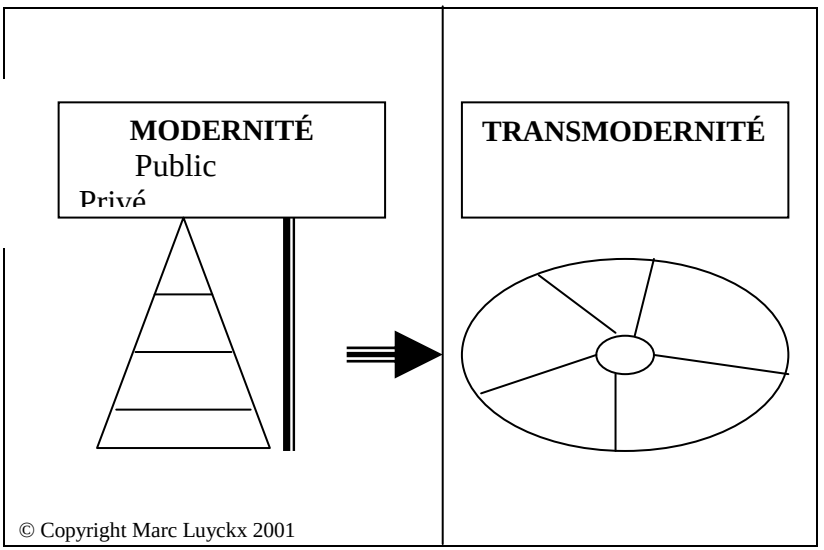
L'hypothèse qui fonde ce livre est que nous sortons de la modernité, donc de la *maîtrise sur le monde par la raison.* A cette vision hiérarchique et verticale se substituerait progressivement une vision transmoderne en forme d'ellipse où chaque femme et chaque homme, chaque culture et chaque manière de voir, sur pied d'égalité, est attirée vers le centre qui est en même temps vide et plein de lumière. La transmodernité pourrait être caractérisée par la *reconnection* de ce qui était séparé, *l'harmonie* avec soi-même, avec la nature, le monde, le futur, la profondeur. La figure 7 nous rappelle cette hypothèse.

---

[38] Willis Harman, *Global Mind Change, the promise of the last years of the twentieth Century*. Institute of Noetic Sciences (Sausalito, Ca. www.noetic.org). Une seconde édition de ce livre est publiée par Berret and Koehler (San Francisco).

[39] Peter Drucker, *Post capitalistic society*, Harper Business, New York, 1993.

Figure 8 : De la modernité à la transmodernité



Est-il possible de vérifier cette hypothèse de changement de paradigme? Existe-t-il des éléments nous permettant de mesurer concrètement cette transition ? La réponse est affirmative. Deux enquêtes américaines et une enquête européenne - toutes trois peu connues en Europe - témoignent assez clairement de l'apparition, au sein de la société mondiale, d'un groupe important de citoyens qui, non contents de penser autrement, sont véritablement en train d'inventer et de vivre les valeurs de demain.

La première enquête est celle de Paul H. Ray à laquelle il a déjà été fait allusion. La deuxième enquête américaine a été menée en novembre 1996 par Duane Elgin et Coleen Le Drew pour le « *State of the World Forum* ». Elle s'intitule « *Global Consciousness Change : Indicators of an emerging Paradigm* » [40]. La troisième enquête a été réalisée par la Commission dans les

[40] Duane Elgin & Coleen Le Drew, *Global Consciousness Change : Indicators of an emerging Paradigm.* Edité par Duane Elgin (www.awakeningerth.org).

quinze États Membres de l'Union. Elle porte sur les nouvelles valeurs. Ces trois enquêtes, détaillons-en les résultats.

2. L'ENQUETE SUR LA CULTURE INTEGRALE [41]

En étendant à la société américaine dans son ensemble ses méthodes d'analyse des marchés et de la clientèle, Paul H. Ray a eu la surprise de découvrir, à côté des conservateurs et des *liberals* (ces derniers s'apparentant plus ou moins à la gauche européenne), une nouvelle famille de citoyens : les *cultural creatives* ou créateurs de culture. Des femmes et des hommes qui créent de nouvelles valeurs et, sans le savoir, le paradigme du XXIème siècle.

Cette famille de citoyens n'est « ni à gauche, ni à droite, mais devant ». Elle désire autre chose. Elle désire surtout *intégrer* et marier les meilleurs éléments vécus et légués par les deux familles traditionnelles. Réconcilier, en somme, ce qui a été analytiquement fragmenté par la modernité. La majorité de ces réintégrateurs sont des femmes : ce groupe émergeant en compte 66%. Comment s'étonner, dès lors, si resurgissent et s'affirment, dans ce groupe, les valeurs féminines par excellence, tout ce qui touche à *la vie* ?

2.1. Combien sont-ils ?

Dans son étude, Paul H. Ray a délivré quelques statistiques très éclairantes [42]. Les premiers chiffres rapportés ci-dessous expriment les pourcentages enregistrés au sein du groupe des 24% de créateurs culturels [43]. Les chiffres en italiques expriment eux,

---

[41] Paul H. Ray, *The Integral Culture Survey : A Study of the Emergence of Transformational Values in America*, Research Report 96-A. Institute of Noetic Sciences (Sausalito, Californie, www.noetic.org. Fax :001-451-331-5673.

[42] Paul H. Ray, op. cit., note précédente, pp. 29-34.

[43] Pour la méthode, très complexe et sophistiquée, voir surtout les Annexes 1, 2 et 3.

quand cela a été possible, le pourcentage de réponses positives de l'ensemble de la population américaine.

- Très intéressés par la « simplicité volontaire » [44] : 79%, *63%*.
- Ils/elles travaillent à la réintégration et la reconstruction du lien social dans leurs communautés locales, régionales et au plan mondial : 92%, *86%*.
- Reconnection avec la nature et réintégration de l'écologie dans l'économie : 85%, *73%*.
- Elles/ils sont prêts à supporter plus de taxes afin de mettre fin à la pollution et au réchauffement de l'atmosphère : 83%, *64%*.
- Redécouverte du caractère sacré de la nature : 85% , *73%*.
- Revalorisation de la dimension du sacré et de la spiritualité dans leurs vies ; elles/ils désirent se reconstruire par un travail intérieur : 52%, *36%*.
- Ils/elles considèrent important de pouvoir développer leur propre créativité au plan professionnel et sont même prêts à gagner moins à cette fin : 33%, *28%*.
- Réconciliation entre les religions et synthèse de ce qu'il y a de meilleur dans les grandes traditions d'Occident et d'Orient. Ils/elles redécouvrent la méditation et l'expérience spirituelle : 53%, *30%*.
- Ont tendance à croire aux phénomènes paranormaux, la réincarnation, la vie après la mort, l'importance de l'amour divin, conçoivent Dieu comme immanent : 53%, *30%*.
- Réconciliation aussi de la science et de la spiritualité, de la médecine avec une vision plus holistique du corps et de l'âme. Utilisent la médecine alternative : 52%.
- Dépassement des cadres trop rigides des approches psychanalytiques traditionnelles par la psychologie transpersonnelle : 40%, *31%*.
- Ils/elles sont altruistes, inscrits dans une action de volontariat : 58%, *45%*.
- Optimistes à propos de la société de demain : 35%, *27%*.

---

[44] Cette expression se réfère au titre d'un livre de Duane Elgin, très connu aux États-Unis, *Voluntary simplicity*, Morrow, New York, 1993.

- Leur travail et cheminement intérieurs ne les éloigne pas de l'engagement social, bien au contraire : 45%, *34%*.
- Elles/ils aiment voyager, sont xénophiles et aiment les étrangers : 83%, *70%*.
- Ont un sens de responsabilité pour Gaia, notre petite planète bleue, qui est en danger : 85%, *73%*.

Elles/ils se méfient ou ont peur par exemple :

- de la croissance à tout prix, des industriels pollueurs, du *big business* en général : 76%.
- de la violence, surtout vis-à-vis des femmes et des enfants : 87 %, *80%*.

Enfin, comme tout groupe, elles/ils se définissent aussi par le rejet de certaines valeurs :

- Ils/elles refusent la société de consommation et le modèle de bonheur hédoniste qu'elle propose : 90%.
- Ils refusent le désenchantement de ceux qui vivent au jour le jour, sans horizon : 81%.
- Elles/ils s'opposent à ceux qui, dans le monde des affaires et dans les milieux de droite, refusent les décisions et mesures favorables à l'environnement : 79%.
- Refus de l'idéologie du gagneur, de la concurrence à tout prix et de la course à l'argent : 70%.
- Peur de perdre son emploi et que son partenaire perde le sien : 62%.
- Refus du matérialisme et de la recherche sans fin de biens matériels et financiers : 48%.
- Refus des fondamentalismes de tout bord et de l'intolérance, notamment en matière d'avortement : 46%.
- Refus du cynisme qui ridiculise la solidarité sociale et le souci de l'autre : 40%, *27%*.

2.2. Les comportements des créateurs de culture

Les comportements caractéristiques de ce groupe de citoyens américains ne sont pas moins intéressants.

- Ils/elles sont ceux qui *lisent le plus*, écoutent le plus la radio et regardent le *moins* la télévision. Elles/ils n'apprécient vraiment pas la teneur des programmes et

sont actifs dans la protection de leurs enfants contre la publicité à la TV.

- Ils/elles sont, par contre, des consommateurs voraces de *culture*. Ils peignent, sculptent, créent de l'art, visitent les expositions. Ils lisent et écrivent des articles et assistent à des groupes de travail où l'on discute des livres.
- Ils/elles sont des *consommateurs critiques* qui désirent une information exacte et précise sur la provenance des produits achetés. Ils détestent la publicité mensongère, les vendeurs de voiture ou la presse superficielle.
- Elles/ils veulent acheter des voitures et des *maisons qui durent longtemps et ne polluent pas* ou peu, qui sont en matériaux sains et durables. Ils optent pour l'authenticité contre le *plastic food*.
- Ils/elles sont des *gastronomes avertis* qui apprécient l'art culinaire des autres pays. Ils aiment parler de gastronomie et s'échanger des recettes.
- Ils/elles détestent la maison classique *middle class* qui est vantée par les publicités. Ils *personnalisent leur maison* au maximum avec ce qu'ils ramènent de leurs voyages aux quatre coins du monde.
- Elles/ils *voyagent le plus* et le plus intelligemment, entre autres par le biais d'organisations qui promeuvent les voyages éducatifs et spirituels, l'éco-tourisme, les safaris-photos. Ils/elles sont ouverts à la découverte véritable des autres cultures.
- Ils/elles sont les principaux *consommateurs de sessions et conférences sur la spiritualité et le chemin intérieur ainsi que sur la médecine alternative*. Ils ne considèrent plus leur corps comme une machine à nourrir ou soigner par des drogues, mais bien comme un allié qu'il faut écouter, aimer et préserver.

2.3. Réflexions et visions de Paul Ray

Comment se fait-il, se demande Paul Ray, que les médias ne parlent pas de cette frange importante de la population qui est en croissance régulière alors que les deux autres catégories sont en

déclin plus ou moins lent, mais continu ? Selon lui, les médias américains sont incapables de considérer un information positive comme une nouvelle : « *Good news is not news* ». Une observation qu'il affine en ces termes : « *Mais si vous discutez avec des journalistes qui réfléchissent, beaucoup reconnaîtront volontiers que le système (moderne) actuel ne fonctionne plus. Cependant, ils semblent incapables d'imaginer ce que l'on pourrait faire d'autre. Ils suivront les innovateurs, ils ne les précéderont pas* » [45]. Avec cet état d'esprit empreint de conservatisme, un groupe de 25% de créateurs culturels ne pèse pas lourd aux yeux de la profession journalistique. Le silence persiste donc. Et tous ceux qui ont envie de sortir des sentiers battus, les jeunes en particulier, continuent à croire, du fait de ce péché par omission qui est la négation de l'information, qu'ils ne sont que des marginaux solitaires.

3. CHANGEMENT GLOBAL DE LA CONSCIENCE : INDICATEURS D'UN PARADIGME EMERGENT[46]

Cette étude de quarante pages à peine constitue la première synthèse des indicateurs concrets du changement, la première radiographie du nouveau paradigme à l'échelle mondiale. Il s'agit donc d'une source assez unique et précieuse, mais très largement méconnue en Europe. Elle a été présentée au *State of the World Forum* en novembre 1996, à San Francisco.

---

[45] Paul H. Ray, p. 79.

[46] Paul H. Ray, *Global consciousness change : indicators of an emerging paradigm*, study report to the *State of the World Forum*, San Francisco, Nov. 1996, 40 p.

3.1. Tableau descriptif de la transition des paradigmes

Ce rapport offre, pour commencer, un tableau descriptif des paradigmes moderne et nouveau qui constitue, à tout le moins, une synthèse intéressante.

Figure 9 : Les deux paradigmes en contraste

Paradigme industriel et matérialiste	Paradigme des systèmes vivants qui réfléchissent
Le cosmos est constitué principalement de **matière inerte**.	Notre cosmos est un **organisme vivant** unique en son genre. En tant que système global, il est fondamentalement vivant.
Nous flottons à travers de larges sections d'**espaces vides** et la vie semble pour l'essentiel dépourvue d'un sens et d'un but supérieurs.	Le cosmos tout entier est un système unifié. Chaque action est tissée dans **l'écologie profonde de l'univers**. Tout ce que nous faisons a de l'importance.
La **conscience** est un produit dérivé de la **biochimie** et est située dans le cerveau.	La **conscience** est une capacité ordinaire qui imprègne tout l'univers et fournit une capacité réflexive appropriée à toute entité au sein de l'univers.
Le but de la vie est le **succès matériel**.	Le but de la vie est de développer une relation équilibrée entre nos vies **extérieure et intérieure**. C'est de vivre de manière écologique et pleine de compassion.

L'important est la consommation qui se voit. La « bonne vie » consiste à **avoir** assez d'argent pour acheter les plaisirs et éviter les inconforts.	L'important est de consommer intelligemment. La « bonne vie » consiste à établir un **équilibre toujours mobile** entre intérieur et extérieur, matériel et spirituel, personnel et social.
L'identité est largement déterminée par les possessions matérielles et la position sociale.	**Notre « self » ou soi** grandit à travers notre participation, pleine d'amour et de créativité, à la vie.
Importance de l'**autonomie** et de la mobilité **personnelle.**	L'important est la **croissance** de la personne et de la communauté.
La personne est définie par son corps et, en fin de compte, **séparée et seule**.	La personne est en même temps **unique** et une partie **inséparable** de l'univers. Notre être n'est pas limité par notre existence physique.
Il est normal que nous qui vivons **utilisions** les ressources matérielles inanimées pour notre propre progrès.	Il est naturel de **respecter** tout ce qui existe comme faisant partie intégrante du grand corps de la vie.
La **compétition féroce** est la norme. Vous entrez en compétition avec les autres pour avoir leur peau.	La norme est une compétition équitable. Vous **coopérez** avec les autres pour gagner votre vie.
Les **mass media** sont **dominés** par des intérêts et sont utilisés pour promouvoir une culture de grande consommation.	Les mass media **s'éveillent** au défi de l'écologie et commencent à explorer des modes de vie plus signifiants et pratiquement viables.
Les nations adoptent une « **éthique de canot de sauvetage** ».	Les nations adoptent une **« éthique planétaire** » dans une vision globale des relations internationales.
Le **Bien Commun** est abandonné aux forces du	Chacun assume sa responsabilité vis-à-vis du

marché ou aux bureaucraties gouvernementales.	**Bien Commun Mondial**, ce qui permet un haut degré de décentralisation et de liberté au niveau local et une harmonie écologique au plan mondial.

© Copyright Duane Elgin, 1996

3.2. Cinq indicateurs du changement

Ce rapport procède d'une intuition : nous pourrions bientôt assister à un saut qualitatif majeur dans la prise de conscience par l'humanité de sa place dans l'ensemble du cosmos et de l'espace-temps. L'apparition de l'homme a entraîné un saut qualitatif dans la pensée : une réflexion sur la réflexion est apparue et nous avons pris conscience de notre existence comme personnes pensantes. De manière analogue, nous pourrions prochainement voir apparaître un nouveau niveau de conscience, assister et participer à une *prise de conscience collective de notre existence comme humanité*. Prise de conscience qui serait dictée, en l'occurrence, par l'instinct de survie : dans le cosmos, notre espèce est aujourd'hui menacée de mort si nous continuons à vivre comme nous le faisons.

Alors, évolution inéluctable ou vue de l'esprit ? Le rapport cherche à répondre à cette question difficile en envisageant cinq indicateurs du changement qui s'appuient sur de grandes enquêtes disponibles au plan mondial ou américain.

1. La révolution de la communication

Le réseau de communications de plus en plus dense qui enveloppe le globe ne contribue-t-il pas à l'émergence d'un *cerveau* global, d'un « esprit de l'espèce humaine » ? De nombreux auteurs, comme Robert Entman [47] et Peter Russel [48], en parlent. La

[47] Robert M. Entman : « The future of Universal Service in Telecommunications » dans *Universal Telephone service : Ready for the 21st century ?*, Institute for Information Studies, a Joint program of Northern Telecom Inc. et ASPEN Institute.

révolution de la communication est en marche. Certains signes laissent à penser qu'elle pourrait permettre à l'humanité d'opérer un saut qualitatif tel qu'il la conduirait, collectivement et individuellement, à un niveau de conscience supérieur. Mais il est d'autres signes qui vont dans le sens contraire : augmentation de la consommation dans les autres continents, exclusion sociale de la société de l'information, etc.

2. Conscience écologique globale

Une grande enquête réalisée par Gallup en 1993 [49] a révélé un éveil progressif de la conscience écologique mondiale et une préoccupation croissante pour la santé de notre planète. La gravité des problèmes échappe à de moins en moins de monde. Un pourcentage important de personnes donnent à la protection de l'environnement priorité sur la croissance économique. Et cela tant dans le Sud que dans le Nord. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les opinions publiques du Sud et du Nord ne se renvoient pas la responsabilité du désastre écologique. On assiste à la prise de conscience d'une responsabilité commune.

Figure 10 : Environnement plutôt que croissance

Pourcentage de la population qui donne priorité à la protection l'environnement sur la croissance économique			
NORD		**SUD**	
Danemark	77%	Mexique	71%
Allemagne	73%	Brésil	71%
Finlande	72%	Uruguay	64%
Norvège	72%	Chili	64%
Canada	67%	Corée (Rép.)	63%
Irlande	65%	Philippines	59%
Suisse	62%	Pologne	58%

[48] Peter Russel, *The Global Brain Awakens,* Palo Alto, CA Global Brain Inc. 1995, p. 140.

[49] Riley E. Dunlap, George Gallup Jr., Alec Gallup, *Health of the Planet,* Princeton, 1993.

USA	58%	Russie	56%
Pays-Bas	58%	Hongrie	53%
Japon	57%	Inde	43%
Royaume Uni	56%	Turquie	43%
Portugal	53%	Nigeria	30%

Source : Gallup International 1993

3. Vers des valeurs post-matérialistes

En 1990-1991, Ronald Engelhart a effectué une grande enquête dans 43 pays du globe qui couvrent 70% de la population mondiale et l'arc quasi complet des variétés de systèmes économiques et sociaux. Elle porte le nom de World Values Survey [50]. Il y observe qu'un glissement de valeurs assez important – qu'il appelle post-matérialiste ou postmoderne – se manifeste de manière très claire, depuis 25 ans, dans des pays comme la Suède, les Pays-Bas, le Danemark, la Finlande, la Norvège, l'Islande, la Suisse, le Royaume Uni, le Canada et les États-Unis. Mais, surtout, il ajoute que le même glissement semble se dérouler dans les autre pays analysés. Une évolution qui traduit, selon lui, un « changement dans les stratégies de survie qui passent de la maximisation de la croissance économique à un choix de maximiser la survie et le bien-être par des transformations du style de vie ».

Voici comment il caractérise cette transformation (shift).

1. Perte de confiance dans l'autorité et dans toutes le structures hiérarchiques et verticales, les gouvernements, les entreprises, les religions, etc.

2. Déclin de la confiance relative à la capacité, pour la science et la technologie, de résoudre les problèmes actuels.

3. Plus d'importance accordée à l'autorité personnelle intérieure, au bon sens et à l'intuition.

4. Au plus les gens sont sécurisés matériellement, au plus ils s'intéressent à leur bien-être psychologique. Avoir un travail qui ait du sens et la qualité de l'environnement de travail deviennent des éléments importants.

5. Tendance croissante à considérer que la protection de l'environnement est plus importante que la croissance économique.

---

[50] Ron Ingelhart, *World Values Survey* a été résumée dans un article de septembre 1995 intitulé « Changing values, Economic Development and Political Change » publié dans *International Social Science Journal*, n° 145. Il a aussi publié un livre, *Modernization and Postmodernization : Cultural, Economic and Political Change in 43 Societies*, 1997.

6. Alors que les pratiques religieuses sont partout en déclin, recrudescence de l'intérêt pour les expériences spirituelles et la réflexion sur le sens de la vie.

7. Désir d'une tolérance plus importante sur le plan sexuel, religieux, ethnique et politique.

8. De nouveaux rôles sont offerts aux femmes qui peuvent ainsi parvenir à une plus grande réalisation d'elles-mêmes.

Figure 11 : La condition des femmes

Pays	Dans les cinq années passées, les femmes pensent que leur condition a été :	
	Améliorée	**Empirée**
Amérique du Nord		
Canada	70%	4%
USA	70%	4%
Europe de l'Ouest		
Royaume Uni	68%	5%
France	60%	8%
Allemagne	68%	13%
Islande	51%	5%
Espagne	77%	2%
Europe de l'Est		
Hongrie	18%	44%
Estonie	18%	31%
Lituanie	10%	46%
Amérique du Sud		
Colombie	78%	15%
Chili	71%	5%
El Salvador	55%	13%
Honduras	56%	16%
Mexique	77%	7%
Panama	62%	13%
Asie		
Chine	77%	2%
Inde	72%	9%
Japon	74%	3%
Taiwan	79%	1%
Thaïlande	89%	4%

Source : Gallup International 1995

Les auteurs se fondent, à ce propos, sur des enquêtes qui ne couvrent que les États-Unis, aucune recherche n'ayant été menée sur le sujet à l'échelle mondiale. Les chiffres témoignent d'une nette recrudescence d'une faim spirituelle qui n'est plus satisfaite par les religions organisées, lesquelles semblent perdre du terrain. Dans cette effervescence, le meilleur côtoie évidemment le pire. Cependant, les tendances générales sont assez claires : il existe une montée de l'intérêt pour le sens de la vie et la dimension spirituelle, ainsi que le montrent les figures 11 et 12.

Figure 12 : Expérience mystique ou religieuse

Pourcentage de la population américaine faisant mention d'une expérience religieuse ou mystique	
1962	22%
1976	31%
1994	33%

Source : Princeton Survey Research Associates, Nov 1994, Aug 1976, Feb 1962.

Ces pourcentages sont-ils fiables ? A vrai dire, comme toujours dans ce type d'enquêtes, il est vraisemblable qu'une partie des personnes interrogées ont connu une ou plusieurs expériences spirituelles ou transpersonnelles mais qu'elles ne l'ont pas dit, soit par peur de l'avouer, soit faute d'en être conscientes. Les chiffres sont donc probablement en dessous de la réalité.

Figure 13 : Intérêt croissant pour le domaine de la spiritualité et de la religion

Pourcentage des Américains révélant qu'ils sont plus intéressés par les sujets religieux et spirituels.	
1987	41%
1994	58%

Source : ABC News/Washington Post, May 1994 : Gallup July 1987

Ces 58% sont impressionnants pour le public européen habitué à lire les statistiques sociologiques classiques qui, depuis des années, répètent que les religions et toutes les institutions sont en crise et que la pratique religieuse est en baisse constante, ce qui est vrai d'ailleurs. Ce pourcentage fait percevoir l'autre face de la réalité : un mouvement important secoue nos sociétés dans le monde entier ! Un phénomène qui, lui, est moins étudié en Europe.

4. UNE ENQUÊTE PRÉLIMINAIRE DE LA COMMISSION EUROPÉENNE

En 1997, la Commission européenne a invité Paul H. Ray à Bruxelles. Elle a invité son Office statistique, Eurostat, à effectuer une enquête préliminaire dans les quinze pays membres de l'Union européenne en retenant en partie les questions de l'Américain. Confiée à Research International à Paris, cette enquête a été menée entre juin et septembre 1997 [51]. Ses résultats ont été présentés au State of the World Forum à San Francisco, en novembre de la même année. Certains d'entre eux corroborent les tendances dégagées par les autres enquêtes.

Malheureusement, cette enquête préliminaire n'a toujours pas été prolongée par une étude plus approfondie. En outre, elle ne couvre pas tous les sujets. Enfin, Paul Ray n'a pas été associé au dépouillement des résultats et à l'interprétation des tendances. Y a-t-il, dès lors, correspondance entre les méthodes d'analyse ? Ce n'est pas sûr…

Toutefois, ne boudons pas notre plaisir : les quelques chiffres disponibles dans l'enquête d'Eurostat, intitulée Continuous Tracking Survey, n'en sont pas moins intéressants.

---

[51] Jean-François Tchernia, *Les styles de valeurs des Européens*, Research International, 13 av. de la Porte d'Italie, F-75640 Paris, Tél. : (33-1)44066565. E-mail : rifrance@research-int.com, octobre 1997.

4.1. Développement personnel

- 86% des Européens pensent que se concentrer davantage sur le développement personnel est une bonne chose.
- 66% considèrent important de découvrir de nouvelles choses concernant leur personnalité.
- 75% désirent trouver plus de temps pour les activités créatives.
- 80% veulent consacrer plus de temps à leur développement personnel.

4.2. Conscience des problèmes d'environnement

- 80% des Européens considèrent que la protection de l'environnement et la lutte contre la pollution sont des tâches urgentes et immédiates.
- 90% trouvent qu'il faudrait faire plus pour l'environnement même si cela doit coûter de l'argent.
- 80% considèrent que la prise en compte de l'environnement doit avoir préséance sur la croissance économique.

Figure 14 : Est-il extrêmement important de donner un sens à sa vie ?

Belgique	27,3
Danemark	26,7
Allemagne	32,3
Grèce	45,3
Espagne	37,3
Finlande	38,7
France	13,3
Irlande	23,3
Italie	27,3
Luxembourg	21,3
Pays-Bas	23,0
Autriche	20,3
Suède	31,3
Royaume-Uni	26,3
UNION EUROPÉENNE	**27,3**

Continuous tracking Survey « Eurostat », septembre 1997.

4. 3. Probabilité de l'existence de créateurs de culture en Europe

Selon Jean-François Tchernia, l'auteur de l'étude, « il est très fortement probable qu'un groupe de même nature que les "cultural creatives" américains puisse être identifié en Europe… Il paraît bien possible qu'une minorité non négligeable d'Européens**,** *par exemple de 10 à 20%,* présentent un ensemble de traits proches de ceux des "cultural creatives" américains ».

Personnellement je serais plutôt tenté de proposer l'hypothèse que ces 30% passent à l'intérieur de chaque européen(ne) et qu'il y a encore 70% de chacun des Européens qui est sceptique et attend sans bouger pour voir ce qui va se passer.

Et cependant il m'arrive de plus en plus souvent de rencontrer des acteurs du changement, minoritaires dans leur secteur, mais qui représentent peut-être 50 à 100 millions d'européens. Le malheur est qu'ils se vivent comme une minorité de 5.000 personnes.

5. UNE INVITATION AU VOYAGE

Après deux chapitres relativement théoriques où le changement de paradigme a été approché de manière déductive et abstraite, il était indispensable de confronter ces hypothèses avec des données censées refléter le plus possible le réel.

Les statistiques de ce chapitre ne constituent en aucun cas une preuve. Elles témoignent toutefois du fait que le débat est déjà lancé en Californie. Et elles sont une invitation pressante à le lancer sans plus tarder en Europe et ailleurs dans le monde.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Le lecteur dispose désormais d'une image – simplifiée – des mutations en cours. Recoupe-t-elle certaines de ses intuitions ? Je serais ravi d'avoir pu l'aider à les formuler.

Les changements en cours récusent une explication simple. Ils se jouent comme une toccata de Jean-Sébastien Bach, sur tous les claviers de l'orgue. Chacun des niveaux du changement a son importance. Trop de livres analysent seulement une partie d'un des niveaux. Cette fois, le lecteur a été convié à une visite sommaire de l'ensemble de l'iceberg. Une visite trop superficielle ? Sans doute, mais au moins donne-t-elle une vue d'ensemble.

Qu'en retirer comme impression ? Que les citoyens n'ont pas tort d'être inquiets, voire même d'être saisis par l'angoisse lorsqu'ils songent à l'avenir de leurs enfants et de la planète. Que les économistes et les politiciens qui croient encore à des solutions simplistes sont, par contre, dans l'erreur. Coupables.

DEUXIÈME PARTIE

AU-DELÀ DU PATRIARCAT ET DU CAPITALISME

Chapitre 4

LE MALAISE DES FONDEMENTS

Dans notre civilisation moderne dominée par la rationalité, *le niveau le plus profond, celui de l'âme et de l'éthique, est celui qui a été le plus interdit***,** du moins dans le domaine public. La modernité a opéré une percée décisive et pleinement positive en libérant notre civilisation de l'obscurantisme clérical qui, vers la fin du Moyen Âge, opprimait toute démarche intellectuelle et rationnelle indépendante. Mais d'une certaine manière, elle a aussi jeté le bébé avec l'eau du bain : en rejetant l'oppression cléricale, elle a progressivement introduit un soupçon radical vis-à-vis de toute dimension spirituelle, voire même éthique, au plan sociétal. Sans doute l'éthique et la spiritualité ont-elles été permises, mais uniquement dans le domaine privé. Du coup, aujourd'hui, notre sphère publique, la gouvernance tant économique que politique, souffre cruellement du manque de ces dimensions éthiques et spirituelles. Max Weber a raison : notre monde est désenchanté.

La transformation qui se produit sous nos yeux peut, dès lors, être résumée ainsi : le mur hermétique qui séparait le public du privé se fissure et il y a résurgence de l'éthique, voire de la dimension spirituelle, dans la sphère publique ; mais comme tout notre appareil conceptuel est conçu pour nier cette dimension, censée ne plus jamais y avoir accès, nous sommes incapables de l'appréhender, si ce n'est par le détour de nos vies privées.

L'enjeu de cette tension, c'est ainsi le « *réenchantement du monde* ». Ce réenchantement pourrait être une puissance détonnante au plan personnel et un facteur extrêmement

mobilisateur au plan sociétal. Toutefois, ce concept est aussi ambigu. Et très délicat à gérer politiquement.

1. UN HORIZON FERMÉ

A ce stade du raisonnement, il nous faut descendre plus loin dans la profondeur, gagner un niveau encore plus caché et plus profond de transformation. Un niveau qui est moins accessible car il touche aux récits symboliques fondateurs de nos civilisations. L'espèce humaine possède un attirail technologique d'une puissance extraordinaire, sans précédent dans toute l'histoire de l'humanité. Il s'agit d'un outil carrément révolutionnaire.

D'une part, il permet d'éloigner à tout jamais tout danger de famine, d'empêcher toute mort d'inanition et de faim. Fini le Moyen Âge, quand les famines et autres épidémies étaient vécues comme des fatalités, voire même comme des punitions du ciel. Et pourtant, les rapport officiels du PNUD, de l'OCDE et de la Banque mondiale montrent clairement que le nombre de pauvres et d'affamés ne fait que croître.

D'autre part, cet outil nous offre la possibilité d'inventer des manières de vivre ensemble respectueuses de l'environnement, des ressources naturelles et des générations futures. Or, il n'en est rien.

Que se passe-t-il donc ? Comment expliquer ce contraste saisissant – et révoltant ! – entre nos capacités technologiques et notre incapacité à nous en servir afin de résoudre nos problèmes les plus lancinants ? En réalité, nous semblons incapables d'orienter nos outils et nos volontés individuelles et collectives vers **la vie** : notre civilisation ne parvient pas à poser et, *a fortiori*, à résoudre le problème fondamental de sa propre survie. Et elle se sent glisser inexorablement, partant, vers le **non-sens** et vers la **mort.** Mort de la nature et dépérissement irréversible des espèces animales et végétales. Mort de faim de centaines de millions d'enfants et d'adultes. Mort par suicide de milliers de jeunes et d'adultes dans les pays du Nord. Face à cette énergie de mort, nous sommes, dans le fond de nous-mêmes, partagés entre la révolte et le désespoir. Tel est le malaise des fondements.

Est-il possible de changer de polarité, de changer quelque chose au plus profond de notre inconscient collectif, au niveau du récit primordial, au niveau du mythe fondateur de notre civilisation mondiale ? Passer de l'instinct de mort à l'instinct de vie, d'une culture de violence à une culture de paix s'avère, aujourd'hui, indispensable pour assurer la survie même de l'espèce humaine. Mais comment faire ?

Cette question est centrale. Sa difficulté est à la mesure des enjeux qu'elle recouvre. Elle nous fait toucher aux racines mêmes de notre civilisation occidentale, mais aussi, plus largement, aux racines de la plupart des civilisations et cultures du monde actuel.

Très longtemps, j'ai cherché dans les bibliothèques théologiques une réflexion intelligente sur les valeurs de vie ou de mort, sur la violence aussi. Seules m'y attendaient des réflexions sur le péché, voire le péché originel, qui contribuaient à inscrire la violence et la mort comme des éléments constitutifs de l'Homme. La religion chrétienne semble ainsi avoir participé à la sacralisation de la violence et de la mort en les gravant au plus profond des mythes fondateurs de l'Humanité. Seule espérance permise : ils seraient compensés, « rachetés », par le salut apporté par la mort violente et la souffrance du Christ.

A bien y regarder, le message de Jésus et celui des grands sages de l'humanité avalisent-ils cette sacralisation de la mort et de la souffrance. N'ont-ils pas proposé un chemin différent ?

2. UN NOUVEAU RÉCIT DE L'ORIGINE ?

La réponse prit la forme d'une révélation. Et le visage de Riane Eisler dont j'ai découvert récemment, par surprise [52], les écrits et la personnalité. Ses écrits [53] reposent sur une hypothèse qui est intelligemment étayée par des recherches archéologiques

---

[52] J'ai découvert Riane Eisler à travers une amie belge, Nicou Dubois-Le Clercq, qui est une femme visionnaire et pionnière, une « béguine du XXIème siècle ».

[53] Riane Eisler, *Le calice et l'épée,* Robert Laffont, Paris, 1989. Voir aussi, *Sacred Pleasure, Sex myth and the politcs of the body. New paths to power and love,* Shaftesbury, Dorset, UK, 1995.

récentes : des civilisations nettement moins violentes et plus conviviales, *axées sur les valeurs de vie***,** ont existé en Europe, en Inde et en Chine entre 7000 et 3500 ans avant notre ère. Ces civilisations reposaient sur une autre articulation entre le féminin, le masculin et le sacré. Le culte principal était celui de la Déesse-Mère, qui exerçait son autorité en donnant la vie et en aidant à la croissance. Son action s'exerçait même à la mort, conçue comme un passage vers un autre type de vie. Dans ces civilisations, *le sacré était par conséquent articulé autour des valeurs du don de la vie, de la fécondité, donc aussi du plaisir sexuel et de l'esthétique. Le pouvoir était un concept positif, axé sur la vie*. Il signifiait faire grandir, faire vivre, épanouir et, à cette fin, établir des normes favorables. Ces civilisations - la Minoienne, de Crète, nous est la plus proche - ne semblent pas avoir construit de grandes murailles défensives, ni avoir eu d'armées importantes.

C'est sans doute parce qu'elles étaient très vulnérables aux invasions qu'elles disparurent vers –3500. Un peu partout dans le monde, cette civilisation plus féminine, centrée sur la vie et le plaisir d'exister, fut alors remplacée par une civilisation patriarcale, centrée sur la mort et la souffrance. Dans ce nouveau monde dont nous sommes les derniers héritiers, le *pouvoir n'est plus celui de donner la vie, mais bien de donner la mort, de détruire la vie, de soumettre et de se faire obéir coûte que coûte*. La sexualité y est radicalement désacralisée et avilie, le plaisir est sali, la femme est réduite à l'état d'objet de reproduction et/ou de plaisir. Le *sacré* se déplace aussi : il se niche désormais dans la souffrance qui sauve, le renoncement à la sexualité, la mortification du corps, la dévalorisation de la vie dans son entier. La vie est une vallée de larmes qui n'est que l'antichambre du ciel, où toute larme sera essuyée.

Cette transition s'est opérée de manière graduelle, par une subversion lente mais systématique des symboles et des mythes sacrés. La Déesse-Mère est, par exemple, devenue progressivement la Déesse-Mère avec un époux, puis l'Épouse du Dieu-Père et, enfin, la Mère de Dieu, qui n'a même plus rang divin face au Dieu-Père Tout-Puissant. Cette transformation subversive des mythes

originaires est admirablement décrite par Françoise Gange dans son ouvrage *Les Dieux menteurs* [54].

3. RÉINTERPRÉTER LE PÉCHÉ ORIGINEL ?

Grâce à ces auteurs, j'ai découvert aussi une interprétation totalement nouvelle du Péché Originel. Une interprétation bien plus inspirante, pour cette recherche, que celles puisées dans mes cours de théologie catholique, orthodoxe et protestante…

Selon Riane Eisler et Françoise Gange, l'histoire du péché originel serait l'un des exemples les plus typiques du récit construit pour opérer une transition entre le récit symbolique matriarcal et le récit symbolique patriarcal. Pour ce faire, il diabolise les rites et les symboles les plus sacrés du récit primordial féminin et sacralise de manière indiscutable, avec violence, les symboles du nouveau récit. En même temps, il se présente comme un récit primordial, un récit d'origine. Par là, il efface de façon définitive toute trace de l'existence d'un récit antérieur. Cette technique d'effacement a été à ce point efficace que nous nous demandons aujourd'hui encore si ces religions de la Déesse-Mère ont réellement existé.

En réalité, la scène du péché originel dans le jardin d'Éden, ou Paradis Terrestre, met en scène quatre des symboles les plus importants et les plus sacrés de la Religion de la Déesse-Mère.

1. *La Femme* qui est le sexe sacré et le symbole de sagesse et de savoir sacré. Elle est aussi le symbole de la divinité suprême, la Déesse-Mère. Elle est symbole de vie et de don. Elle donne la vie et la sagesse. Elle est la grande prêtresse de la sexualité et du plaisir sacré.

2. *Le serpent* est l'attribut principal de la Déesse-Mère. Il est le symbole de la sagesse éternelle et de la vie qui rejaillit, comme lui-même se renouvelle en changeant de peau.

3. *L'arbre de vie* est un des symboles principaux de la vie. Il la donne en faisant le lien entre le ciel et la terre. Ses racines plongent dans la terre et ses branches touchent le ciel. L'arbre est explicitement présenté comme *« bon à manger, séduisant à regarder, précieux pour agir avec clairvoyance »* (*Genèse* 3,6).

---

[54] Françoise Gange, *Les Dieux Menteurs*, Editions Indigo, Paris, 1997.

4. La *relation de l'homme et de la femme* qui est le cœur du sacré. La sexualité et le plaisir sont sacrés. L'homme et la femme accèdent par le plaisir sacré à des expériences extatiques qui leur ouvrent les portes de la connaissance mystique sacrée.

Or, le récit va s'efforcer *d'inverser, de subvertir totalement le sens profond de ces symboles.* Il va le faire en les désacralisant, en les diabolisant ou en brandissant des malédictions.

1. *La Femme* est maudite à jamais et on lui colle une image d'être inférieur qui ne comprend rien, de pécheresse qui entraîne l'homme. Elle est poussée vers l'homme par son désir sexuel qui est présenté négativement. Il est dit explicitement que l'homme la dominera. Quant au pouvoir de donner la vie, il est transformé en une malédiction et en un scénario de souffrance (*Genèse*, 3, 16). On le voit, tout est parfaitement inversé. Et nous vivons encore toujours cette inversion.

2. *Le serpent* est maudit. La tradition ira même plus loin encore que le récit lui-même : elle transformera le serpent en symbole du démon. Lui qui était l'un des attributs principaux de la Déesse devient hostile à la femme qui lui écrasera la tête.

3. *L'arbre de vie et de sagesse* est frappé par la foudre de l'interdit. Manger du fruit de l'arbre de vie pour connaître le bien et le mal était le but ultime de la sagesse dans la religion précédente. Désormais, c'est un danger mortel annoncé par Dieu lui-même et sanctionné par les faits. L'arbre de vie sera remplacé par la croix de bois mort, symbole de la mort et de la souffrance rédemptrice du Sauveur.

4. *L'éros sacré entre l'homme et la femme* est remplacé par un couple où l'homme détient le pouvoir et où la femme est ridiculisée et infériorisée à jamais. Il n'y a plus de place pour une vision positive de la femme, du corps et de la sexualité.

Figure 15 : Du Matrilinéaire au Patriarcal

-7000 -3500 *Matrilinéaire*	-3500 +2000 Patriarcal
VIE = sacrée *Naissance = joie, chant*	MORT = sacrée Vie = triste vallée de larmes Naissance = malédiction
Déesse-Mère donne vie	Dieu-Père Tout-Puissant
Femme = vie + sacré	Homme domine la femme et l'univers. Il sauve. Femme = impure & souillée
Arbre = vie, ciel, terre, connaissance du bien et du mal et de la vie	Arbre de la connaissance = menace de mort Arbre de mort = croix du Christ
Sexualité et couple = sacrés	Souffrance = sacrée Célibat, ascèse, moines Sexualité et plaisir = suspects
Serpent = symbole de la sagesse et de la vie	Serpent = démon, tentateur et trompeur
Pouvoir = donner la VIE	Pouvoir = donner la MORT
Créativité	Soumission, obéissance

© copyright Marc Luyckx 2001.

Avec la *Genèse*, ce récit originaire apporté par la Bible, le crime est parfait : *il n'y a pas d'alternative* car celles qui existaient ont été parfaitement effacées. Et comme tout mythe de l'origine, il donne et détermine les significations une fois pour toutes. Nous sommes toujours prisonniers de ce récit qui continue à fonder nos vies individuelles et collectives.

L'intérêt des travaux de Riane Eisler et Françoise Gange réside dans le fait qu'elles parviennent, en ouvrant le passé et en exhumant des récits « primitifs » antérieurs, à délégitimer les récits

patriarcaux violents et centrés sur la mort qui nous étaient présentés comme les seuls possibles. Qui, donc, effaçaient toute possibilité d'alternative au niveau de notre inconscient collectif. Par leurs recherches, elles montrent et démontrent la possibilité d'un rapport nouveau à la vie, au pouvoir, au sacré, à la sexualité. Une perspective providentielle en ce moment de l'histoire de l'humanité qui voit notre civilisation sérieusement empêtrée dans des valeurs de mort de moins en moins supportables.

Que leur hypothèse se vérifie, et il nous faudra bien alors admettre que notre société est malade d'un excès de valeurs patriarcales. Et qu'il est grand temps également, comme le suggère Riane Eisler, de réécrire ces récits originaires dans le sens d'un authentique partenariat entre les valeurs féminines et masculines. Ce qui est sûr, c'est que cette hypothèse incite ou, à tout le moins, invite à donner une signification extrêmement puissante aux changements en cours. Sans prétendre à un retour en arrière, à une remontée dans le temps impossible, ceux-ci annonceraient, dans ce contexte, un nouveau type de partenariat entre l'homme et la femme. Bref, nous assisterions à un basculement important *non seulement du statut de la femme, mais des notions du sacré, du pouvoir, de la violence et de la sexualité.* Impressionnant ! Mais une fois encore, en se reconnectant ainsi à la vie, notre civilisation s'offrirait d'abord et avant tout des chances plus grandes de survie. Et elle s'acheminerait probablement vers une plus haute qualité de bonheur individuel et collectif.

Là aussi pointe donc la possibilité du réenchantement.

Ces analyses doivent-elles être prises au sérieux ? Peuvent-elles l'être ? A titre personnel, je n'en doute pas. Sinon, chaque fois que j'évoque ce thème n'importe où dans le monde, pourquoi mon auditoire féminin réagirait-il en ces termes : « *Mais évidemment, cela fait si longtemps que nous attendons ce changement. Cette annonce de la fin du patriarcat est comme si on nous annonçait, à nous les femmes, que nous ne serons désormais plus brûlées vives ! D'ailleurs, la société patriarcale débouche sur une impasse ! Notre seule peur est que cette transition échoue une fois encore, comme il est arrivé trop souvent dans l'histoire depuis des millénaires…* ».

4. RÉINTERPRÉTER JÉSUS ?

Il me semble, par ailleurs, de plus en plus important d'aller vers un *dépassement de la violence* qui est en chacun de nous, qu'elle provienne de notre éducation, de notre hérédité ou de nos propres actions antérieures. Or, cette nouvelle hypothèse trace un chemin intéressant vers une nouvelle sacralisation de la relation entre l'homme et la femme. Cette évolution serait l'étape fondatrice de la redécouverte d'un sacré incarné, régénérateur et mystique, qui revalorise radicalement le corps, la sexualité et l'amour. Et ceci aurait un corollaire très important et concret : *le bonheur*. Les civilisations de la mort et de la souffrance ne laissent pratiquement pas de place au bonheur. Pourquoi ne pas le redécouvrir ?

Après tout, le message de Jésus va dans ce sens. C'est en tout cas ce qui ressort du livre récent de Françoise Gange [55]. En se basant sur les évangiles « apocryphes », à ses yeux probablement les plus authentiques, elle éclaire la figure de Jésus d'une manière totalement nouvelle et surprenante. Le Jésus qu'elle dévoile à son lecteur appelle tous les humains à dépasser la violence et à vivre les Béatitudes. Il utilise souvent des expressions telles que « devenir Homme » ou « vivre l'éveil » spirituel.

Cet éveil survient lorsque l'humain, homme ou femme, parvient à réconcilier en lui le masculin et le féminin. C'est la seule manière de faire disparaître la violence. Jésus est et vit le chemin de l'éveil spirituel, qui signifie aussi la découverte de la dimension sacrée de l'amour humain. Le message de Jésus contiendrait donc toute une dimension de resacralisation du corps et de la sexualité. Il semble avoir été parfaitement compris et vécu concrètement par les femmes qui étaient les disciples de Jésus, Marie, sa mère, Marie-Madeleine, Salomé… D'ailleurs, Marie-Madeleine n'a-t-elle pas été la compagne de Jésus ? N'était-elle pas la « disciple que Jésus aimait », et non pas Jean ? La question, bien sûr, restera ouverte.

Ce qui est suggéré par ce livre, c'est que ces dimensions spirituelles et concrètes du message de Jésus ont été complètement évacuées par « l'Église officielle » bâtie par Pierre et Paul. Elles n'auraient été ni comprises ni admises par certains disciples, Pierre

---

[55] Françoise Gange, *Jésus et les Femmes*, Éditions « La Renaissance du Livre », Paris, janvier 2001.

en tête. Après la mort de Jésus, ils auraient petit à petit marginalisé les communautés qui respectaient l'enseignement authentique et qui étaient organisées de manière souple, avec un *leadership* féminin et masculin plus spirituel que disciplinaire. Bientôt qualifiées de « gnostiques », ces communautés auraient été en fin de compte interdites sous Constantin. Tous leurs documents auraient été détruits : en posséder équivalait à un arrêt de mort.

C'est par hasard que les premiers « évangiles gnostiques » ont été découverts dans une urne à Nag Hammadi, en plein désert égyptien, en 1949. Et après un silence de près de deux mille ans, ils se mettent à parler et, aujourd'hui, à interpeller de plus en plus.

Avouons-le : les hypothèses de travail de Françoise Gange sont éminemment discutables et elles subiront le feu de la critique. Elles ne manqueront pas de susciter des polémiques acharnées au sein des Églises chrétiennes, mais aussi au sein du judaïsme et de l'islam. Elles ont toutefois un énorme mérite : celui d'ouvrir un débat passionnant et important et de se baser sur une analyse comparative des mythes sacrés de nombreuses religions [56].

L'image de Jésus qui sort de ce travail intéressant est, en effet, très inspirante pour les femmes et les hommes contemporains qui sont en recherche d'un monde moins violent, plus ouvert à la vie et moins porteur de mort. Des hommes et des femmes à la recherche aussi d'une conception du corps et de la sexualité qui n'éloigne pas du spirituel, mais ouvre une voie royale vers lui. Or, le chemin spirituel qui y est suggéré serait principalement centré sur la vie concrète de chacun : c'est à travers nos corps et notre sexualité que nous pourrions toucher le sacré et entamer un authentique chemin d'éveil spirituel.

5. LE RÉVEIL AVANT L'ÉVEIL

Du fait de la modernité et du patriarcat qui se renforcent mutuellement, nous sommes depuis des siècles dans une culture et une civilisation axées sur la mort. Nous sommes déconnectés de la vie.

---

[56] Françoise Gange, *Les Dieux menteurs*, Editions Indigo et Côté femmes, Paris, 1998.

Aujourd'hui, il nous faut impérativement nous *re-lier* à la vie, en profondeur. Ce changement sera difficile car il suppose une transformation des mythes constitutifs du patriarcat et de la modernité. Une transformation qui est d'ores et déjà amorcée ; c'est elle qui amplifie ce malaise des fondements.

Critiquer la modernité et le patriarcat est, dans ce contexte, nécessaire et utile. Toutefois, cette critique n'est pas suffisante pour transformer les ressorts profonds de la civilisation occidentale. De nouveaux mythes doivent être construits. Une tâche ardue qui ne sera pas accomplie sans que nos âmes ne se réveillent et participent pleinement à l'entreprise.

Si la transformation en cours nous aide à nous reconnecter à notre âme et à réconcilier en nous le masculin et le féminin, le corps et l'esprit, la sensibilité et l'intelligence, nous trouverons l'énergie et la créativité indispensables pour opérer les mutations radicales requises pour dépasser le malaise actuel.

Des éclaireurs nous indiquent la voie à suivre. De plus en plus nombreux, peut-être déjà 30% de nos contemporains. Ils sont en chemin vers d'autres valeurs. Ils recousent les pièces de leur vie : leurs corps et leurs âmes, leur intuition et leur rationalité, leur sens du concret et leurs aspirations profondes. Ils ont tourné le dos au désenchantement et découvrent, émerveillés, le réenchantement au plus profond d'eux. Ils sont déjà au-delà du malaise actuel. Ils entrevoient, du moins, les portes de sortie de la modernité et les horizons nouveaux de la transmodernité.

Au-delà du malaise des fondements, juste au-delà du coin de la rue appelée « modernité », un autre monde attend l'humanité. Un monde potentiellement si positif que nous peinons à l'imaginer.

L'actuel malaise des fondements peut donc déboucher sur un réenchantement du monde. Grâce à lui, nous avons aujourd'hui la possibilité de dépasser à jamais la pulsion de mort implicite de la modernité et du patriarcat, de retrouver une qualité de bonheur insoupçonnée. Telle est l'intuition profonde à la source des pages que vous venez de lire. Des pages qui sont le reflet de l'intuition de plusieurs centaines de millions de personnes de par le monde.

Mais attention, l'avenir n'est pas écrit ! L'humanité pourrait tout aussi bien décider de rater le tournant et de sombrer alors dans un désenchantement encore plus profond

que celui qu'elle connaît. Cela, l’opinion publique doit en être consciente.

Chapitre 5

LES QUATRE NIVEAUX DU CHANGEMENT

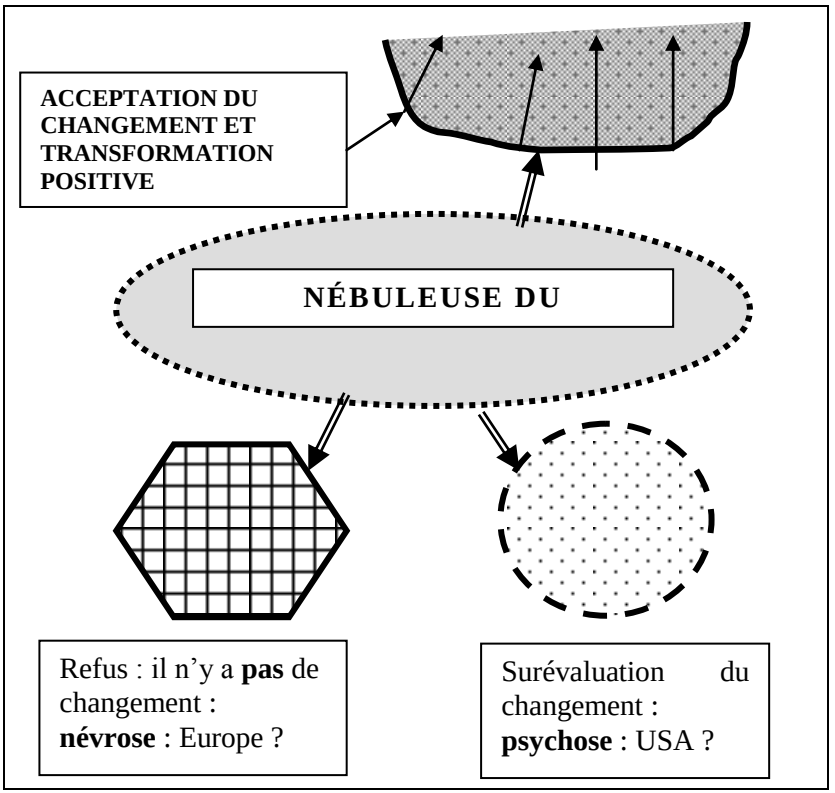
INTRODUCTION : IL EST DIFFICILE DE CHANGER

Les médias et la littérature boudent le changement de société et de valeurs qui balaye actuellement le monde. Répéter à l'envi les concepts de *globalisation* ou de *mondialisation*, sans chercher à les analyser plus avant, leur suffit. Le déficit est patent : il existe trop peu d'analyses interdisciplinaires de la situation historique exceptionnelle dans laquelle nous nous trouvons. Une situation comparable, ni plus ni moins, à la Renaissance, mais en beaucoup plus rapide.

Et lorsque, d'aventure, la littérature parle du changement, c'est le plus souvent en termes négatifs : fleurissent alors, sous la plume des penseurs, des termes comme crise, effondrement, voire déconstruction. Par contre, point ou peu d'analyses sereines des enjeux positifs potentiels des changements en cours. Sans verser dans un optimisme béat, il me semble utile de montrer que, comme toutes choses, le phénomène présente deux faces. Et que pour bien l'appréhender, il importe de ne pas en occulter une mais de les prendre toutes deux en considération.

Le tableau présenté à la figure 16 est emprunté à Mme O'Hara, Doyenne de l'école de psychologie humaniste « Seabrook » de San Francisco. Il décrit graphiquement les trois manifestations les plus fréquentes de l'angoisse que provoque le changement.

Figure 16 : Trois comportements face au changement



© Copyright Marc Luyckx Ghisi 2001, selon Mme O'Hara

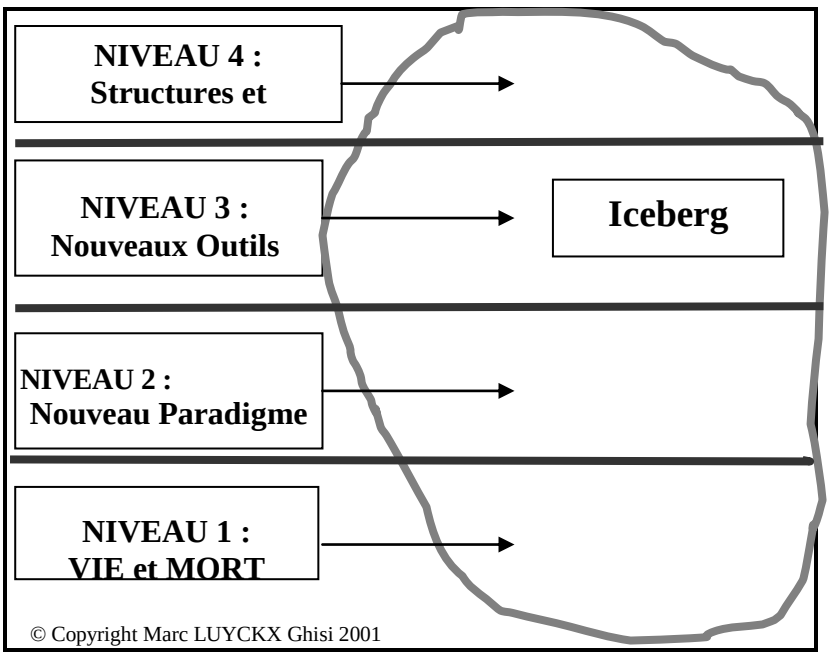
Le changement est symbolisé par l'ellipse grise au centre de la figure 16. Face à ce changement de société, trois comportements sont évoqués par la psychologue O'Hara. Dans la partie supérieure de la figure est représentée l'assimilation du changement qui se concrétise par des attitudes créatives et constructives d'adaptation. Dans la partie inférieure sont représentés deux comportements plus négatifs. A gauche il y a le refus du changement : « il n'y a pas de changement, tout est comme d'habitude ». On pourrait dire que ce type de comportement est plus fréquent en Europe. A droite se trouve le comportement opposé qui consiste à surévaluer la situation et à

crier à la fin du monde. Le battage qui a eu lieu autour du « bug de l'an 2000 » est un exemple de l'exagération que l'on retrouve plus fréquemment outre Atlantique. Cette figure est comme une radiographie des attitudes d'acceptation et de refus du changement que l'on retrouve le plus fréquemment. Elle est offerte comme un outil d'analyse supplémentaire.

Mais pour éclairer la première partie de ce livre, il est temps désormais de brosser un tableau d'ensemble des analyses présentées. Une synthèse en quatre niveaux étayera en même temps la seconde partie de l'essai, plus axée sur l'organisation concrète de la société au plan économique.

Pour tout qui s'essaie à symboliser graphiquement le changement en cours, c'est tout naturellement l'image d'un iceberg qui vient à l'esprit. En effet, la majeure partie du changement est immergée, cachée sous l'eau. Et la toute petite partie visible donne une idée très réductrice de l'ampleur véritable de la transformation en cours (figure 17).

Figure 17 : Quatre niveaux de changements



1. LE PREMIER NIVEAU : LA VIE ET LA MORT

Le niveau le plus profondément immergé, le plus invisible donc, est celui des fondements. Il conduit dans les abysses de la conscience. Ce qui s'y passe exerce toutefois une influence de plus en plus importante sur la société. Toute action politique ou économique donnant l'impression au public qu'elle va dans le sens de la vie, de la création d'un monde plus soutenable et plus juste, reçoit immédiatement une approbation telle qu'elle semble souvent transformer l'ambiance de travail ou le ton du débat politique. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'elle touche les citoyens au niveau des fondements, du sens même de leurs vies individuelles et collectives.

Allons-nous globalement *vers la vie* ou nous acheminons-nous collectivement *vers la mort* ? Nous dirigeons-nous vers la destruction irréversible de notre environnement naturel et donc, à terme, vers notre propre mort ? Des tensions et des guerres socio-économiques cruelles et des invasions dévastatrices nous attendent-elles, ou bien prendrons-nous à temps les décisions qui s'imposent de plus en plus clairement ? Telles sont les questions lancinantes mais souterraines, enfouies dans les profondeurs, qui hantent notre civilisation.

1.1. Patriarcat et sacralisation de la mort

Cette question est liée, on l'a vu, aux mythes fondateurs de nos sociétés. Depuis plus de cinq mille ans, ceux-ci ont sacralisé la mort en même temps que le pouvoir vertical, la souffrance et le renoncement à la sexualité, alors que les civilisations matrilinéaires précédentes auraient tout au contraire sacralisé la vie, la sexualité, le plaisir, la joie de vivre, l'amour, la création esthétique et le pouvoir comme promoteur de vie.

Aujourd'hui, des signes perceptibles au sein de la jeunesse et dans de nombreuses cultures témoignent d'une évolution des relations Femme-Homme. Cette évolution pourrait conduire à un nouveau type de partenariat entre les femmes et les hommes, au-delà du patriarcat.

Attention toutefois : d'autres tendances indiquent, elles, la tentation parallèle d'un retour à l'obscurantisme le plus barbare. La manière – elle crie vengeance au ciel ! – dont certains hommes d'Afghanistan, par exemple, mettent à profit les interprétations prémodernes et patriarcales de l'Islam pour opprimer les femmes suffit pour s'en convaincre.

1.2. Mort comme fin d'époque et nouveau début

Ce sentiment collectif de mort ne découle pas uniquement de l'oppression patriarcale. Peut-être révèle-t-il aussi la fin d'une logique, la fin d'une époque. Quelque chose est en train de mourir. Le système à l'agonie imprègne les esprits, bouche l'horizon. Une civilisation en décadence n'a point de projet d'avenir. Jamais.

Le temps a fait son œuvre : la Renaissance n'apparaît plus, aujourd'hui, que comme une époque de création et de nouveauté. Pourtant, l'affirmation de cette nouvelle vision du monde a aussi signifié la mort de nombreuses institutions liées au Moyen Âge. Celle, par exemple, du monde passionnant des *universitas*, ces universités dont les professeurs, tous théologiens parlant le latin, se déplaçaient à travers toute l'Europe pour échanger leurs idées et s'enrichir mutuellement. Un monde indéniablement doté de valeurs très grandes qui est mort, lui aussi, sans comprendre pourquoi.

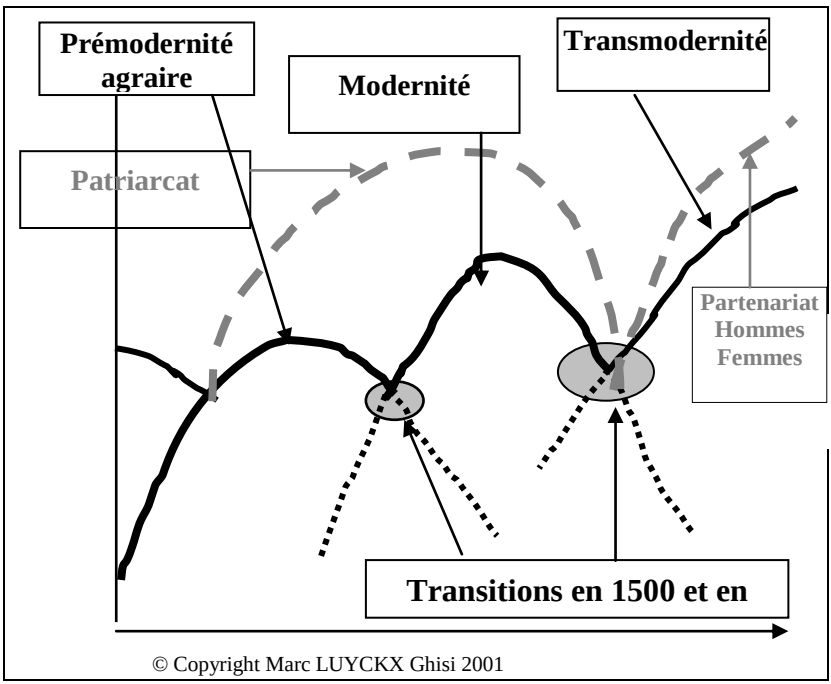
Justus Lipsius était le recteur de l'Université de Louvain, l'un des fleurons de la théologie scolastique qui dominait l'Europe et le monde. Il s'écria en 1624 : « *Omnia cadunt* », tout s'écroule ! Septante ans après la Réforme et alors que l'imprimerie entamait son irrésistible ascension, ce n'était pas, alors, seulement la tour de l'Université (de Louvain) qui s'écroulait, mais toute l'architecture du savoir médiéval qui se découvrait menacée de mort. Le latin, cette langue commune européenne, s'effaçait au profit des langues « vulgaires ». La domination absolue de la théologie était battue en brèche par la naissance des nouvelles disciplines de l'Université moderne... Tout un monde de valeurs déterminantes depuis des siècles – et que l'on croyait immuable – s'écroulait, terrassé par une mort foudroyante.

Nombreux furent ceux qui ne comprirent pas et refusèrent ce changement. Ce refus se caractérise, dans la phrase de Justus Lipsius, par le « *omnia* ». S'il avait dit « *Multa cadunt* », beaucoup

de choses disparaissent, il aurait aidé ses contemporains à comprendre le changement. Mais il le refusa, probablement parce qu'il ne le comprenait pas. Ce refus procède précisément d'une identification du changement de paradigme à la mort, sans apercevoir ce qui naît discrètement en parallèle.

Cette même peur de la mort, on la retrouvera dans tout le Sud catholique de l'Europe. Le monde catholique, clergé en tête, refusa en bloc d'accepter le changement lié à la Réforme et à la Renaissance. Ainsi est née la Contre-Réforme. Elle ne s'est arrêtée qu'en 1964.

Figure 18 : Mort, Vie et changement d'Ère



Les ellipses grisées de la figure 18 traduisent les moments de transition. La Réforme et la Renaissance, pour la première. Le point de croisement entre sociétés moderne et transmoderne, pour

la seconde. La nôtre. Ou, à tout le moins, celle qui nous attend sous peu. Mais on le voit clairement ce croisement est plus compliqué.

Ces moments de croisement de courbes signifient toujours la mort du pouvoir du système dominant, voué subitement à la marginalité (en pointillés), et la naissance du pouvoir d'un nouveau système (la courbe pleine). Mais voilà, personne n'aime perdre le pouvoir. Par conséquent, ces transitions sont en général des temps de tensions et de heurts. Ceux qui sont en perte de vitesse et ont tout à perdre ont souvent la ténacité et la violence du désespoir.

En outre, il faut tenir compte du fait que « notre » ellipse est aussi le temps du croisement des deux courbes grises, lesquelles sont d'une durée beaucoup plus longue.

La première de ces courbes longues symbolise la société patriarcale qui a pris son essor voici 5.000 ans, lorsque l'ère agraire a supplanté la chasse et la cueillette. Si le patriarcat meurt en même temps que l'ère industrielle et la modernité, n'est-ce pas parce que celles-ci en étaient, peut-être, les dernières expressions ?

La seconde de ces courbes marque, elle, le début d'une ère nouvelle où les hommes et les femmes ont et auront à inventer une manière différente de gérer leur relation. Pour le meilleur – un nouveau partenariat – ou pour le pire – une persistance du patriarcat à travers des formes de domination plus subtiles.

En tout état de cause, une évidence s'impose : la modernité n'est pas seule à mourir ou, du moins, à sentir sa légitimité atteinte mortellement ; c'est la mort du patriarcat lui-même qui plane. Les tensions du moment sont à l'aune des enjeux en cause.

1. 3. Mort comme impuissance de l'âme

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous avons construit une civilisation mondiale qui a atteint la capacité technique de se nourrir sans compromettre son avenir. Et cependant nous ne le faisons pas. Il n'y a jamais eu autant de pauvreté et de misère qu'aujourd'hui. Des milliers d'enfants meurent chaque jour de faim dans un silence étourdissant. Et notre planète elle-même est en danger de mort. C'est notre survie à tous qui en jeu. Et nous n'agissons pas.

Pourquoi ne faisons-nous rien? Vaclav Havel est, nous semble-t-il, celui qui a décrit le mieux cette maladie de l'âme.

« *Cette inaction s'explique par un manque désespérant de volonté et de besoin intérieur, c'est-à-dire par des obstacles qui appartiennent au domaine de la conscience et de l'esprit. J'en retire une conviction de plus en plus forte : le retournement de la situation n'est possible que si un changement s'amorce dans la sphère de l'esprit elle-même, dans le rapport de l'homme au monde, dans son acceptation des valeurs de la vie, dans sa mentalité, sa manière d'être responsable* [57] ».

Ces propos nous font toucher au niveau le plus profond du malaise des fondements mêmes de notre civilisation moderne et industrielle. Celle-ci a perdu son âme ! Elle a perdu l'énergie spirituelle nécessaire pour permette ce sursaut éthique, ce refus de la fatalité, pour que nous puissions renouer avec l'instinct de survie élémentaire et fondamental.

1.4. Vie et réenchantement

Ces signes de mort ne composent toutefois qu'une face de la médaille. A côté d'eux apparaissent en même temps des signes évidents de recrudescence de vie, révélateurs d'une résurgence extrêmement puissante – mais encore souterraine – de la vie. Celle-ci resurgit un peu partout sous des formes diverses. Nous sommes donc, en réalité, en pleine dialectique mort-vie.

Ces signes positifs seront envisagés plus en détail quand les autres niveaux de changement seront envisagés. A ce stade, il importe de percevoir pourquoi, à ce niveau de la plus grande profondeur, ce mouvement de fond vers la vie est aussi important que le mouvement vers la mort.

La raison semble en être la suivante. Comme l'a si bien décrit Max Weber, la modernité a désenchanté le monde. Elle a formellement interdit l'accès à la zone profonde de notre être, la zone de l'âme et de la spiritualité. Pour la modernité, cette zone n'existe pas, tout simplement. Mais si la modernité disparaît, c'est le désenchantement qui s'efface. Et la mort du désenchantement laisse la place à une possibilité de réenchantement. A nouveau, la vie peut librement circuler entre notre zone profonde, notre zone sensible et notre intellect. Cette renaissance, j'ai pu l'observer chez

---

[57] Vaclav Havel, *Il est permis d'espérer,* Calman Lévy, Paris 1997, p. 150.

des personnes de plus en plus nombreuses qui se sont donné la permission de vivre et de se réenchanter individuellement et collectivement.

La dialectique de vie et de mort est éternelle. Or, de nos jours, certains livres insistent trop unilatéralement sur la dimension de mort, surtout en Europe, tandis que d'autres, aux États-Unis en particulier, se focalisent à l'excès sur la dimension de vie et de positivité, ce qui leur fait perdre de vue la dimension éminemment tragique de la situation actuelle.

Dans le contexte européen, il me semble capital d'insuffler de l'espoir en prenant le risque d'affirmer que nous sommes potentiellement à la veille d'un réenchantement, voire même d'une probable élévation du niveau de conscience de l'humanité ! Il reste à savoir par quelles souffrances l'Humanité devra encore passer avant d'arriver à cette ouverture. Cela, personne ne le sait car personne ne connaît le futur.

2. LE DEUXIÈME NIVEAU : LE CHANGEMENT DE PARADIGME

Le deuxième niveau de changement est le plus difficile à cerner et à décrire parce qu'il parle de la manière même dont nous regardons. Il parle des lunettes à travers lesquelles nous percevons le réel. Ces lunettes, ce sont le paradigme, à savoir l'ensemble des valeurs à travers lesquelles nous appréhendons le réel. Mais voilà, la difficulté est que ce n'est pas telle ou telle valeur qui change, mais l'ensemble des valeurs et, surtout, la relation et la hiérarchie entre elles. C'est pourquoi on parle de matrice de valeurs. Une matrice de facteurs est, en mathématiques, un ensemble de facteurs liés entre eux par des équations mathématiques déterminées.

Donc, lors d'un changement de paradigme tel que celui qui marque notre époque, c'est *la relation de chaque valeur avec toutes les autres qui se modifie.* Et, bien entendu, ces changements modifient de fond en comble les manières de voir et d'agir de la civilisation entière.

Prenons un exemple. Si les citoyens sont aujourd'hui sensibles aux problèmes écologiques, c'est parce qu'une nouvelle

valeur est apparue, fondée sur la prise de conscience de l'absolue nécessité de préserver notre environnement si l'Humanité entend ne pas disparaître. Mais du coup, c'est la relation de l'homme et de la femme à la science et à la technologie, à la nature aussi, qui se modifie. Et donc aussi la relation de l'homme à la femme et de la femme à l'homme. En outre, c'est la relation de toute la culture occidentale à la vérité qui évolue puisque nous constatons soudain que nous ne sommes peut-être pas les détenteurs exclusifs de la Vérité économique, politique et culturelle, que les aborigènes d'Australie ont peut-être beaucoup plus de sagesse dans leur relation à la nature que nous. Et ainsi de suite. On le voit, les valeurs bougent, les relations entre ces valeurs aussi.

Le changement se caractérise ensuite par sa **direction**. Les valeurs partent d'un point vers quelque part. Les valeurs centrales changent en suivant un axe, un vecteur ou, en termes simples, une flèche. Selon mes observations, cet axe est une flèche qui va du Yang vers le Yin. Les valeurs semblent abandonner un pôle très mâle pour aller vers un pôle plus féminin. Elles semblent évoluer vers plus de connexion, d'harmonie, de synthèse, de préservation, de protection, de soin, de tendresse pour les êtres et même pour les choses.

L'humanité sent qu'elle est allée trop loin dans l'analyse, la séparation, la dissection de la pensée et des disciplines. Nous avons trop saucissonné les problèmes pour prétendre les résoudre. Notre civilisation a été trop loin dans les valeurs de conquête, de soumission des opposants. Trop loin dans la conquête de la nature, des océans, des continents, des autres cultures, des autres religions. Trop loin dans la conquête de nos personnalités et de notre psychisme par la raison, par les arguments rationnels et analytiques. Trop loin dans l'exaltation de la souffrance et dans le mépris du plaisir et de la sexualité. Notre civilisation mondiale n'en peut plus. La Terre non plus : elle le montre par le biais de soubresauts environnementaux de plus en plus clairs et inquiétants. Les autres cultures commencent à réclamer et à prendre la parole, à nous reprocher l'arrogance mortifère et arrogante de la modernité à leur égard. Toutes choses nouvelles pour nous qui ne voyions pas la face cachée de notre comportement.

Évidemment, il s'agit d'ajustements, de réajustements. Il n'est pas question d'abandonner le pôle masculin. Il ne s'agit pas

d'abandonner la science et la technologie ni toutes les brillantes conquêtes de la modernité. Le but, c'est de permettre à des valeurs plus féminines de s'exprimer plus amplement au niveau des nos vies personnelles, mais aussi de la politique et de l'économie mondiale. Et cela non parce que nous aurions été piqués par je ne sais quelle mode féministe, mais parce qu'il s'agit de la Vie, de notre vie individuelle et collective. L'avenir de la vie de l'humanité est en jeu. Si nous ne revoyons pas rapidement le dosage entre les valeurs féminines et masculines, c'est l'ensemble de la civilisation mondiale qui s'engagera inexorablement dans le couloir de la mort.

Ajoutons aussi, une fois encore, que *personne ne connaît le futur***.** Les bibliothèques sont emplies de livres qui, écrits à la veille des première et deuxième guerres mondiale, prédisaient des lendemains qui chantent ! Par conséquent, restons prudents : si l'évolution des valeurs actuelle semble effectivement promettre une réaffirmation de la dimension féminine, il se pourrait tout aussi bien que l'on aille, au contraire, vers un renforcement des valeurs masculines ou, pour le dire en d'autres mots, du système patriarcal dominant. Il suffit d'ouvrir son journal pour s'en convaincre : les médias véhiculent souvent un message visant au renforcement des valeurs masculines de maîtrise, de contrôle, de manipulation et de domination. Lorsqu'ils perçoivent une menace, les systèmes, quels qu'ils soient, essaient toujours, dans un premier temps, de se renforcer et de continuer ainsi à imposer la politique qui leur a si bien réussi.

Figure 19 : La matrice des valeurs en mutation

ÊTRE	**SACRE**	**VIE-MORT**	**ÉTHIQUE**
VÉRITÉ	**TEMPS**	**ESPACE**	**POUVOIR**
HOMME-FEMME	**SCIENCE**	**GUERRE**	**PROGRÈS**
BUTS DE SOCIÉTÉ	**NATURE**	**MATIÈRE**	**BONHEUR**

© Copyright Marc Luyckx 2001

La matrice de certaines des valeurs fondamentales qui sont aujourd'hui en pleine mutation peut être présentée ainsi, même si bien d'autres formes sont imaginables. Des flèches symbolisant les relations multiréciproques entre toutes ces valeurs devraient, normalement, être représentées. Dans chaque cadre sont regroupés des concepts dont l'interrelation est également en pleine mutation. « Homme-Femme-Nature », par exemple, signifie que la relation de l'homme à la nature devient actuellement plus féminine, ce qui suppose une redéfinition de la démarche scientifique.

Reprenons maintenant ces valeurs de base plus en détail dans un tableau qui visualise mieux le changement lui-même.

Figure 20 : Le changement de paradigme

VALEURS CONCEPTS	MODERNE	TRANS MODERNE Scénario Positif :	TRANS MODERNE Scénario Négatif :
1.-TEMPS	-Réversible, vide	-Irréversible et plein.	-Réversible, vide
2.-ESPACE -MATIÈRE	=Vide =Inerte	=Plein énergie =Energie	=Vide =Inerte
3.-ÊTRE -META-PHYSIQUE	-La conscience émerge de la matière	-La matière émerge de la conscience	-La conscience émerge de la matière
4.-VÉRITÉ	-Exclusive Occidentale	-Tolérance -Centre vide	-Pas de vérité -Intolérance
5. RELATION FEMME-HOMME -SACRÉ	-Domination de la femme dans domaine public -Sacré =Mort = Souffrance = Maîtrise.	-Nouveau partenariat =Sacré. -Sacré = Vie = Sexualité = Plaisir.	-Domination plus subtile. -Sacré=Mort = Maîtrise = Souffrance.

6.-VIOLENCE & GUERRE COMPETITION	-Charge de la preuve repose sur le pacifiste =Nécessaire	-Charge de la preuve sur le guerrier -Partenariat	-Charge de la preuve sur le pacifiste -Compétition
7. RELATION HOMME NATURE SCIENCE	-Maîtrise divinisée par la Science. -Mort.	-Recherche d'une nouvelle harmonie -Vie et Futur.	-Maîtrise plus sophistiquée -Mort
8.-PROGRÈS -MARCHÉ -CONSOM-MATION	-Sans fin -Régulateur =Nécessaire =Bonheur -Quantité - Matérialisme	-Harmonie -Qualité hum. -Bonheur =Qualité de vie	-Sans fin -Régulateur -Nécessaire. -No future
9. ÉTHIQUE INTÉRIORITÉ	-2 éthiques : conviction & responsabilité (Max Weber)	-Une seule éthique !	-2 éthiques

© Copyright Marc Luyckx Ghisi 2001

Ce tableau présente d'évidentes similitudes avec la figure 9 qui, empruntée à Duane Elgin, comparait les deux paradigmes. L'intuition qui est à leur source est la même. Dans celle-ci, j'ai voulu ajouter quelques concepts tels que le Sacré lié à la dimension Femme-Homme ou les valeurs liées à la violence, à la compétition et à la guerre. J'ai aussi pris l'option de placer les valeurs et les concepts par groupes. Il va de soi que ce tableau est loin d'être exhaustif. Il est plutôt une invitation au lecteur à élaborer le sien.

A ce stade, passons rapidement en revue les neuf groupes de valeurs ou de concepts proposés, tout en ayant à l'esprit que chaque valeur ou concept mériterait d'amples développements [58].

[58] Le parti pris dans cet ouvrage est d'offrir une vue d'ensemble, ce qui implique d'avoir parfois à se contenter de descriptions simples, voire simplistes. Le lecteur est invité à approfondir lui-même le sujet à l'aide des notes bibliographiques.

2.1. Le temps

Prigogine et Stengers [59] montrent admirablement que la modernité a instauré et consacré le temps réversible de Newton. Quand celui-ci mesure le temps que met la pomme pour tomber de l'arbre, il peut recommencer l'expérience indéfiniment et le résultat sera toujours le même. L'expérience est reproductible à l'infini. On peut donc remonter dans le temps et recommencer l'expérience. Le temps « scientifique » de Newton est donc un temps *réversible*. Or, les recherches de Prigogine montrent que la physique de Newton constitue une exception par rapport à l'ensemble de la physique, par exemple si l'on prend en compte les *structures dissipatives*. Le temps dans la nouvelle physique n'est plus réversible car si je mesure une structure dissipative au temps t1, je n'obtiendrai pas le même résultat que si je la mesure au temps t2. On revient donc au même temps que celui de la poésie et de la vie courante, qui n'est évidemment pas réversible. Par conséquent, *exit* le temps réversible et vide de Newton.

2.2. Espace et matière

Dans la vision de Descartes et de Newton qui domine encore le paradigme moderne, l'espace entre les étoiles et au sein de l'atome est vide, tandis que la matière est inerte. Or, la science en propose désormais une nouvelle vision assez différente. A savoir celle d'un espace constituant une réserve d'énergie importante, laquelle est non exploitée jusqu'à présent par nos technologies [60]. Quant à la matière, comme Pierre Teilhard de Chardin en avait eu l'intuition, elle est tout entière dotée de conscience. Elle provient même de la conscience, comme nous le

---

[59] Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *Entre le temps et l'éternité,* Fayard, Paris, 1988.

[60] Dr Brian O'Leary (Hawaï) et Stephen Kaplan (Portland, Oregon), « Miracle in the Void : The New Energy Revolution ». Paru dans *NETWORK, The Scientific and Medical Network Review,* E-mail : SciMedNetwork@compuserve.com », Fife, Scotland, n° 70, août 1999, pp. 3-10.

verrons ci dessous. La matière serait comme de l'énergie condensée [61].

2.3. Être et métaphysique

Les études de Willis Harman [62] servent de référence en la matière, tant elles sont, à ma connaissance, de loin les plus avancées. Selon lui, nous sommes à la veille d'une deuxième « révolution copernicienne » dans la mesure où c'est toute la conception philosophique de l'univers et du cosmos qui bascule sous nos yeux, sans que nous nous en rendions compte. Une métaphysique de type 1 cède la place à une métaphysique de type 3. Dans la métaphysique 1, la base de tout est la matière combinée avec l'énergie. Pour étudier la réalité, il faut partir du monde mesurable ; c'est la seule manière scientifique de connaître. La conscience émerge de la matière lorsque le processus de l'évolution est assez avancé. Tout ce que nous connaissons de la conscience est à rattacher à nos connaissances du fonctionnement du cerveau humain. La métaphysique 2 est, elle, dualiste en ce qu'elle juxtapose deux bases constitutives de l'Univers : la matière-énergie et la conscience. Quant à la métaphysique 3, elle part de la conscience : elle considère que *la base de tout l'univers est la conscience*. En somme, l'esprit et la conscience sont premiers, tandis que la matière-énergie émane, en quelque sorte, de la conscience. La métaphysique à laquelle nous sommes habitués se retrouve ainsi retournée comme un chaussette.

Une hypothèse choquante ? Peut-être. Mais, une fois encore, Willis Harman est l'un des penseurs de la Silicon Valley. Un être *sérieux*, en somme. Dès lors, sa réflexion ne me paraît pas pouvoir être écartée d'un simple revers de la main. Tout au contraire, son

---

[61] On lira avec profit une excellente synthèse de la nouvelle science et du nouveau paradigme dans Leonardo Boff, *Grido della Terra, Grido dei Poveri, Per una Ecologia cosmica*, Citadella Editrice, Assisi, 1996. Voir surtout pp. 26-109.

[62] Willis Harman, *Global Mind Change : the promise of the last years of the twentieth century*, Berret and Koehler, San Francisco, 1999 pour la deuxième édition. Voir pp. 34-37. Commandes : www.noetic.org ou www.amazon.com

hypothèse pourrait bien devenir, selon moi, le cœur, le nœud du nouveau paradigme. Tout comme les découvertes de Copernic et Galilée ont constitué le cœur de la vision moderne.

2.4. La Vérité

Bien qu'elle n'en soit pas consciente ou, du moins, très rarement, la modernité a une conception exclusive – et, partant, intolérante – de la Vérité. La transmodernité suppose, elle, une vision essentiellement tolérante de la Vérité (le scénario positif est à ce prix) : chaque citoyen-citoyenne, chaque culture, chaque civilisation se retrouve sur un pied d'égalité, assis autour de la même table afin de résoudre, tous ensemble, les problèmes communs de l'humanité. Chacun détient une part de la vérité qu'il a à vivre en allant vers le centre, lequel est plein de lumière mais vide. La lutte entre la tolérance et l'intolérance est toutefois toujours dure; cette fois encore, elle risque de se révéler assez violente.

2.5. Relation femme-homme-sacré

Où que ce soit dans le monde, l'avènement des religions patriarcales a signifié une perversion radicale des mythes religieux. Une civilisation où la femme, la vie, la sexualité et le plaisir étaient sacrés a été contrainte de céder la place à une civilisation – omniprésente désormais – où la mort, la souffrance, la soumission et l'obéissance le sont devenus, alors que la femme, la sexualité, le plaisir et la vie ont été désacralisés, ridiculisés, voire maudits. Aujourd'hui, il n'est plus absurde de rêver à un revirement fondamental du concept du sacré. Celui-ci pourrait devenir le nouveau partenariat entre les hommes et les femmes, entre les humains et le reste de la nature et du cosmos. Le plaisir pourrait acquérir à nouveau une dimension de sacré [63] et, par conséquent, modeler de manière totalement différente la société. Des indications statistiques tendent à démontrer que les valeurs

[63] Nous pensons ici au livre célèbre de Riane Eisler, *Sacred Pleasure*, Harper, San Francisco, 1995.

s'orientent dans ce sens. Certains contre-exemples, comme la manière dont sont traitées les femmes en Afghanistan, témoignent aussi, évidemment, qu'un scénario négatif n'est pas pour autant à exclure.

2.6. Violence, guerre et compétition

Notre civilisation est pétrie de termes guerriers, y compris dans les domaines intellectuel et de l'économie. Tout y est mesuré à l'aune de la compétition et de la concurrence. Cependant, dans ce domaine également, les signes d'un changement important existent. Dans l'ouvrage le plus intéressant écrit à ce sujet, Federico Mayor [64], précédent directeur général de l'Unesco, avance que nous assistons à l'émergence d'une culture de paix. En cinquante ans, argumente-t-il, la « charge de la preuve » – à savoir l'obligation de se justifier – est passée du pacifiste au guerrier. Aujourd'hui, pour recourir à la guerre, le guerrier doit, au préalable, vraiment démontrer à l'opinion publique qu'il n'y a pas d'autre solution. Avant, c'est au pacifiste qu'il incombait de se justifier. Sur ce plan, notre monde a réellement changé.

2.7. Relation homme-nature

La relation de l'homme moderne à la nature a été caractérisée – Prigogine le dit de façon admirable – par la séparation totale. L'homme se situait en dehors de la nature, et au dessus d'elle, pour lui arracher les lois simples qui la régissent et étaient cachées en elle. De plus, la modernité a considéré que rien dans la nature n'était sacré, que tout était à la disposition de l'homme pour qu'il en use et abuse. Celui-ci n'était absolument pas conscient d'en faire partie puisqu'il se percevait et concevait comme un opérateur objectif, le servant d'une démarche scientifique voulue totalement objective dans un temps réversible, un espace vide. Aucune interaction de l'observateur et du phénomène observé n'était prise en compte puisqu'on était dans l'objectivité totale. C'est toute cette construction moderne de la

---

[64] Federico Mayor, *La nouvelle page*, Editions du Rocher, Unesco, 1994.

science qui, aujourd'hui, part en lambeaux sous les coups de boutoir de certains théoriciens. Il apparaît progressivement que la conception d'un observateur en dehors de la nature et totalement objectif est un leurre et une erreur. Que toute expérience est subjective et que l'interaction entre le sujet et l'objet observé doit nécessairement être prise en compte. En clair, l'homme est appelé à revoir sa position, à admettre qu'il fait partie de la nature ! Nous assistons donc à une redéfinition radicale de la démarche scientifique en tant que telle. Celle-ci s'apparentera-t-elle, demain, à la recherche d'une nouvelle harmonie entre l'homme, la nature et le cosmos ? Beaucoup d'évolutions incitent à le penser. Mais en attendant, combien d'années faudra-t-il pour que ces transformations soient perceptibles au niveau du public et des universités ? Combien de conflits et de « procès de Galilée » ?

2.8. Progrès, consommation, marché

La vision moderne repose sur la conviction d'un *progrès sans fin.* Désormais, les yeux de scientifiques et philosophes toujours plus nombreux s'ouvrent : dans un monde aux ressources limitées et finies, ce concept a-t-il véritablement un avenir ? Même chose pour un autre article de foi de l'économie moderne : la consommation. Imaginons, par exemple, que la Chine se développe suivant notre modèle. Eh bien, notre fragile Terre risque de ne pas pouvoir absorber le doublement de déchets, de déforestation, de pêche intensive et de pollution en tous genres qui en résultera. Tout simplement ! C'est l'évidence et de plus en plus de personnes en prennent conscience sur tous les continents. Un nombre impressionnant de personnes réfléchissent déjà à ces problèmes, aux solutions à leur apporter. Elles forgent ainsi les concepts de demain qui, une fois encore, procéderont d'une quête de valeurs ayant pour noms harmonie, connexion, respect. Enfin, puisque la valeur de consommation est associée, dans la vision moderne, à celle de bonheur, observons qu'une remise en question s'opère bel et bien sur ce plan aussi. Certains sociologues parlent de la fin de la société de consommation [65]. Mais n'est-ce pas le concept même du

[65] Jean-Marie Colombani & Robert Sole : « Un entretien avec Gérard Demuth », in *Le Monde* (7.1.92), p. 2 : « Nous avons peut-être quitté sur

bonheur qui vacille ? Sommes-nous heureux parce que nous consommons ? Mais alors, qu'est-ce que le bonheur ? Des questions de ce type sont de plus en plus fréquemment posées dans le cabinet des thérapeutes et autres psychanalystes. Le chemin qui s'ouvre oriente plutôt vers la qualité de vie, le respect de la nature, la redécouverte de la famille et des valeurs de proximité. En attendant, le nombre de personnes qui ne trouvent pas de sens à leur vie et, plus encore, de jeunes qui se suicident est alarmant. Un drame dont ce témoignage extrait d'une excellente enquête canadienne fait pleinement mesurer l'horreur : « *Je faisais partout ce que j'avais à faire. Je ne causais de troubles à personne. Mais au fond de moi, c'était la noirceur la plus totale, j'étais comme un chien errant, mais c'était caché en moi. Je sauvais la face. J'ai vite senti que mes parents ne sauraient pas quoi faire, quoi dire quand j'ai avoué que je lâchais, que j'avais des problèmes, que ça pleurait au fond de moi. Ils ont paniqué, alors je n'en ai plus reparlé… J'ai 23 ans, j'ai une vie quasi normale, mais je me sens vide, vidée, démotivée, sans souffle en dedans, sans direction intérieure. Je trouve le monde d'une platitude incroyable* » [66]. Des propos qui amènent au manque de sens de notre civilisation moderne en crise.

2.9. Éthique, sens, intériorité

La modernité a inventé une double éthique : d'une part, l'éthique de conviction qui concerne la vie privée et qui peut être très exigeante ; d'autre part, l'éthique de responsabilité qui concerne la vie publique et doit forcément être « pragmatique ». Or, cette double éthique, cette dichotomie éthique ne passe plus : l'opinion publique l'accepte de moins en moins [67]. Pourquoi ?

---

la pointe des pieds une société de consommation, pour entrer dans une société de sens. Nous n'en connaissons pas les règles et nous en percevons mal la logique économique ».

[66] Jacques Grandmaison, *Le défi des générations : enjeux sociaux et religieux du Québec d'aujourd'hui*, Fides, Québec, 1995, pp. 313-314.

[67] Le plaidoyer d'Helmut Kohl devant le Bundestag en 2000, lorsqu'il a été sommé de s'expliquer sur les financements occultes de son parti, a été très symbolique à cet égard. L'ancien chancelier allemand a franchement

Parce que c'est le « pragmatisme » qui fait que nous en sommes arrivés où nous sommes aujourd'hui. En outre, un malaise du sens prévaut. La civilisation actuelle ne fait plus sens, surtout pour la nouvelle génération. Mais au même moment, nous vivons un temps exceptionnel de quête de sens, de recherche de nouvelles formes de sacré, de qualité de vie. Des millions de personnes sont d'ores et déjà en chemin vers le réenchantement, explorateurs tâtonnants à la recherche d'un sens nouveau à insuffler à leur vie, d'une dimension de profondeur et d'intériorité, de spiritualité. Il suffit de voir, pour s'en convaincre, les publications qui fleurissent de nos jours dans ce créneau. Elles sont de valeur inégale ? C'est vrai. Dans cette recherche, le meilleur côtoie souvent le pire. Mais est-ce évitable ?

L'époque de transition qui est la nôtre est donc celle de tous les contrastes. Les courants les plus divers et les plus antagonistes s'y côtoient. Les uns sont chauds, constructifs, positifs, solidaires ; ils contribuent à la reconstruction individuelle et collective, ils instillent l'espérance dans l'avenir. Les autres sont froids : on y cultive le cynisme le plus noir et le désenchantement ; toute vision positive de l'avenir y est ridiculisée, tout germe d'espérance y est tué dans l'œuf. Certains médias donnent l'impression de naviguer plutôt dans ces courants froids.

3. LE TROISIÈME NIVEAU : CHANGEMENT DE L'OUTIL DE PRODUCTION

Problématique de la transition en cours

Pour moins profond qu'il soit, ce niveau de changement n'en est pas pour autant à négliger car il contribue fortement à façonner et à modeler la civilisation. Karl Marx fut le premier à mettre en évidence l'importance de l'outil de production pour une société : lorsqu'il se modifie, tous les rapports de production changent à sa suite et c'est, en définitive, la vision, les valeurs et les formes de la société qui se transforment.

---

avoué sa double éthique : « *Les présidents ne sont pas tenus aux mêmes règles éthiques que le reste des citoyens* ». Cette phrase a fait scandale.

Or, sous nos yeux s'opère le rapide remplacement de l'outil industriel par un outil nouveau : l'information et la connaissance [68]. Pour certains observateurs de la Silicon Valley, l'économie américaine serait d'ores et déjà immergée à 60% dans la société de la connaissance. En clair, celle-ci s'infiltrerait de plus en plus même au cœur même des activités industrielles et agricoles traditionnelles, étant stockée et gérée par de petits ordinateurs dont les puces, en quelque sorte, accomplissent un travail de fourmis.

Dans la société agraire, le pouvoir était lié à la possession de la terre. Celui qui ne possédait pas de terre était un manant, un serf. Il n'avait pas même de nom [69]. Le noble, lui, possédait la terre, et il en portait le nom. Il devait toujours posséder plus de terre pour asseoir son pouvoir. D'où les guerres et les invasions. La « science économique » n'existait pas car la gestion de la terre était assurée par les autorités politiques ou par les autorités religieuses, quand celles-ci avaient le pouvoir.

Lors de l'apparition de la société industrielle, le pouvoir est progressivement revenu à ceux qui parvenaient à rassembler du capital et une technologie innovante. La force de travail, c'est-à-dire les anciens agriculteurs, était supposée s'adapter, plus ou moins durement, à la logique de la machine industrielle. Ceux qui n'ont pas compris ce changement de l'outil du pouvoir sont sans doute restés dans leurs somptueux châteaux, mais bientôt tels des marginaux plus ou moins fortunés.

Aujourd'hui, un glissement analogue se produit. Certes, la machine industrielle et agricole continue à produire, même plus et à meilleur marché, mais elle va probablement absorber de moins en moins de main-d'œuvre. Au début du siècle, l'agriculture occupait 87% de la main-d'œuvre en Europe. Aujourd'hui, 4% à peine.

Ce changement d'outil de production entraîne (nous le verrons plus en détail dans les chap. 6 et 7) des bouleversements fondamentaux dans la nature du pouvoir, du commerce, de l'économie, de l'argent, du *management*. Mais à travers lui, ce sont

---

[68] Selon certains économistes, nous serions toutefois simplement dans une phase d'industrialisation plus avancée, les services y occupant une place plus importante.

[69] L'Église chrétienne n'a imposé le baptême pour tous et, partant, un nom de baptême, qu'au 11ème siècle.

aussi les concepts de brevet, de travail, de justice, de *soutenabilité* ou durabilité écologique, d'éducation et de culture qui mutent. Bref, nous changeons de société ! Les finalités mêmes de la société changent, évoluent vers *autre chose*. Une importante tendance au recentrement sur l'humain se développe sous nos yeux, à tous les niveaux. Un recentrement qui, toutefois, peut être aussi perverti en une manipulation plus sophistiquée.

La figure 21 qui suit tente de synthétiser le passage de la société industrielle à la société de la connaissance selon une série de critères. Pour une bonne compréhension de cette figure et des commentaires qui l'accompagnent, il est nécessaire de définir quatre termes clé :

- *les données* sont l'information brute comme elle nous arrive dans notre boîte aux lettres le matin : non triée ;
- *l'information* est le résultat d'un tri, lequel peut être opéré mécaniquement ;
- *la connaissance* est le résultat d'un tri réalisé par un cerveau humain créatif en fonction d'un ensemble de valeurs donné ;
- *la sagesse* consistera à prendre les décisions qui prennent en compte au maximum le Bien Commun y compris celui des générations futures.

Figure 21 : Troisième niveau de changement : la société de la connaissance
Le turbo du changement de paradigme

Critères	Société industrielle	Société de la connaissance *Scénario positif*	*Scénario négatif*
1. Pouvoir	Possession de capital et technologie innovante	Équipes de personnel créatif et innovant	Manipulation subtile de l'esprit humain
2. Secret	La concurrence + la défense = basée sur le secret/brevet	L'information « fuit » de toute façon : OUVERTURE	Protections de plus en plus sophistiquées FERMETURE
3. Management	Centré sur la machine et sa logique. L'homme doit s'adapter.	Recentré sur l'humain. La machine doit s'adapter.	Manipulation de l'humain par le management
4. Commerce	Trade = argent OU beurre	Échange et don d'information	Monopolisationde l'information
5. Économie	Gère la possession du capital et de la technologie	Gère la créativité humaine en fonction du bien commun	Gère la créativité humaine pour des intérêts particuliers
6. Argent	Concept exclusif et accumulatif	Concept de plus en plus symbolique	Manipulation du symbolique
7. Travail	Concept unique pour créativité, insertion, dignité, famille	Mêmes valeurs organisées autrement	Les politiques d'emploi aggravent les problèmes.
8. Social	EXCLUSION = inévitable	Logique INCLUSIVE	Pseudo-inclusion = EXCLUSION
9. Éducation	Diminue la créativité et adapte à la logique mécanique	Développe la créativité et la maîtrise de la machine	Manipulation plus subtile sous des dehors de créativité.
10. Culture	La culture a un rôle périphérique. (Cerise)	Rôle central, car est la racine essentielle de la créativité	Manipulation de l'âme des cultures.
11. Buts de la société	Produire un maximum d'objets bon marché	Promouvoir le progrès humain, culturel et spirituel	Dualisation encore plus accentuée de la société.

© copyright Marc Luyckx 2001

3.1. Le pouvoir

Nous assistons à un basculement progressif mais fondamental du pouvoir. En prendre conscience n'est pas chose aisée, tant nous étions convaincus depuis toujours que le pouvoir réside dans la possession de capital et de technologie. Or, cette « évidence » vacille aujourd'hui. De plus en plus, du moins dans les branches innovantes et en croissance, la créativité humaine devient la clé. Pourquoi sinon se mettrait-on à parler de *human capital*, à reconnaître aussi que le capital humain ne peut se gérer de la même manière que le capital financier ? C'est que, dans la société de la connaissance, l'enjeu est de produire de la connaissance nouvelle en communiquant et en filtrant les données et informations. Or, ce processus peut certes être facilité par les ordinateurs, mais la contribution de la personnalité humaine s'avère centrale et indispensable. Autant l'homme pouvait être remplacé par la machine dans la société industrielle, autant il redevient absolument indispensable. Cette transformation est tellement rapide et fondamentale que nous avons du mal à la percevoir.

3.2. La fin du secret

Le système de concurrence actuel repose sur le secret de fabrication. Si quelqu'un dispose d'une technologie que le concurrent ne connaît pas, il gagne des parts de marché. De même, lors d'une guerre, si l'un des ennemis possède une arme inconnue de l'adversaire (fusil, poudre à canon, bombe atomique, etc.), il vaincra et parviendra même à dominer la terre. N'est-ce pas là, en effet, une des clés de l'histoire des conquêtes occidentales dans le monde ? Or, ainsi que l'observe finement Harlan Cleveland, homme d'État et membre de l'élite intellectuelle des États-Unis, le secret a tendance à disparaître dans la société de la connaissance car « *l'information a une tendance inhérente à fuir, à se répandre* » [70]. Et il ajoute que « *l'information est plus accessible à plus de gens que les autres ressources mondiales ne l'ont jamais été dans l'histoire* », si bien que les hiérarchies fondées sur la

[70] Harlan Cleveland, *Leadership and the information revolution*, World Academy of Art and Science publications, 1997, p. 16.

possession exclusive de l'information et de la propriété intellectuelle sont en train de s'écrouler, en silence mais rapidement. L'opinion s'approprie de plus en plus vite ce qui hier encore relevait du monde des « secrets ». Internet y contribue. Songez, à titre d'exemple, aux programmes *Linux* qui ont été inventés récemment par un jeune Finlandais. Ils sont non seulement disponibles sur le *Web* sans avoir à verser un dollar ou un euro ; ils sont en plus « ouverts », c'est-à-dire que, contrairement à ce qui se passe avec le *Windows* de Microsoft, chacun peut améliorer le programme et le remettre ensuite sur la *toile* afin d'en faire profiter d'autres. C'est donc comme si un cercle vertueux s'instaurait grâce à l'ouverture. Cette nouvelle logique ouverte me semble porteuse d'avenir.

3.3. Le management

Notre inconscient collectif tend à se méfier du terme même de *management*. Il craint la manipulation humaine qu'il pourrait receler. Or, un revirement spectaculaire des théories du *management* est en cours. Peter Drucker, l'un des pionniers et l'une des autorités les plus respectées en la matière, annonce un recentrement du *management* sur l'humain dans une société post-capitaliste [71]. Des propos a priori étonnants sous la plume de quelqu'un que l'on ne peut suspecter d'être « de gauche » ou un critique viscéral du capitalisme. Mais voilà, pour lui, ce n'est plus la machine qui peut dicter sa logique à l'humain. Ce sont, tout au contraire, les machines (ordinateurs) qui doivent désormais devenir « amies de l'homme » [72] pour être vendues.

---

[71] Peter Drucker, *Post-capitalistic society*, Harper Business, New York, 1993.

[72] La force d'*Apple Computers* a été d'imposer un ordinateur beaucoup plus humain et facile d'utilisation. Bill Gates a débauché des concepteurs d'*Apple* pour contre attaquer avec *Windows* qui est déjà plus humain et facile.

3.4. Du commerce au partage

Dans la société industrielle, le commerce est monétaire. En clair, on donne une marchandise en échange d'une somme d'argent. Et la sagesse populaire dit qu'il est impossible « d'avoir le beurre et l'argent du beurre ». Or, dans l'échange d'information, *on ne perd pas l'information qu'on partage* ! Au contraire, plus on partage l'information, plus on peut bénéficier de retours intéressants d'informations complémentaires, contradictoires ou nouvelles. La différence de nature de l'échange saute aux yeux. D'abord, on ne perd pas l'information dans l'échange. Ensuite, le retour n'est pas essentiellement de l'argent, mais bien de l'information. Enfin, cet échange et ce partage de l'information sont essentiels pour la création d'une information nouvelle. Évidemment, nous vivons encore le temps de la transition entre les deux logiques, si bien que l'argent semble de nos jours conserver une importance démesurée. Cependant, une toute nouvelle logique sous-jacente est en train de naître. Sans tambours ni trompettes, elle condamne la logique du commerce « industriel » à une obsolescence rapide et irrémédiable.

Évidemment cette vision peut susciter les objections suivantes :

a) Accès de plus en plus inégal à l'information. Il est clair que la société de l'information ne diffuse pas « naturellement » vers les couches les plus basses de nos sociétés mondiales.

b) Le stock d'informations produites et diffusées le sont en fonctions des intérêts des classes dominantes de nos sociétés et ne répondent pas forcément à la demande de la grande majorité des populations.

c) À la transmission et à la réception, il y a déperdition, perversion ou changement de significations. Ceci nous ouvre l'énorme domaine de la qualité de la communication interpersonnelle.

d) Attention à ne pas succomber à ce qu'Armand Mattelart [73] appelle la *techno-utopie sociale de la communication*.

---

[73] Armand Mattelart, *L'histoire de l'utopie planétaire, De la cité prophétique à la société globale*, Ed. La Découverte, Paris, 1999.

Je considère que les deux premières objections sont tout à fait importantes, car elles correspondent à la situation actuelle et à une analyse *moderne-industrielle*. Mais je ne suis pas sûr que ces objections correspondent aux dangers réels qui guettent la société de la connaissance et transmoderne dans laquelle nous entrons en silence.

Par contre, la troisième objection me semble beaucoup plus sérieuse, car elle touche à un des fondements problématiques les plus difficiles de la société de demain : comment harmoniser et coordonner les significations multiples incarnées dans les différents substrats culturels. Nous abordons ici les luttes de pouvoir nouvelles pour le sens. En bref, les questions de *sémiologie politique et sociale.*

Ma thèse est que tout en prenant en considération les objections « industrielles », il est urgent et important de se préparer aux dangers de demain qui relèveront probablement plus de l'ordre de la manipulation des significations et des esprits, voire des âmes humaines. Ces nouveaux dangers sont redoutables et on en parle vraiment trop peu.

Quant à la dernière objection. Oui, ce livre est peut-être de l'ordre de la techno-utopie sociale de la communication. Mais je demanderais à Mr Mattelart quel est son point de départ ? N'est-il pas encore un peu trop *moderne-industriel* ? Quelle est son analyse des changements en cours ?

3.5. L'économie se transforme

L'économie a été inventée pour établir des normes de gestion du nouveau pouvoir émergeant de la société industrielle, le capital et la propriété. Dans la nouvelle société de l'information, le pouvoir se déplace et le commerce se redéfinit. Il est probable que nous allions vers une nouvelle discipline qui sera probablement transdisciplinaire, plus ouverte à l'analyse qualitative et à un dialogue constant avec la société civile. Cette nouvelle logique économique pourrait être inclusive et elle devra respecter l'environnement.

Il ne s'agit donc pas de s'opposer à l'économie traditionnelle, mais bien plutôt de commencer à écrire de toute

urgence, des chapitres nouveaux sur la société de la connaissance ou, si l'on veut employer les termes actuels, sur les *intangibles*.

Actuellement on assiste déjà à une pluralisation de la science économique, d'où le nom « *Économie plurielle* » qui est le titre même de la nouvelle collection lancée par Henry Panhuys et Hassan Zaoual aux Editions L'Harmattan. Mais à mon avis cette pluralisation est l'annonce d'une recomposition probablement plus fondamentale de l'économie et de l'ensemble des sciences sociales et humaines [74].

3.6. L'argent de plus en plus symbolique ?

Depuis que le président Nixon a décidé de couper le lien entre le papier monnaie et une certaine quantité d'or, la définition de l'argent est de plus en plus virtuelle [75], liée au jugement de valeur que le « marché » porte sur un pays. La dimension symbolique devient donc prépondérante. Cette tendance pourrait encore être accentuée par l'apparition des monnaies électroniques, elles aussi de plus en plus virtuelles. Quelles sont les règles et les normes dans cette nouvelle logique ? Quels en sont les dangers ? En même temps, l'époque est marquée par une efflorescence de monnaies dites « alternatives » [76] dont la logique est différente. N'est-elle pas mieux adaptée à la société de demain ?

3.7. Une nouvelle définition du travail

Le concept de travail qui prévaut encore et toujours a été forgé de toutes pièces par la société industrielle. Non qu'on ne travaillait pas avant, mais la société industrielle a rassemblé dans

---

[74] Immanuel Wallerstein, *Ouvrir les sciences sociales, Rapport de la Commission Gulbenkian*, Descartes et Cie, Paris, 1996.

[75] Joel Kurtzman : « Money's demise », pp. 53-61 dans *The new business of Business, Sharing responsibilities for a positive global future*, Publication of the World Business Academy, éditée par Willis Harman et Maya Porter, Berret and Koehler, San Francisco, 1997.

[76] Bernard Lietaer, *The Future of Money : Beyond Greed and Scarcity*. Cette étude a été réalisé pour la Cellule de prospective de la Commission européenne en 1997. Disponible chez l'auteur blietaer@earthlink.net

ce concept unique des valeurs aussi diverses que l'épanouissement personnel, l'insertion sociale, le maintien économique de la famille, l'assurance de la pension, le statut dans la société, etc. Si bien que si quelqu'un perd son travail dans la société industrielle, il perd toutes ces valeurs d'un seul coup et subit, de ce fait, un dommage énorme, incommensurable même. Dans l'avenir, il est tout à fait possible que toutes ces valeurs soient à nouveau réparties en différents concepts et fonctions.

3.8. Vers l'inclusion sociale

Une des caractéristiques majeures de la production de connaissance est qu'elle s'enrichit par le biais du partage de l'information. Plus elle inclut de personnes différentes dans le partage, plus elle devient porteuse de richesse. Par conséquent, nous nous trouvons bel et bien devant une logique inclusive. Nous sommes toutefois tellement imprégnés de notre credo industriel dominant d'économie excluante que nous avons toutes le peines du monde à apercevoir la nouvelle logique inclusive qui affleure.

3.9. Une éducation favorisant la créativité

Il s'agissait, dans la société industrielle, de diminuer la créativité des enfants afin de les « adapter », de les insérer dans la logique d'une société dominée par la machine. Selon certaines études, le potentiel créatif d'un enfant passerait ainsi de 100 à 5 au cours des premières années de scolarisation. Or, dans la société de l'information, il faudra tout au contraire favoriser au maximum la créativité puisque celle-ci sera la ressource centrale. Ce qui implique une ré-invention de l'éducation. Ce sera une tâche exaltante, mais elle suppose une excellente analyse des changements en cours.

3.10. Rôle central de la culture

Dans la société actuelle, la culture est malheureusement trop souvent considérée par les milieux politiques comme la cerise sur le gâteau, comme un luxe, non comme une valeur centrale. Or,

cette place centrale, la culture pourrait se la voir offrir dans une société vouée à favoriser la créativité tous azimuts [77]. Pourquoi ? Tout simplement parce que si vous coupez les citoyens de leur culture, vous tuez les racines de leur créativité. Comme aujourd'hui, la créativité s'étiolerait alors, petit à petit, en conformisme. Ce qui serait la négation de la société entrevue. C'est précisément pour éviter ce danger que, dans un livre dense en voie d'achèvement, Henry Panhuys, nous fait visiter une série de sites socio-culturels pour y recueillir les éléments constitutifs du terreau à partir duquel pourrait se former – et se forme déjà effectivement – la société de la connaissance et de la créativité que nous souhaitons voir se créer davantage par le bas que par le haut [78]. Sinon nous aurons une nouvelle société avec des généraux sans armées.

3. 11. Nouveaux buts de la société

Si ces changements se réalisent selon l'hypothèse positive que nous explorons, une redéfinition fondamentale des objectifs de la société nous attend sans doute au bout du chemin. La société pourrait alors délaisser le but purement matérialiste de produire toujours plus d'objets bon marché qui est le sien aujourd'hui pour promouvoir le développement humain dans le sens le plus large possible, en harmonie avec le cosmos tout entier. Et en incluant la dimension spirituelle. Vaste programme !

3. 12. Scénario négatif

Pour positives qu'elles soient, les tendances observables ne font pas davantage le printemps que les hirondelles. Elles peuvent se renverser, se pervertir. Sans compter qu'à lire le journal, c'est plutôt le scénario négatif qui semble monter en puissance au fil des jours. Or, ce scénario est vraiment dangereux dans la mesure où les

---

[77] Ce thème de l'importance historique de la culture et des représentations est étudié en détail par Henry Panhuys, dans *L'enjeu culturel* (titre provisoire), ouvrage à paraître aux Ed. L'Harmattan, Paris 2001.

[78] cf. H. Panhuys, op. cit. en préparation.

nouvelles technologies permettront une manipulation beaucoup plus subtile des citoyens, de leur intelligence, voire même de leur cerveau. Avec son « Big Brother », Orwell n'a-t-il pas fait œuvre de visionnaire ? Ce n'est absolument plus à exclure. Par conséquent, il est capital d'en avertir les citoyens. Et urgent d'en débattre plutôt que de se cantonner dans les débats industriels d'hier.

4. LE QUATRIÈME NIVEAU : MUTATION DE LA POLITIQUE ET DES INSTITUTIONS

Ce quatrième et dernier niveau de changement est le seul qui, à la figure 17, soit au dessus de l'eau. Lui seul est visible ; on en parle même un peu dans les journaux. C'est que l'évidence est difficile à nier : une désaffectation importante par rapport au politique caractérise notre époque. Le plus grand parti politique est désormais, dans nos démocraties, celui des abstentionnistes. Et le mécontentement de l'opinion publique envers les institutions va croissant. Le cas de l'Europe se révèle, sur ce plan, exemplaire. Les statistiques [79] montrent clairement que les trois quarts des Européens considèrent le projet de paix et d'unification de leur continent comme une bonne chose. Mais le nombre de citoyens qui apprécient le fonctionnement concret des institutions actuelles tombe, lui, dangereusement sous la barre des 50%.

Toute personne qui accepte l'existence des trois niveaux de changement précédents comprendra qu'ils ne peuvent manquer d'avoir une influence profonde sur les structures de gouvernance et, en particulier, politiques. L'actuelle crise de crédibilité politique est donc inévitable [80].

---

[79] Chaque mois, la Commission européenne fait procéder à des sondages auprès des citoyens des 15 pays membres sur leurs attentes vis-à-vis de l'Europe. Ces sondages sont publiés sous la forme de livres une fois l'an, *Portrait social de l'Europe,* Commission européenne, Eurostat, Luxembourg.

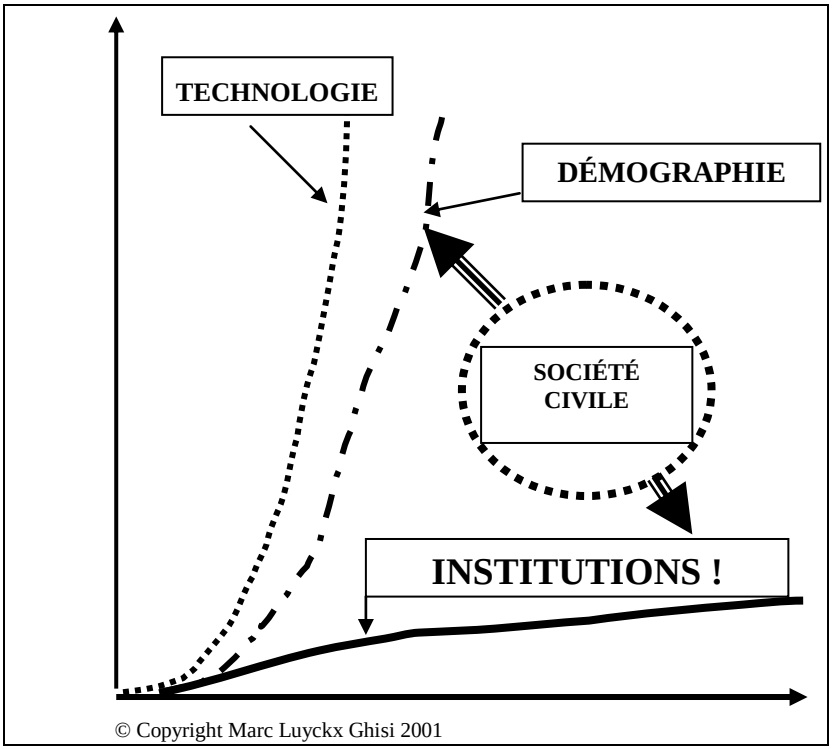
[80] On lira avec grand intérêt la passionnante étude de James Rosenau, professeur à Georgetown University, Washington D.C.,

Lors d'une brillante conférence à Istamboul [81], Jean François Rischard, vice-président pour l'Europe de la Banque mondiale, a caractérisé le changement global rapide qu'il perçoit lui aussi, par deux courbes presque asymptotiques à la verticale qui représentent l'évolution démographique et technologique. Leur verticalité contraste fortement avec la quasi horizontalité de la courbe qui indique, elle, la vitesse de l'évolution des institutions (figure 22).

Along the Domestic-Foreign Frontier. Exploring governance in a turbulent World, Cambridge University Press, 1997.

[81] « National Quality Congres », 2-4 novembre 1999. Voir aussi Jean François Rischard : « A crisis of complexity and Global governance » dans *International Herald Tribune*, 2 octobre 1998.

Figure 22 : Les institutions face à l'évolution rapide



A la description de Jean François Rischard, j'ai pris le parti d'ajouter la société civile. Pourquoi ? Parce que celle-ci se trouve bloquée, coincée entre, d'une part, une évolution technologique et démographique qu'elle ressent comme trop rapide et, d'autre part, la réponse des institutions politiques, administratives, religieuses, financières et autres qu'elle ressent comme trop lente.

On le voit les institutions sont lentes à se transformer, d'autant plus lentes que la crise qui les frappe est forte et profonde. La figure 22 est comme une radiographie de la difficulté et de la lenteur des institutions face au changement rapide.

Après tout, ce n'est pas pour rien si l'on parle de plus en plus de la nécessité d'« organisations intelligentes » [82], capables de s'adapter au changement en capitalisant les découvertes de chacun de leurs membres. Malheureusement trop peu de nos organisations administratives et politiques sont intelligentes au sens de Peter Senge.

Quelques changements conceptuels profonds commencent toutefois à pouvoir être dégagés. Une source d'inspiration féconde est, dans ce contexte, un livre de Robert Cooper [83]. Aujourd'hui conseiller du Premier ministre britannique Tony Blair après avoir été responsable du *Policy Planning* au Foreign Office à Londres, il y délivre une vision particulièrement innovante de ce que pourrait être la politique étrangère transmoderne.

Selon le Dr. Cooper, « *le monde est en train de devenir honnête* » parce que les États forts ne désirent plus se déclarer la guerre, ni même prendre le risque d'envahir un État faible, du fait de la menace nucléaire. A ses yeux, trois formes de structures politiques – et donc de politique étrangère – coexistent de nos jours. La première reste *prémoderne*. L'État y est faible et on y attache encore beaucoup d'importance au territoire à conquérir pour élargir et asseoir son pouvoir. Pour atteindre ce but, tous les coups sont permis et la religion est éventuellement appelée à la rescousse. Les droits de l'homme sont ressentis comme une invention « moderne » gênante. La Somalie ou, plus près de nous, la Serbie et toute l'ancienne Yougoslavie (du moins celle du temps de Milosevic) sont des exemples de ce type de structures politiques et de visions mentales partagées inconsciemment par les citoyens.

La deuxième forme discernable est la *moderne*. Dans son cas, l'État est fort : n'est-ce pas la modernité qui l'a inventé ? L'État de ce type justifie sa politique étrangère et sa politique intérieure – qui sont bien distinctes – par la « raison d'État » ou les « intérêts nationaux ».

---

[82] Peter M. Senge, *The Fifth Discipline : the Art and Practice of the Learning Organization*, Currency Doubleday, New York, 1990.

[83] Robert Cooper, *The post-modern State and the World Order*, Demos, London, 1996, Joanna@demos.demon.co.uk

Figure 23 : Changement de paradigme en politique

Critères	Prémoderne	Moderne	Transmoderne Scénario Positif	Transmoderne Scénario Négatif
1. L'État	Empires, puis petits États faibles, ou Église, Pouvoir vertical	Invention de l'État fort en 1945. Monopole pouvoir. **Souverain** « mandaté » par le peuple.	-Crise État. -Invention de structures politiques trans-nationales. -Ex :UE 1957 **-Déclin souveraineté.**	État néo-répressif « soft » et manipulateur subtil.
2. Politique étrangère	-Politique régionale de conquête. -Croisades.	Politique étrangère **séparée** de la politique intérieure	Politique étrangère et politique intérieure **confondues**	Même confusion
3. Pouvoir	-Terre -Impérial -Statique + équilibre pouvoirs	-Capital -Équilibre des pouvoirs et des blocs	-Connaissance -Chaos *terra nullius* -Acteurs non étatiques	-Manipulation -Cartels drogues
4. Interfé-rence	-Agressivité -Hors Europe -Colonies	**-Pas** d'inter-férence	Interférences mutuelles entre États	-Conflits entre paradigmes
5. Raison d'État	Intérêts régionaux ou impériaux.	Dominante + Intérêts nationaux (Machiavel)	Négociations pour la paix et le Bien commun (Schuman).	Raisons religieuses (Khomeini)
6. Frontières	À étendre, conquêtes	Inamovibles	Perméables mais fixes	Nouvelles frontières de paradigmes
7. Sécurité Défense	Par conquête ou équilibre	Par force	Partage des faiblesses TFCE.	Conflits de concepts de sécurité
8. Secret	Avances technologi-ques : fusil,	Secret, pas d'accords	Transparence, vulnérabilité mutuelle.	Pseudo-transparence

	canon, etc.			
9. Religion et Politique	Religion domine	Séparation et exclusion du religieux	Distinction mais pas séparation	Guerres de paradigmes non analysées
10. Institutions principales	Empire Petits États Église	États forts	-Union européenne, Cour europ. Droits Hom., -FMI,OTAN -AAI	Idem mais utilisées contre le transparence
11. Gouvernance	Par la force et la terre	Par la raison d'État. Intérêts	Par le sens et honnêteté.	Par la manipulation

© copyright Marc Luyckx 2001

Cet État peut être hégémonique, mais il respecte le *statu quo* et *l'équilibre des pouvoirs* qui est le concept de base de la politique étrangère. Les frontières étant stables et inviolables, les conflits prennent plutôt la forme de guerres commerciales, tant il est vrai aussi que le pouvoir est lié à la possession de capital et de technologies. Toute ingérence d'un État à l'intérieur d'un autre est proscrite, même en cas de violation flagrante des droits les plus élémentaires. La sécurité et la défense sont fondées sur la force et la menace dissuasive liées à la possession d'une technologie secrète (nucléaire ou guerre des étoiles) que l'ennemi n'est pas censé connaître. Tout allusion à la dimension religieuse d'un conflit est bannie car assimilée à un retour au Moyen Âge. L'État impose ses intérêts propres aux citoyens jusqu'à les convaincre qu'ils justifient des sacrifices financiers de leur part, voire même le sacrifice de leur vie au « champ d'honneur ». La gouvernance politique est tout entière fondée sur cette confiance aveugle des citoyens en l'État, scellée – aujourd'hui, comme hier ou avant-hier – dans le sang.

La troisième forme que prennent politique et institutions découle de la vision *transmoderne* [84] qui, selon Cooper, constitue une « révolution extraordinaire ». Toute la logique y est différente. Pourquoi ? Tout d'abord parce que l'État perd de son arrogance : il est de moins en moins l'acteur central.

[84] Le terme *transmoderne* est utilisé pour éviter les ambiguïtés, alors que Cooper conserve, lui, le terme *postmoderne*.

En réalité, la postmodernité politique commence avec trois Traités. D'abord, le Traité de Paris (1951) qui crée la Communauté européenne du charbon et de l'acier, ainsi que le Traité de Rome de 1957 qui jette les bases de la Communauté européenne. Ces Traités donnent naissance à la première structure politique transmoderne. Ensuite, le Traité des Forces Conventionnelles en Europe (TFCE) qui instaure une toute nouvelle logique de défense et de sécurité [85].

Dans l'Union européenne, politique étrangère et politiques intérieures se distinguent de plus en plus difficilement car les États membres interfèrent de plus en plus, à travers leurs décisions prises en commun, dans les affaires intérieures des uns et des autres. Dès lors, le système de défense ne repose plus sur l'équilibre des forces mais, étrangement, *sur une mise en commun des faiblesses militaires (vulnérabilité mutuelle).* Ce, d'autant plus que le traité des FCE permet à chaque partie de venir inspecter et photographier les installations « ennemies ». Par conséquent, le secret, pierre angulaire de toute la stratégie de défense, cède le pas à la transparence, ce qui, du point de vue de la stratégie « moderne », est une absurdité (ce qui explique vraisemblablement aussi certaines batailles de retardement). Les frontières persistent, mais perdent sans cesse de leur importance, deviennent de plus en plus poreuses, presque transparentes. On les franchit par toutes sortes de moyens technologiques et commerciaux. En clair, elles s'ouvrent. Enfin, les conflits ne sont plus réglés par la violence, mais par la négociation. Mieux, les chefs d'État et de gouvernement des États membres ne se rendent plus systématiquement aux négociations du Conseil européen pour y défendre leurs seuls intérêts nationaux immédiats. Non, ils y viennent aussi et de plus en plus – quand les choses vont bien – pour réfléchir ensemble au bien commun de l'Union et du monde. Un changement du niveau des intérêts que l'on défend est patent. Quant à la Religion, elle n'est plus – ou est

---

[85] Les principales institutions et organisations transmodernes sont, selon Cooper, l'Union européenne, la Cour européenne des droits de l'homme de Strasbourg. Dans le domaine économique, le FMI, l'OCDE et l'Union européenne car ils s'ingèrent dans les politiques économiques nationales et les surveillent. Dans le domaine de la sécurité, il discerne l'Agence Internationale de l'Energie Atomique (AIEA) et le Traité de Non-Prolifération Nucléaire (TNPN) en plus du Traité FCE.

moins – un sujet tabou en politique étrangère. Certes, il s'agit toujours de distinguer entre religion et politique, mais une séparation trop stricte est jugée inadéquate, voire dangereuse.

Dans ce contexte très nouveau à l'échelle de l'histoire, la gouvernance politique ne consiste donc plus à imposer la raison d'État et les intérêts nationaux en les faisant primer sur toute autre considération. Et la relation du citoyen à l'État transmoderne que préfigure l'Union européenne ne sera plus « scellée dans la sang ». Une autre logique apparaît. L'équation est plus complexe : d'autres intérêts sont à prendre en considération, ceux de la planète, des générations futures, des plus pauvres et de la majorité de la population mondiale qui est marginalisée. Les citoyens européens demandent à l'Union de fonctionner de manière différente, à ses responsables politiques d'afficher une nouvelle manière d'être. Il leur faut désormais « faire sens » [86], non plus se contenter d'être ceux qui savent, ceux qui peuvent. La différence est énorme ; elle explique le désarroi de nombreux dirigeants politiques [87].

Ce désarroi, Vaclav Havel ne l'éprouve pas. Mais est-ce le président de la République tchèque ou le philosophe qui s'exprime de la sorte [88] : « *Les politiciens disposent d'un immense pouvoir, plus grand peut-être qu'il ne le réalisent. Ce pouvoir ne se trouve pas dans leurs mandats, par ailleurs fort limités. Il se trouve dans l'influence que leur charisme exerce inconsciemment sur le public. Je ne pense pas que le principal devoir des générations de politiciens actuelles soit de complaire au public par leurs décisions ou leurs sourires télévisés. Il n'est pas davantage de s'assurer une réélection après une autre… Leur rôle est tout autre : c'est d'assumer leur part de responsabilité pour les perspectives à long terme du monde où nous vivons et d'offrir constamment aux yeux*

---

[86] Vincent Lenhardt, *Les responsables porteurs de sens,* INSEP Editions, Paris, 1992. Destiné principalement au *business,* ce livre est aussi applicable à la politique.

[87] On lira aussi avec intérêt le livre innovant sur le *leadership* de Margaret J.Wheatley, *Leadership and the new Science, discovering order in a chaotic world,* Berret and Koehler, San Francisco, 1999, deuxième édition.

[88] Vaclav Havel, *Il est permis d'espérer,* Calman-Lévy, Paris, 1997, p. 136-137.

du public l'exemple de cette responsabilité partagée. Ils ont pour devoir d'avoir une pensée courageusement tournée vers l'avenir, de ne pas redouter de se rendre impopulaires, de charger leurs actes de spiritualité, ce qui ne consiste évidemment pas à faire acte de présence formelle aux cérémonies de telle ou telle Église.

Sans se lasser, ils doivent répéter au public et à leurs collègues que la politique actuelle doit se démarquer des intérêts de tel ou tel groupe particulier, qu'elle doit s'aventurer beaucoup plus loin qu'à répondre aux attentes de tel ou tel lobby. Car la politique doit être au service de la communauté. Elle doit être une éthique mise en pratique.

Et comment les hommes politiques serviraient-ils mieux aujourd'hui la collectivité et rendraient-ils à l'éthique sa part qu'en assurant dans la civilisations globale – qui est aussi en danger global – leur responsabilité politique globale, autrement dit leur responsabilité pour la survie même de la race humaine ? ».

Chapitre 6

CRISE DE LA LOGIQUE CAPITALISTE

Une idée-force modèle cette seconde partie du livre : nous ne sommes déjà plus tout à fait dans le capitalisme. Sans doute les structures de pouvoir et les outils employés demeurent-ils encore industriels et capitalistes. Toutefois, le mécontentement populaire qui enfle au sein de la classe moyenne des pays riches pourrait bien être l'indice, sinon d'une rupture brutale, en tout cas d'une évolution décisive et irréversible.

Sous la surface des apparences et des vérités prétendument immuables, le pouvoir change de nature car l'outil de production change de nature. Or, les changements de pouvoir et d'outil ont de tout temps bouleversé le cours de l'humanité et les paradigmes. Ils sont annonciateurs de temps nouveaux, radicalement différent de ce qui prévalait avant. Ainsi, quand les humains sont passés de la chasse et de la cueillette à l'agriculture, toute l'image du monde - y compris la vision de Dieu - a basculé : les mythes centrés sur la Déesse-Mère et la Vie ont cédé la place aux nôtres, focalisés sur la mort, la souffrance et le Dieu-Père. Plus près de nous, quand nos ancêtres ont découvert l'outil industriel et capitaliste, ils ont, du même coup, inventé la vision moderne et rationnelle du monde. Une vision qui n'était qu'une radicalisation des mythes patriarcaux.

La crise de la modernité annoncerait, sous cet angle, la fin de l'ensemble des mythes patriarcaux sécularisés sur lesquels la modernité s'appuyait.

Aujourd'hui, nous abandonnons au plus profond de nous-mêmes - sans en être conscients - les mythes patriarcaux de maîtrise et de domination ; nous entrons dans la transmodernité qui nous permet de conserver le meilleur de la modernité, mais d'aller aussi au-delà. Et en même temps, le changement d'outil de production nous achemine vers une logique qui n'est plus capitaliste. Le pouvoir est de moins en moins lié à la possession de capital et de « secrets technologiques ». Il est de plus en plus lié à la créativité humaine, seule capable de produire des connaissances nouvelles et désormais indispensables.

1. LE BESOIN D' UNE NOUVELLE THÉORIE ÉCONOMIQUE

De plus en plus d'entreprises opèrent dans le domaine de la connaissance. Pour ceux qui sont à leur tête, il est indispensable de disposer d'une équipe créative qui soit capable d'absorber, échanger et produire de la connaissance. Chaque matin, la boîte aux lettres déverse son lot de données brutes. Les machines peuvent opérer un premier tri mécanique pour les transformer en information. Mais ce sont des collaborateurs intelligents et créatifs qui devront ensuite absorber et traiter celle-ci pour en faire de la connaissance, ce, à la lumière des valeurs et objectifs de la firme. Enfin, sur cette base, des décisions sages pourront être prises, ce qui influencera de manière décisive l'image extérieure de la firme.

Attention, ne croyez surtout pas que le pouvoir soit lié à la possession de la connaissance. La connaissance, on ne la possède pas ! Elle est produite pas des cerveaux humains en interaction. Le chef, la/le manager n'est désormais plus celle/celui qui sait tout mieux que ses « subordonnés ». C'est celui qui comprend et accepte que ses collaborateurs sont probablement plus compétents que lui dans leur domaine et que la richesse - la connaissance - naît de l'échange et de la mise en commun des talents. Nouveau style de pouvoir, donc.

La première conséquence de cette prise de conscience se reflète dans les organigrammes, lesquels ont tendance à devenir de plus en plus plats. La distance entre les différents niveaux de

pouvoir s'amenuise au fur et à mesure que les structures constatent qu'une ambiance conviviale favorise énormément la créativité. Le pragmatisme des intérêts bien compris conduit à une révolution rapide et naturelle de l'art d'exercer le pouvoir.

Dans la Silicon Valley et en Europe, les petites entreprises les plus performantes [89] sont de plus en plus démocratiques. Il y règne un esprit d'équipe très développé. Leur personnel est assez libre dans ses horaires et responsabilisé/impliqué au maximum, parfois par le biais du système des *stock options*. La qualité des relations humaines y est jugée essentielle, le management ayant compris cette évidence : pour que l'homme ou la femme puisse faire preuve de créativité, il faut impérativement qu'il ou elle se sente valorisé(e) dans ses initiatives, dans sa différence culturelle, dans sa nature de femme ou d'homme, en clair dans son être. Ainsi, plus une entreprise veillera à disposer d'une équipe pluriculturelle et panachée harmonieusement d'hommes et de femmes, plus ses chances de développer des idées neuves augmenteront. Dans la nouvelle économie, la diversité culturelle et de genre s'avère un atout indéniable. Il est déjà loin le temps de la logique industrielle qui uniformisait les différences et était perçue, pour cette raison, comme aplatissante.

Ces entreprises veillent aussi à ce que leur personnel n'ait pas l'esprit ailleurs, par exemple parce qu'un enfant est malade à la maison. Certaines d'entre elles mettent ainsi à la disposition de leurs employés des médecins et des gardes malades, des équipes de plombiers et d'électriciens qui vont faire les travaux nécessaires à domicile. Au boulot, le collaborateur peut, dès lors, ne penser que

---

[89] Susan Mehrtens : « Learning designs and the Third Wave » in *Perspectives on Business and Global change*, a publication of the World Business Academy, Volume 13, number 4, December 1999, p. 59, Sales : Berret and Koehler Publishers, Email bkpub@bkpub.com C'est un auteur connu aux USA par son livre sur le business de demain, *The Fourth wave: Business in the XXIst century* : *« The other face of the US business is much more viable in terms of the future. It is the world of the small, privately held company… It is* not *subject to the dictates of the stock analysts of Wall Street… Many of those small companies are owned or operated by women, or are informed by feminine values. It is these companies – small, nimble, fortunate by virtue of their marginal status – that will find smooth sailing on the waves of the future ».*

boulot et laisser libre cours à sa créativité car ses problèmes familiaux ou domestiques sont pris en charge. Tout le monde y gagne !

A côté de ces structures porteuses d'avenir et prospères, de nombreuses grandes entreprises sont, elles, entrées en bourse, ce qui les oblige à produire des revenus immédiats sans cesse plus importants (20% par an). Elles aussi ont essayé, voici quelques années, d'introduire le nouveau management, mais la dictature du profit à court terme a réduit à rien toutes leurs efforts de réformes. Elles en sont revenues à un pragmatisme plat et sans vision à long terme [90]. Le paysage des entreprises est, lui aussi, très contrasté.

Le débat que relaient les revues de pointe tourne également autour des nouveaux outils qui sont nécessaires pour répondre à la production de connaissance. Le témoignage de Verna Allee [91] est sous cet angle, intéressant.

« Nous croyons aujourd'hui que ce sont les femmes et les hommes de l'entreprise qui sont notre valeur centrale, que la manière dont nous utilisons notre intelligence est l'avantage stratégique principal de notre société, que des principes éthiques élevés créent de la valeur, que la culture d'une compagnie est la clé du succès...Or, virtuellement tous nos modèles économiques et d'entreprises ainsi que nos outils de management quotidien sont des reliquats de l'âge industriel. Jour après jour, j'observe les managers et les directeurs qui essaient d'avancer vers de nouvelles manières de travailler et de management. Ce qui ne fait qu'augmenter leur frustration face à des outils et des cadres de

---

[90] Susan Mehrtens, *Ibidem*, « *American business, in mid 1998 wears two different faces. One is the face of the large multi-national, publicly traded corporations. They manifest an intense, single-minded focus on the bottom line, and are prepared to sacrifice almost everything to the quest for constant quarterly profits, to satisfy the Wall Street stock analysts. These companies practice an ethics of expedience (what works is right) and encourage extremely addictive behaviours among their personnel, most notably in the form of workalcoholism…Not surprisingly we are seeing more and more people leaving this dysfunctional environment* ».

[91] Verna Allee : « New tools for the new economy » in *Perspectives on Business and Global change*, a publication of the World Business Academy, Volume 13, number 4, December 1999, p. 59. Sales : Berret and Koehler Publishers, email: bkpub@bkpub.com

pensée et d'action qui sont inadéquats pour la nouvelle économie ».

Les entreprises innovantes sont confrontées à une double difficulté. D'une part, elles doivent résister à l'appel des sirènes de la Bourse, y céder, leur interdirait de poursuivre l'expérience d'un management porteur d'avenir. D'autre part, quand elles avancent sur cette voie, elles ne bénéficient pas d'un cadre intellectuel, juridique et culturel en phase avec leur nouvelle logique.

Recentrage progressif sur l'humain

L'investissement dans l'humain n'est donc plus un luxe ou une lubie éthique de quelques capitaines d'industrie philanthropes. C'est une nécessité impérative, vitale, pour qui veut disposer d'un personnel capable de produire davantage de connaissance. Ce n'est pas pour rien, dès lors, si l'on assiste à un recentrage des nouvelles entreprises sur l'humain. Ce phénomène, il est vrai, n'a pas encore vraiment passé la rampe. Dans l'opinion publique, l'entreprise conserve son image d'hier. Les medias, il est vrai, parlent beaucoup plus des entreprises en difficulté - qui sont souvent du type ancien - que des innovantes. Sans compter que des managers croient qu'il suffit de changer le langage, sans avoir à modifier leur conduite, leur organigramme ou la pyramide des salaires.

Une autre caractéristique majeure du véritable nouveau management est la reconnaissance d'un droit à l'erreur. Une équipe ne déploiera sa pleine créativité que si elle a l'assurance de pouvoir aussi, de temps à autre, apporter une mauvaise idée sans se faire rabrouer ou, pire, sanctionner. La créativité humaine ne sera jamais une assurance tous risques contre d'éventuelles erreurs. Et dans ce contexte, faute avouée devrait être pleinement pardonnée. Si le chef d'entreprise tient un discours merveilleux mais sanctionne une seule erreur non intentionnelle et spontanément avouée, son personnel le saura et plus personne autour de lui n'osera prendre le risque de la créativité. Celle-ci ne peut naître que dans un climat de confiance.

2. INADÉQUATION DE LA THÉORIE ÉCONOMIQUE CAPITALISTE

Le changement est tellement important et profond que les meilleurs sont victimes de l'absence criante d'outils d'analyse et de management adaptés aux temps nouveaux. Dans leur immense majorité, économistes et intellectuels vont, de congrès en réunions, répétant les mêmes concepts surannés, sans véritablement mesurer la lame de fond du changement ni l'urgence de créer un nouveau cadre de référence. Les avertissement ne viennent que de quelques penseurs seulement.

Peter Drucker est l'un de ces rares visionnaires. Audacieux et plein de sagesse, cet Autrichien ayant émigré en Californie est devenu l'une des principales autorités mondiales dans le domaine du management. Il est aussi l'un des premiers à avoir osé dire clairement et distinctement qu'il était nécessaire et urgent d'avoir une nouvelle théorie économique. Certains passages de son livre, *La société post-capitaliste,* sont tout bonnement essentiels pour qui veut saisir le cours des choses et les enjeux en cause. Celui-ci, par exemple :

« Nous ne comprenons pas encore complètement comment la connaissance se comporte en tant que ressource économique. Nous n'avons pas encore assez d'expérience pour formuler une théorie et la tester. Nous pouvons seulement dire que nous avons besoin d'une théorie de ce type. Nous avons besoin d'une théorie économique qui mette la connaissance au centre du processus de création de la richesse. Car c'est la seule qui puisse expliquer la situation économique actuelle et la croissance (...). Pour le moment, aucun Adam Smith ni David Ricardo de la connaissance ne pointe à l'horizon, mais les premières études sur le comportement économique de la connaissance ont commencé à paraître » [92].

Peter Drucker montre également pourquoi les concepts capitalistes actuels ne fonctionnent plus. Ses trois arguments principaux valent la peine d'être lus avec attention :

---

[92] Peter Drucker, *Post capitalistic Society,* Harper Business, New York, 1993, édition paperback, 1994, pp. 183à 186.

« 1. Une des hypothèses de base des économistes est l'utilisation de la concurrence parfaite comme le modèle adéquat pour l'allocation des ressources, et pour la distribution des rétributions économiques. La concurrence imparfaite est habituelle dans le « monde réel ». Mais il est supposé que cette imperfection est le résultat d'interférences extérieures sur l'économie comme les monopoles, les protections des brevets ou les régulations gouvernementales, etc.

Or, dans l'économie de la connaissance, la concurrence imparfaite semble inhérente à l'économie elle-même. Car les avantages initiaux acquis par l'application et l'exploitation anticipées de la connaissance (c'est-à-dire par ce qu'on appelle la « courbe d'apprentissage ») deviennent permanents et irréversibles.

Ceci implique que ni la liberté du commerce (free trade) ni le protectionnisme ne fonctionneront par eux-mêmes comme politiques économiques. L'économie de la connaissance semble nécessiter une combinaison des deux, en équilibre.

« 2. Une autre hypothèse de base des économistes est qu'une économie est déterminée soit par la consommation, soit par l'investissement. Les Keynésiens et les Néo-Keynésiens (comme Milton Friedman) la font dépendre de la consommation. Les classiques et les néo-classiques (de l'Ecole autrichienne) la font dépendre de l'investissement.

Dans l'économie de la connaissance, aucune de ces deux variables ne semble contrôler la situation. Il n'y a pas la moindre évidence qu'une augmentation de la consommation dans l'économie mène à une plus grande production de connaissance. Mais il n'y a pas non plus d'évidence qu'un plus grand investissement dans l'économie conduise à une plus grande production de connaissance. Pour le moins, le temps de latence entre l'augmentation de la consommation et la production de connaissance, ou de l'augmentation de l'investissement et la production de connaissance, semble trop long pour pouvoir être analysé correctement, en tout cas trop long pour pouvoir construire sur cette relation, quelle qu'elle soit, une théorie ou une politique économique.

« 3. L'absence de commun dénominateur entre les différents types de connaissance est une autre incompatibilité avec

la théorie économique traditionnelle. Des terrains différents donnent des revenus différents ; mais leur prix est déterminé par ces différences, c'est-à-dire par la quantité de revenu potentiel. Toutefois, quand il s'agit de nouvelles connaissances, il y en a trois sortes (...). Il y a d'abord le processus d'amélioration continuelle du processus, du produit ou du service. Les Japonais y excellent et l'appellent Kaizen. Il y a ensuite l'exploitation : l'exploitation continuelle de la connaissance existante afin de développer des produits, des processus et des services nouveaux et différents. Enfin, il y a la véritable innovation. Ces trois manières de mettre en application la connaissance afin d'engendrer le changement dans l'économie (et dans la société) doivent être mises en œuvre ensemble et simultanément. Elles sont toutes trois également nécessaires. Mais leurs caractéristiques économiques - leurs coûts et leur impact économique - sont qualitativement différentes.

Jusqu'ici, il n'est pas possible de quantifier la connaissance. Nous pouvons certes estimer combien il coûte de produire et de distribuer la connaissance. Mais nous ne pouvons pas dire combien est produit - ce que nous pourrions appeler « un retour, une rétribution de la connaissance ». Or, nous n'avons pas de théorie tant que nous n'avons pas de modèle capable d'exprimer les événements économiques en relations quantitatives. Sans cela, il n'y a pas moyen de faire de choix rationnel. Et l'économie s'occupe précisément de ces choix rationnels.

Mais l'argument principal est que la quantité de connaissance, son aspect quantitatif, est beaucoup moins important pour mesurer la productivité de la connaissance que sa dimension qualitative. Et tout ceci s'applique aussi bien à l'ancienne connaissance et à ses applications qu'à la nouvelle connaissance ».

Ce raisonnement débouche sur la dimension qualitative, soit une dimension à propos de laquelle l'économie traditionnelle est totalement muette. C'est donc une bombe à retardement qui se dévoile. Tous les ingrédients sont là qui annoncent que la logique économique ancienne ne vaut plus pour des aspects fondamentaux de la société de la connaissance. Et pourtant, comme si de rien était, notre monde continue à utiliser les vieux outils de mesure et

les anciennes politiques, tous en voie d'obsolescence plus ou moins rapide.

Un porte-à-faux de ce type est potentiellement dangereux ! Il est donc urgent d'écrire les nouveaux chapitres de l'économie de la connaissance de demain. Et, par conséquent, il est tout aussi urgent de débattre avec la société civile du type d'économie qui est désirable pour l'avenir.

3. AUTRES CRITIQUES A L'ENCONTRE DU CAPITALISME

Le système capitaliste et la globalisation suscitent et alimentent aujourd'hui une ample littérature critique. Six types de reproches sont discernables.

1. Les critiques sociales : le système engendre trop de disparités et d'inégalités criantes. Il enrichit les riches et appauvrit les pauvres. Riccardo Petrella [93] et *Le Monde Diplomatique* sont des fers de lance dans ce créneau.

2. Les critiques écologiques : le système ne prend pas en compte le destin de la planète et celui des générations à venir. Herman Daly [94], ancien directeur de recherche à la Banque mondiale, est l'un des hérauts de ce point de vue.

3. Les critiques méthodologiques : la science économique a un fondement philosophique dépassé car calqué sur une science physique du siècle passé. Ancien conseiller du gouvernement britannique et fondateur de la « New Economic Foundation », James Robertson [95] est l'un de ceux qui s'inscrivent dans ce courant de pensée.

---

[93] Riccardo Petrella, *Le Désarmement Financier*, Editions Labor, 1999, 200 p.

[94] Herman Daly & John B. Cobb, Jr, *For the Common Good, redirecting the Economy towards Community, the Environment and a sustainable Future*, Beacon Press, Boston, 1989.

[95] James Robertson : « Changer d'Économie ou la nouvelle économie du développement durable », *Cahiers de la Cellule de Prospective*, 1999, Éditions Apogée, Rennes France, & Commission Européenne, Luxembourg. Cette étude a été demandée et financée par la Cellule

4. Les critiques monétaires : les théories monétaires actuelles ne collent plus suffisamment à la réalité, à savoir des monnaies dont la nature est toujours plus symbolique. Il faut dès lors - et vite ! - redécouvrir les monnaies « alternatives », ces fruits de systèmes aussi vieux que le monde. Même s'il a été l'un des inventeurs de l'euro, Bernard Lietaer [96] est l'un des penseurs en la matière.

5. Les critiques féminines qui reprochent au système actuel de ne protéger ni la vie ni le rythme de la nature, bref de conduire l'humanité à la mort collective. Les auteurs de cette veine, entre autres Hazel Henderson [97] et Barbara Bergman [98], proposent de faire de l'économie une discipline humaniste.

6. Les critiques philosophiques et spirituelles qui reprochent au système d'avoir justifié philosophiquement la domination de la nature et le saccage de l'environnement par une définition de l'homme comme séparé et au-dessus de la nature et du cosmos. Drewerman [99] est représentatif de cette tendance.

Ces références ne s'apparentent en aucune manière à une bibliographie, fut-elle sommaire. D'ailleurs, le sujet est trop vaste. Elles témoignent seulement d'approches critiques qui, pour une bonne part, me paraissent fondées et pertinentes.

Mon but n'est pas, en l'occurrence, de faire la critique du système capitaliste. D'autres sont beaucoup plus compétents que moi en la matière. Non, il est d'essayer de montrer pourquoi ces critiques et les mouvements de rébellion de la société civile, de Seattle à Nice, enflent et trouvent aujourd'hui un terreau fertile. La grogne actuelle ne révèle-t-elle pas que l'opinion publique prend

---

de Prospective de la Commission européenne. Voir aussi du même auteur « The new Economics of Information », New Economics Foundation, pamphlet, 1989. Et *Future Work*, Gower Maurice, Temple Smith 1987.

[96] Bernard Lietaer, *The Future of Money : Beyond Greed and Scarcity*, mars 1997, étude financée par la Cellule de Prospective de la Commission, Blietaer@earthlink.net

[97] Hazel Henderson, *Building a Win-win World : Life Beyond Global Economic Warfare*, Berret & Koehler, San Francisco, 1996.

[98] Barbara Bergman, *The economic emergence of women*, New York, Basic Books, 1986.

[99] Eugène Drewerman, *Le progrès Meurtrier*, Paris, Stock, 1993.

conscience un peu partout dans le monde, certes encore de manière diffuse, que des changements très profonds sont en cours ? Telle est mon hypothèse. Elle impose d'essayer de comprendre ces changements.

CONCLUSION : DES INDICES CONVERGENTS

Les critiques pleuvent de partout. Les insuffisances du système capitaliste et industriel sont ressenties et dénoncées tant dans l'Eldorado californien des affaires que dans les coins les plus reculés du Tiers-Monde. Les indices retenus ne sont sans doute pas les mêmes, mais ils convergent.

Mais où conduit ce vent de révolte ? Pour le savoir, il faut, au préalable, tenter de lever un coin du voile dissimulant au regard la logique post-capitaliste qui surgit tout autour de nous.

Chapitre 7

LA SOCIÉTÉ DE LA CONNAISSANCE, UNE NOUVELLE ÉCONOMIE ?

Le phénomène est passionnant et angoissant. La logique du monde qui se dessine à toute allure est complètement différente de celle qui avait cours auparavant. Leurs valeurs et concepts de base s'avèrent même antagonistes.

Et pourtant, notre monde continue, imperturbable, son petit bonhomme de chemin traditionnel : il utilise sans trop d'état d'âme les concepts d'hier, l'ancienne économie continue à le régir. Tout au plus les économistes les plus avertis - ou qui, du moins, refusent les œillères - se mettent-ils à parler des « intangibles », à admettre qu'un pan non négligeable de l'économie est constitué d'éléments que leur outil actuel leur interdit d'appréhender et d'analyser.

Il est temps désormais d'analyser les caractéristiques de la connaissance, de manière à pouvoir en tirer les conséquences pour la société et l'économie de demain. Avec pour source d'inspiration principale, cette fois, les écrits [100] de Harlan Cleveland, ancien vice-secrétaire d'État du président John Kennedy et responsable de plusieurs Universités aux États-Unis. Outre le fait qu'il a aussi été

---

[100] Harlan Cleveland, *Leadership and the Information Revolution,* éditeur : World Academy of Art and Science, 1997.
- Harlan Cleveland, *The knowledge Executive : Leadership in an Information Society*, éditeur Truman Talley Books, E. P. Dutton, New York, 1985. Commandes à kvargo@hhh.umn.edu

ambassadeur de l'OTAN en Europe et organisateur du Plan Marshall pour la Belgique, la France et l'Italie, ce grand homme d'État est l'un des précurseurs de la pensée sur la société de la connaissance.

Figure 24 : D'une logique à l'autre

Valeurs capitalistes et industrielles	Société de la connaissance
1. Capital + industrie = Biens matériels	Connaissance = Bien immatériel
2. Commerce : « Ou le Beurre, ou l'argent du beurre ».	Échange et partage de la connaissance.
3. Rareté et exclusion	Abondance et inclusion.
4. Secret et propriété privée : exclusion	Disparition secret et propriété : la connaissance « fuit ».
5 Propriété *aliénée* des moyens de production : privée ou collective.	Propriété *individuelle* des moyens de production.
6. Progrès = croissance quantitative	Progrès = croissance qualitative.
7. Les choses vendues n'ont pas de valeur éthique	Toute information est liée à un sens éthique.
8. La stratégie générale est la Maîtrise et Domination (Patriarcale)	La stratégie générale est l'harmonie et la reconnexion au cosmos (?) Ou le contraire !

Copyright Marc LUYCKX 2000

1. AU-DELÀ DE LA MATÉRIALITÉ DES BIENS VERS L'IMMATÉRIEL ?

La société industrielle gravite désormais jusqu'à la nausée autour des biens matériels qui, à travers le capital et la technologie dans leur dimension la plus matérielle, celle du profit quantitatif qui se mesure en nombre de € ou $, sont au cœur et le centre de son pouvoir. Tout, dans ce monde, est réduit à l'aspect matériel par une mesure quantitative.

Or, la connaissance est par définition immatérielle. Certes, des efforts herculéens sont actuellement déployés par certains en vue de « matérialiser » cette connaissance, pour pouvoir la mesurer à son tour en termes quantitatifs. En vain : même très intelligents, ces essais échouent. Pourquoi ? Parce que nous passons dans un autre monde, de plus en plus centré sur l'immatériel.

Attention toutefois : l'apprentissage sera difficile. C'est que le matérialisme est devenu, pour nous, comme une seconde nature. Il fait partie de notre paysage familier. Il colore les lunettes - le paradigme - à travers lesquelles nous regardons et appréhendons le réel. Quoi d'étonnant, dès lors, si nous semblons avoir d'énormes difficultés à nous en défaire ?

2. AU-DELÀ DU COMMERCE : VERS L'ÉCHANGE ET LE PARTAGE ?

Le commerce tel que nous le connaissons est une notion assez récente. C'est une transaction où l'on procède à l'échange d'une marchandise contre de l'argent, point à la ligne. Une fois que l'échange a eu lieu, la transaction est considérée comme terminée. Aucune suite n'est en principe prévue, seulement une éventuelle transaction ultérieure. Cette perception du commerce nous semble, elle aussi, éternelle : puisque nous n'avons connu qu'elle, elle fait partie de notre vision du monde. Et pourtant...

Au Moyen Âge, par exemple, le *commercium* était une relation fort différente, beaucoup plus englobante et riche. Elle était principalement fondée sur l'échange et le don [101]. Prenons un exemple. Un fermier avait besoin de semences, son voisin en avait. Il lui en donnait en échange de quelque chose ou d'argent... ou de rien. Et le premier acceptait alors de rester en dette d'honneur. En cas de nécessité, il était entendu qu'il rendrait service. Qu'il ferait, en tout cas, un autre don quand l'occasion se présenterait. De même, au marché de la ville, des denrées s'échangeaient contre de

[101] Nous nous référons ici aux travaux du sociologue français Marcel Mauss, qui a écrit d'importants ouvrages sur l'économie du don et de l'échange. Ces travaux, nous allons le voir redeviennent aujourd'hui d'une actualité exceptionnelle dans la société de la connaissance.

la monnaie, mais il y avait aussi beaucoup d'échanges informels d'informations concernant les filles et les fils à marier, l'actualité politique, le savoir faire agricole, etc. La notion de *commercium* englobait donc beaucoup plus que les seules transactions d'argent. En réalité, ce n'est qu'à l'apparition de la société industrielle que le concept de commerce s'est rétréci dans le sens que nous lui connaissons. Et qu'a disparu, hélas !, la notion de dette réciproque, laquelle constituait pourtant un ciment social extraordinaire.

Or, dans la société de l'information, si j'échange de l'information, je ne la perds pas. Et mon avantage n'est pas nécessairement l'argent, mais le retour de l'information qui me revient enrichie de la créativité de l'autre qui va me donner un éclairage nouveau que je ne connaissais pas. C'est la raison pour laquelle les nouveaux entrepreneurs insistent tellement sur le partage de l'information.

Il y a donc rupture radicale avec le fondement même du concept moderne du commerce, où je ne peux, par définition, jamais « avoir le beurre et l'argent du beurre », mais seulement perdre ce que j'échange. Nous basculons donc dans une logique de partage et d'échange. Ce qui ne peut être sans conséquence sur le rôle assumé par l'argent : il n'est plus tout à fait au centre de la transaction, celle-ci peut aussi se dérouler sans argent. Voilà qui, à n'en pas douter, annonce une redéfinition fondamentale du rôle de l'argent dans la société de demain.

Toutefois, les notions du commerce capitaliste sont ancrées en nous à une profondeur dont nous n'avons pas conscience. Donc, nous nous échinons encore et toujours, au prix d'efforts énormes, à adapter l'échange de connaissances à « nos » normes commerciales.

Des centaines de chercheurs consacrent des milliers d'heures de travail à tenter d'insérer la logique de la connaissance dans la logique moderne capitaliste. Leurs efforts peuvent-ils être porteurs d'avenir ? C'est tout sauf évident !

Pourquoi, sinon, d'autres auraient-ils pris conscience, dans le même temps, de l'existence d'une différence de logique ? Ainsi, pourquoi certaines firmes de la Silicon Valley ont-elles désormais érigé en règle l'obligation de faire circuler l'information, en clair de la partager ? Si un employé garde pour lui plus de 24 heures une information importante, il est licencié ! Ces firmes ont compris que

la valeur ajoutée de la connaissance s'acquiert lorsqu'elle circule. Plus on partage l'information, plus elle s'enrichit. Si, au contraire, l'information est tenue secrète, elle perd de sa valeur, la créativité du groupe baissant à vue d'œil. Et pourtant, nous continuons à cultiver le secret.

L'exception qui confirme la règle, c'est paradoxalement dans le domaine de la Défense qu'on le trouve : le Traité sur les Forces Conventionnelles en Europe est le premier à avoir été fondé sur un partage de l'information. A ce titre, il a semblé faire basculer la stratégie mondiale dans la logique transmoderne post-capitaliste. Prudence toutefois : le Pentagone campe sur l'ancien modèle et cultive de nouveaux secrets technologiques dans la perspective - moins hypothétique depuis l'élection de Georges W. Bush - d'une course aux armements stratégiques dans l'espace.

3. AU-DELÀ DE LA RARETÉ ET DE L'EXCLUSION ?

A l'évidence, le capitalisme fonctionne sur la base d'une logique de rareté de l'argent et d'exclusion. Tout au contraire, la société de la connaissance semble devoir se fonder sur une logique diamétralement opposée d'abondance et d'inclusion. L'information y abonde et on a avantage à la communiquer à un nombre maximal de personnes pour la multiplier : plus j'échange de l'information, plus je la partage, plus je serai ensuite enrichi par les informations dont je bénéficierai en retour. L'intérêt bien compris est donc d'inclure un maximum de monde dans son circuit d'information. Un nouveau dicton pourrait en découler : « L'information, c'est comme l'amour. Plus on en donne, plus on en reçoit ».

Une perspective choquante ? Admettons plutôt que nous n'osons pas y croire parce que la logique industrielle et capitaliste est fondamentalement basée sur l'échange commercial, la rareté et, donc, l'exclusion. Or, c'est cette logique parfaitement intériorisée qui domine encore nos sociétés.

La nouvelle logique inclusive qui envahit doucement la vie économique pourrait, en tout cas, avoir des conséquences positives et inattendues au plan géopolitique. Dans la société de demain, il

pourrait devenir avantageux d'inclure le Tiers Monde. Il pourrait même devenir avantageux d'inclure le Cosmos, la nature et les générations à venir. A tout le moins, il y a là matière à débat et réflexion. Soyez en sûr, il passionnerait l'opinion publique dans le monde entier. Très rapidement ! A l'inverse, il va de soi qu'il risque de déranger ceux qui profitent de la logique actuelle. Dès lors, il ne sera pas facile à instaurer. C'est pourtant une piste d'espérance et de réenchantement.

Cette piste semble d'autant plus sérieuse qu'il n'est pas acquis que les pays les plus industrialisés seront nécessairement les premiers à s'engager dans la société de la créativité et du partage. Sur ce plan, « nos » valeurs dominantes constituent plutôt un frein, un obstacle. Par contre, pour des sociétés « sous-développées » qui nourrissent encore un sens fort de la solidarité et du partage, la transition vers la société de la connaissance pourrait être - en principe - plus facile. Et plus tentante.

4. AU-DELÀ DU SECRET ET DE LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE ?

A travers cette question, c'est le cœur même du système industriel capitaliste ou communiste qui est abordé. Le débat entre le capitalisme et le communisme ne tournait-il pas, en effet, autour de la propriété des moyens de production ?

L'information « fuit ». Des fuites, il y en a et il y en aura toujours. Geler l'information, la stocker dans le secret n'est pas possible, précisément parce qu'elle est immatérielle et qu'elle se répand, surtout si son contenu interpelle. La sagesse populaire ne dit-elle pas qu'un secret est une nouvelle qu'on ne communique qu'à une seule personne à la fois ? Harlan Cleveland, qui travaille sur cette dimension depuis 1980, définit la question en ces termes : « *L'information est poreuse, transparente. Elle fuit. Elle a une tendance inhérente à fuir. Et plus elle fuit et se répand, plus nombreux sont ceux qui en ont connaissance. Les corsets que constituent les secrets "gouvernementaux", les secrets commerciaux, les droits de propriété intellectuelle et la*

confidentialité de toute sorte, conviennent très mal à cette ressource toujours en mouvement » [102].

Or, l'information et la connaissance constituent le centre du pouvoir de la nouvelle logique. Et il n'y a pas moyen d'isoler ni de posséder la connaissance. Donc, la nouvelle logique ne peut se baser sur la propriété privée de quelque chose que l'on ne peut posséder. CQFD.

Autre chose est aujourd'hui à inventer. Peut-être le temps de concepts plus ouverts - la notion de propriété collective, de patrimoine de l'humanité, de propriété de la planète Terre - est-il venu. C'est, en tout cas, encore un pilier des concepts industriels et capitalistes qui s'effondre.

5. PROPRIÉTÉ PERSONNELLE DES MOYENS DE PRODUCTION ?

Nous arrivons ici à la caractéristique la plus déstabilisante de la société de l'information : il n'y a plus d'aliénation du travailleur par rapport à la propriété des moyens de production. Il n'y a plus non plus moyen d'être propriétaire des moyens de production. *C'est en même temps la fin du capitalisme et du marxisme*. Tous les soirs les travailleurs de Microsoft rentrent chez eux avec leur outil de production : leur cerveau humain et créatif.

On se souvient que la critique de Marx était que le système capitaliste « aliénait » les travailleurs de la propriété des moyens de production et que le but de la révolution était la réappropriation collective par les travailleurs des moyens de production. On sait que les tentatives de marxisme concret ont dégénéré en une étatisation abusive et totalitaire des moyens de production.

Or, ici, ce n'est plus ni le « capitaliste » ni la « collectivité » qui sont propriétaires des moyens de production, mais la personne individuelle. Et plus il y a de propriétaires créatifs et actifs des moyens de production, plus une société sera prospère. Il deviendrait donc intéressant pour l'État de développer des

---

[102] Harlan Cleveland, *Leadership and the Information Revolution*, éditeur : World Academy of Art and Science, 1997, p.16.

stratégies inclusives favorisant la créativité du plus grand nombre de citoyens. Nous sommes dans un autre monde.

Certains objecteront que nous pourrions aller ainsi vers une société où la personne individuelle n'aurait plus besoin des autres pour créer ni survivre. Bref nous serions en train d'aller vers une société hyper individualiste où le lien social serait pratiquement absent. A notre avis cette analyse qui pose des questions redoutables est encore trop industrielle. Le lien social est à notre avis une composante essentielle de la société de la connaissance. Il n'y a pas de créativité sans interaction et échange d'information. Entrer dans la société de la connaissance c'est apprendre un nouveau type de lien social absolument indispensable pour continuer à être créatif.

Ensuite on peut dire également que l'entrée dans la société de la connaissance est peut-être aussi l'entrée dans ce que Teilhard de Chardin appelait la *Noosphère*. Cette société de demain pourrait être une société qui réinvente et recrée de nouvelles modalités de lien social. N'allons-nous pas vers une redécouverte de la dimension de sacré au sein même du lien social de demain ? C'est en ce sens que ce livre parle de *réenchantement*.

6. REDÉFINIR LE PROGRÈS EN TERMES QUALITATIFS ?

Un autre fondement de notre société industrielle capitaliste consiste en une foi inébranlable dans le progrès, assimilé de plus en plus à la croissance quantitative indéfinie. Or, dans un monde fini, une croissance indéfinie est mathématiquement impossible. C'est désormais connu, mais tout le monde fait comme s'il n'en était rien : nous continuons à ressasser les bienfaits de la croissance.

Mais voilà, la connaissance ne peut être mesurée que très médiocrement en termes quantitatifs. Peter Drucker l'a bien montré [103]. Dès lors, que nous le voulions ou non, la question de la

[103] Peter Drucker, « *l'argument principal est que la* quantité *de connaissance, son aspect quantitatif, est beaucoup moins*

mesure de la connaissance nous fait basculer dans l'ordre qualitatif. Dans la société de la connaissance, un progrès quantitatif n'aura pratiquement plus de sens ! Il faudra donc nous habituer à nous servir d'un concept nouveau : le progrès qualitatif.

Voilà qui modifie totalement l'horizon de la discussion. Désormais, il ne conviendra plus d'augmenter impérativement les quantités, mais bien de se préoccuper de la dimension qualitative du progrès. C'est un nouveau paradigme ! Dans ce contexte, il sera par exemple possible de placer l'environnement et le facteur social et humain au centre des préoccupations. Ce qui est précisément le souhait d'une majorité importante de l'opinion publique mondiale.

7. IRRUPTION DE L'ÉTHIQUE ET DE LA TRANSPARENCE ?

Dans la logique industrielle, les objets vendus ne sont pas associés à une connotation éthique. En principe, une tonne d'acier vaut une tonne d'acier, où qu'elle soit produite et quelles que soient les méthodes de production. Par contre, dans la société de la connaissance, tout se sait et toute connaissance a un contenu, donc un sens. Faire abstraction du sens n'est plus possible. A terme, il en ira de même de l'éthique.

Un exemple très éclairant m'a été donné, à cet égard, par le directeur de recherche d'une entreprise de consultance bruxelloise. La firme Coca-Cola a été confrontée récemment à une série de crises mineures, notamment en Belgique où quelques enfants ont été légèrement malades après avoir ingéré du Coca-Cola. Or, le management de Coca-Cola a géré cette crise comme s'il s'agissait d'une crise de produit, donc d'un problème matériel. Il a retiré du marché belge des millions de canettes suspectes et les a ensuite expédiées sur le marché africain. L'opération a été découverte et a, bien entendu, fait scandale. Sur le plan des objets, c'était peut-être du bon management car cela économisait beaucoup d'argent et ne semble pas avoir causé de problème en Afrique. Malheureusement,

---

important pour mesurer la productivité de la connaissance, que sa dimension qualitative », op. cit., p.186.

le management n'a pas compris à temps qu'une canette de Coca-Cola est aujourd'hui constituée de 10% de liquide brun et de 90% d'image immatérielle. Or, on ne gère pas cette image comme on gère un produit matériel. Pour gérer une image immatérielle, il faut prendre en compte un contenu, une signification. Coca-Cola aurait pu, par exemple, investir dans une aide à des écoles pauvres de Belgique. Voilà qui aurait pu redonner à l'entreprise une image positive parce que liée à une signification l'étant aussi.

Cette histoire témoigne du fait que nous sommes dans un autre paradigme, dans un autre monde de valeurs. La conséquence a été qu'en six mois, l'action Coca-Cola a perdu 50% de sa valeur sur le marché mondial et que le président mondial de l'entreprise a été contraint à donner sa démission.

Et ce qui est vrai pour Coca-Cola l'est aussi, aujourd'hui, pour les voitures et autres produits usuels. Tout simplement parce que notre société est déjà, sans s'en rendre compte, à plus de 50% dans la nouvelle logique de la connaissance.

8. DE LA MAÎTRISE ET LA DOMINATION À LA RECONNEXION ET À L'HARMONIE ?

L'apparition et l'affirmation de la connaissance et de la créativité comme nouvelles sources de pouvoir transforment de fond en comble le paysage de notre société. De manière étonnante, ce nouvel outil met potentiellement fin à la stratégie de domination et de maîtrise. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il n'y a plus moyen de contrôler la connaissance et moins encore la créativité, contrairement à ce qui se passait avec le capital et l'industrie.

Ces transformations confirment l'abandon progressif des valeurs de maîtrise et de domination au profit d'un glissement vers des valeurs de partage et de respect de l'humain dans toutes ses dimensions, phénomène déjà observé dans d'autres domaines. Tout se passe donc comme s'il y avait une synergie silencieuse entre les différents niveaux de transformation.

Certes, la cause n'est pas entendue. Il y aura des tentatives désespérées et violentes, voire même extrêmement violentes, pour préserver cette maîtrise. Mais l'évidence est là : la logique change

de manière fondamentale sous nos yeux ! Les données du jeu civilisationnel se modifient radicalement. Et même si les vagues donnent l'impression de rester les mêmes, les courants marins profonds changent, eux, de direction.

9. LE SCÉNARIO NÉGATIF ?

Ce changement radical de valeurs qui s'opère est-il niable ? Non. Les pages précédentes, j'espère, en ont témoigné. Toutefois, toute valeur peut être utilisée dans un sens positif ou négatif, pour le meilleur et pour le pire. Les nouvelles valeurs qui émergent au fil des jours et des mois peuvent ainsi être détournées et dénaturées par les actuels détenteurs du pouvoir pour tenter de perpétuer leur domination. A vrai dire, ce danger les guette probablement dans un avenir pas trop éloigné. Toute ingénuité est à proscrire.

Dès lors, annoncer des lendemains qui chantent n'a pas de sens. Ce qui importe, c'est d'essayer de déterminer les termes du débat de demain. Comment allons-nous envisager une société post-capitaliste appelée à reposer sans cesse davantage sur ces nouvelles valeurs ? Quelles manières de vivre envisager ? Comment repenser l'économie au sens de la gestion de la maison individuelle, régionale, nationale et mondiale ? Quelles sont les potentialités de cette société inclusive et centrée sur l'humain ? Comment repenser les relations Nord-Sud ? Autant de questions qui requièrent une imagination collective positive.

En même temps, un effort d'imagination prudentielle est tout aussi indispensable. Quels sont les nouveaux dangers qui nous menacent ? Les nouveaux écueils qui nous attendent ? Prendre conscience que ces dangers sont énormes et qu'ils se manifesteront probablement là où l'on ne les attendait pas est d'une urgence capitale, vitale.

Tel est le débat auquel il me semble urgent de se préparer. Et de préparer l'opinion publique mondiale.

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

A la fin de cette deuxième partie, une conclusion étrange s'impose : toutes les bases prétendument inamovibles de la société capitaliste industrielle sont comme rapidement dissoutes dans l'acide d'une nouvelle logique. Des bases qui se nommaient :

1. Le capital et l'industrie
2. Le commerce
3. La rareté
4. La propriété privée
5. La propriété des moyens de production
6. La progrès quantitatif
7. La neutralité éthique des marchandises
8. La maîtrise des marchés et de la nature.

Comme Juste Lipse, nous serions en droit de nous écrier : « Tout s'écroule ». L'opinion publique comprend confusément que des changements majeurs se produisent, mais elle en mesure mal l'ampleur et la profondeur. Elle hésite.

Un aveu d'importance s'impose à ce stade : l'auteur de ces lignes a été le premier étonné des résultats auxquels il est parvenu. Ils l'ont carrément stupéfié. Jamais il n'avait songé à rassembler les éléments épars qu'il avait accumulés tout au long de son parcours. Le jeu en valait pourtant la chandelle. Ce travail de synthèse l'a conduit à découvrir cette évidence : la logique capitaliste est d'ores et déjà morte au niveau des courants profonds ! Elle survit parce qu'il n'existe pas de structures administratives et politiques, pas de doctrine économique ni de métaphore qui soient disponibles pour la remplacer. Le capitalisme est donc une sorte de mort en sursis, maintenu en vie artificiellement par habitude.

Le mort qui s'ignore demeure toutefois très puissant ; son pouvoir reste énorme. Et la prise de conscience de son état pourrait développer en lui une agressivité extrême : dès que les signes de décadence et d'obsolescence s'affermiront au point de ne plus laisser planer de doutes sur l'issue « fatale » prévisible, des réactions très violentes des pouvoirs en place ne seront pas à exclure.

Dans ce contexte, le plus important est de mobiliser sans plus tarder les intellectuels, les travailleurs de terrain, les chefs d'entreprises, les journalistes déjà ouverts à cette problématique. Et de lancer à travers eux un débat de qualité avec la société civile sur les enjeux de demain.

TROISIEME PARTIE

UN NOUVEAU REGARD

Chapitre 8

LE RÉENCHANTEMENT DE LA MONDIALISATION ?

Le réenchantement de la mondialisation ne relève pas de l'utopie. Il advient comme par enchantement dès que nous prenons conscience de ce fait tout simple : notre souffrance découle surtout de la persistance de structures économiques et politiques en voie d'obsolescence accélérée. Ce n’est pas le changement d’échelle qui nous met mal à l’aise, mais bien l’impression d’une oppression de plus en plus forte exercée par des structures et des mentalités que nous ressentons profondément dépassées, inadaptées. Et pourtant, elles s'accrochent.

Le réenchantement provient de la libération intérieure qui survient lorsque nous comprenons que nous sommes des millions, voire des milliards d'êtres humains à ressentir le même malaise. Il découle de la prise de conscience de la profondeur et de la rapidité des changements en cours dans le monde entier, à travers toutes les cultures.

Le réenchantement s'opère très naturellement lorsque nous comprenons que les femmes et les hommes de notre temps entrent collectivement dans la transmodernité.

Que se passerait-il si nous dépassions la modernité tout en conservant les meilleurs de ses acquis, c’est-à-dire si nous entrions consciemment dans la transmodernité ? Quelle serait la différence par rapport à aujourd'hui qui nous voit entrer dans la nouvelle

logique à reculons et à l'aveuglette, en conservant les catégories modernes et capitalistes d'hier ?

1. UNE CONCEPTION TOLÉRANTE DE LA VÉRITÉ

Dans la vision transmoderne, une des premières nécessités est de proclamer que nous sortons d'une *conception intolérante de la vérité*. Depuis des siècles, l'Occident a imposé au monde entier sa manière de voir. Avec la modernité agonisante, nous prenons subitement conscience de notre arrogance et de notre intolérance. Le message qui en résulte est de profonde libération pour les autres comme pour nous-mêmes. Désormais, les autres cultures seront en mesure de s'exprimer et d'être entendues : les Européens et les Occidentaux en général seront amenés à apprendre, plus ou moins rapidement, à *écouter* les autres cultures, à comprendre le pourquoi de leurs points de vue, de leurs manières de vivre. Ils découvriront ainsi des valeurs différentes qui leur ont échappées pendant des siècles. Enfin !

La transmodernité constitue, par conséquent, un signal de libération pour les autres cultures et l'amorce d'un apprentissage à l'écoute profonde pour la nôtre. Elle nous promet une nouvelle carte du monde où l'Occident ne domine plus nécessairement. Elle ouvre la voie, le champ et l'espace à un authentique dialogue des civilisations en vue de résoudre les gigantesques problèmes qui, de la démographie à l'environnement en passant par la pauvreté, obscurcissent l'horizon de l'humanité. Dans ce dialogue, il s'agira pour chaque culture de mettre à la disposition de l'humanité entière ses plus hautes valeurs et la sagesse qu'elle a accumulée depuis des siècles, voire des millénaires, et ceci sur pied d'égalité absolue avec les autres, dans un esprit de tolérance totale. Pour la première fois, l'humanité pourrait ainsi s'offrir un potentiel nouveau et beaucoup plus complet de sagesse. Un trésor commun auquel chaque citoyen du monde pourrait s'identifier, sa propre culture en étant l'une des sources. Ce patrimoine permettrait aux femmes et aux hommes, d'où qu'ils soient, d'envisager *leur avenir commun*, tous ensemble et avec sagesse(s).

2. AU-DELÀ DE LA LOGIQUE PATRIARCALE DE MAÎTRISE ET DE DOMINATION

Dans le contexte transmoderne, la logique de domination qui préside depuis tant de siècles aux relations interpersonnelles, sociales et internationales a-t-elle encore sa place ? Ne pourrait-elle pas, elle aussi, être mise en question et avoir progressivement à se reconnaître dépassée ? C'est fort possible car rien ne prouve que les valeurs patriarcales de maîtrise et de mort soient vraiment adaptées au village global, en tout cas si celui-ci entend réellement bâtir un monde durable et plus juste. On pourrait, partant, sortir en même temps de la modernité et de la logique patriarcale multi-millénaire.

Ce deuxième signal exerce une attraction puissante sur les femmes du monde entier. L'intuition leur dicte que c'est dans cette direction que l'humanité doit s'engager si elle désire se préoccuper sérieusement des générations futures. Cette évolution sera toutefois plus ardue : chez beaucoup d'hommes mais même chez certaines femmes, elle se heurte à un scepticisme dont les racines plongent au plus profond, jusque dans les mythes originaires anciens comme celui du péché originel. Ce scepticisme s'exprime par le biais de formules telles que celles-ci : « Il n'y a pas moyen de changer la nature humaine, c'est marqué dans les Écritures ; les relations entre les humains ont toujours été régies par des rapports de violence et des menace de mort. Si l'on désire changer les relations humaines, on est dans l'utopie, dans une dangereuse illusion qui peut mener aux pires excès ».

Ce niveau de réflexion peut paraître légitime. Toutefois, s'y accrocher revient, d'une certaine manière, à pécher par omission : il ne prend pas en considération, en effet, les récentes découvertes de Riane Eisler et d'autres intellectuels de qualité qui montrent qu'une autre logique – basée, elle, sur des valeurs de vie - a prévalu dans l'administration des relations humaines pendant des millénaires, jusqu'en 3.500 avant le Christ. Dépasser la logique patriarcale ne se fera pas sans élargir le spectre de la réflexion !

En tout cas, cette nouvelle vision du monde dépasse – et de loin ! – les seules femmes. Elle concerne, en réalité, l'ensemble des citoyens de la société civile. C'est qu'il s'agit pour chacun de nous de redécouvrir en soi-même un équilibre entre nos pôles féminin et

masculin. Pour de nombreux hommes, cette redécouverte passera par une transformation au niveau d'un corps qui est modelé depuis des millénaires par une certaine manière patriarcale de gérer les sentiments, les émotions et la manière d'aimer. Les femmes auront un travail similaire à accomplir afin de redécouvrir en elles leur dimension « yang », plus mâle. Un chemin qui, pour les unes et les autres, sera difficile car nos corps ont, à notre insu, enregistré de nombreux interdits. Il s'agit en somme de retrouver et d'emprunter des chemins de sagesse et d'harmonie perdus de vue depuis des millénaires. Ni plus ni moins.

3. AU-DELÀ DE LA VIOLENCE VERS DE NOUVELLES FORMES DE SACRÉ

Avec la transmodernité se dessine donc un nouvel horizon : au terme de quelques 5.000 années, l'humanité peut repenser la manière dont elle vit la violence. Cette ouverture énorme et à peine croyable rend possible, en outre, une repensée en profondeur du sacré lui-même. Le sacré pourrait être relié davantage à la vie qu'à la mort, au plaisir de vivre et de créer plutôt qu'à la souffrance et à la mort « rédemptrices ».

La transmodernité pourrait ainsi répondre aux aspirations de la jeune génération qui, elle, semble avoir d'ores et déjà entamé une transhumance vers de nouvelle formes de sacré.

Si cette « révolution silencieuse » réussit, elle exercera à terme une telle attraction que les valeurs anciennes rejoindront vite, très vite, les livres d'histoire poussiéreux qui peuplent les étagères des musées.

Les grandes religions officielles pourraient avoir à subir, dans les années à venir, des vents de tempête sans précédent. Que se passera-t-il si elles refusent catégoriquement de se mettre en question ? Ou si, à l'inverse, elles décident, tout à coup, de se dé-patriarcaliser. Ces religions sont-elles vouées à survivre ou à disparaître ? Comment assumeront-elles les changements profonds qui affecteront la définition même du sacré ? Pourront-elles saisir les enjeux ? Sont-elles, en fin de compte, capables de se repenser à ce niveau de profondeur ?

Toutes ces questions restent, bien entendu, sans réponse. Une seule chose paraît acquise : elles se poseront d'une manière ou d'une autre demain ou après-demain.

4. REDÉCOUVERTE DES DIMENSIONS ESTHÉTIQUE ET SPIRITUELLE

La transmodernité est également appelée à restaurer des valeurs un peu marginalisées comme l'esthétique et la dimension spirituelle de la vie, ainsi que leur enracinement dans la corps et le concret de la vie. Ce faisant, elle ouvrira l'horizon. Elle permettra à nouveau une respiration profonde, une redécouverte émerveillée d'une dimension spirituelle au sens large qui, au fil du temps, avait été rendue suspecte, voire interdite, avant que la modernité ne la place *définitivement* sous l'éteignoir. Et cette redécouverte ira de pair avec une redécouverte du corps et de la dimension sacrée de la sexualité et du plaisir esthétique et sexuel.

En permettant aux femmes et aux hommes de repenser en profondeur la dimension spirituelle et corporelle de leur vie, ainsi que la relation essentielle entre les deux, la transmodernité ouvre la porte *au réenchantement du monde.* Libératrice d'une Europe qui était la victime d'une emprise cléricale étouffante, la modernité a aussi été castratrice en marginalisant toute dimension spirituelle, ce qui l'a conduit - Max Weber l'avait bien perçu – à désenchanter le monde. Son agonie est annonciatrice d'un possible réenchantement individuel et collectif est possible. Elle libère, en tout cas, l'accès aux chemins qui peuvent y mener.

Le réenchantement, c'est la découverte émerveillée d'une énergie nouvelle au plus profond de nous, de l'énergie qui dormait au fond de nos âmes, confinée depuis des années et des siècles. Dès le moment que l'âme, la dimension profonde et ultime de chacun de nous, peut être et est à nouveau prise en compte, il y a comme une permission d'espérance qui libère en chacun un potentiel d'énergie inconnu et puissant. Et comme par enchantement, il enchante. Il réenchante. Profondément.

Ce champ (morphogénétique) d'énergie nouveau circule en chacun de nous, mais aussi dans la société civile mondiale. Il a

simultanément une dimension spirituelle et une dimension esthétique. Le réenchantement est en même temps aussi une révolution dans l'art et une redécouverte individuelle et collective du beau, de l'harmonie avec la beauté du monde et de la vie.

Le réenchantement n'est pas facile à gérer au plan politique et stratégique. Certains *leaders* comme Hitler et Mussolini semblent avoir placé ce type d'énergie au service de leurs desseins politiques, avec les conséquences que l'on sait. D'autres expériences ont été beaucoup plus positives : Ghandi, Kennedy, Martin Luther King et, enfin, Nelson Mandela. Mais elle se sont révélées dangereuses pour leur auteur. Le cas de Mandela alimente, sous cet angle, une espérance : il est le premier à ne pas avoir été tué.

Au plan personnel et individuel, le réenchantement nous confronte - et il continuera à le faire ! - à un paradoxe. D'une part, nous assistons à l'émergence d'un désir de transcendance et de spiritualité ; de l'autre, une majorité silencieuse s'identifie, de plus en plus difficilement, avec les formes de sacré et les religions existantes. Comme dépasser cette contradiction ? Sur qui et quoi s'appuyer ? Que faire ? Et comment ? Ces questions, de nombreux citoyens se les posent, silencieusement. Une situation qui est une véritable aubaine pour les faux prophètes et gourous, sans compter les sectes qui, d'ailleurs, fleurissent.

Les grandes religions ont potentiellement un rôle de guides et de modérateurs à jouer *si* elles comprennent les transformations en cours et *si* elles les acceptent en profondeur.

La situation est toutefois encore beaucoup plus complexe : dans la recherche spirituelle, nous nous trouverons confrontés, en effet, à un second paradoxe, celui de la définition de la vérité. Jusqu'à présent, nous avions été habitués à adhérer à une religion parce que celle-ci était la *seule et unique* vérité, révélée par Dieu lui-même. Par contre, comment adhérer de toute son âme et de tout son cœur à une religion si nous acceptons que d'autres religions sont également des chemins valables vers la vérité, vers le centre du cercle ? N'y a-t-il pas alors une relativisation radicale de toute vérité ? Comment y a-t-il encore moyen de croire de toute son âme en une vérité qui ne semble plus absolue ?

La réponse prend la forme, dans ce cas aussi, d'un chemin. Une transition doit s'opérer silencieusement en nous entre vérité

exclusive et vérité *essentielle*. Il nous faut abandonner le concept de vérité exclusive et absolue pour cheminer tout doucement vers le concept de vérité essentielle et porteuse de vie.

La légende de la conquête du Graal est très éclairante à cet égard. Au début du chemin, Lancelot voulait posséder le Graal, la Vérité absolue. Toute sa quête vise cet objectif. Les nombreuses épreuves qu'il rencontre transforment toutefois petit à petit celle-ci en une quête de vie, d'essence. Sa transformation personnelle advient au fur et à mesure qu'il chemine intérieurement au fil des épreuves de la vie. La vraie conquête du Graal n'est rien d'autre que cette transformation, ce cheminement vers l'essence. A tel point qu'au moment où il approche du Graal, sa possession semble devenir une question d'importance secondaire. Lancelot est passé de la volonté de possession de la vérité absolue au cheminement progressif vers sa vérité essentielle. En somme, il a accompli son itinéraire spirituel.

Est-ce par hasard si des livres comme *L'Alchimiste* de Paulo Coelho, cette version moderne du Graal, ont connu un succès de librairie si retentissant ?

5. AU-DELÀ DU CAPITALISME INDUSTRIEL

A un niveau moins profond mais pas moins important pour autant, la transmodernité établit un cadre de référence nouveau où le statut même de l'économie par rapport aux autres disciplines et à la société peut et doit être repensé de manière fondamentale. Cette discipline, qui est née avec et par la rationalité moderne, doit être adaptée aux nouvelles exigences de sens, de long terme et de Bien Commun, toutes obligatoires désormais. Il importe, en particulier, qu'elle puisse satisfaire aux exigences de justice distributive vis-à-vis du plus grand nombre ainsi que des générations futures.

Mais alors que les pressions liées à une nouvelle vision du monde s'exercent sur la « science économique », une autre logique postcapitaliste et postmarxiste affleure en même temps à toute vitesse, dissolvant les concepts de base de la société capitaliste et industrielle. En somme, la logique de l'économie dominante se défend très intelligemment en parvenant à convaincre les opinions publiques du monde entier qu'il n'y a pas d'alternative (*There is no*

alternative = T.I.N.A.). La situation qui en résulte est pour le moins surprenante : une partie importante de la gauche européenne bien pensante se retrouve l'alliée de fait de tous les pouvoirs en place pour reconnaître qu'il n'y a effectivement pas d'alternative et qu'il faut limiter la discussion à la manière dont on gère les surplus du système.

Pendant ce temps, un autre camp regroupe des écologistes, certains responsables d'industries de pointe, un nombre grandissant de dirigeants politiques et économiques du monde non-occidental, certains futurologues, de très nombreuses femmes et une portion chaque jour plus conséquente de l'opinion publique (de 20 à 30%). Ces « créateurs de culture », comme les appelle Paul H. Ray, se rendent compte que le roi est nu, que le système actuel est confronté à la crise la plus grave depuis le début du capitalisme et qu'il est grand temps de travailler activement à construire des alternatives économiques valables. C'est que le système dominant est si bien parvenu à convaincre la société civile qu'il n'y avait pas d'alternative que la créativité s'est comme autocensurée. Il est urgent de briser ce carcan : il faut que la créativité soit libérée et qu'elle puisse déboucher sur des alternatives crédibles et concrètes.

6. LE CAS DE LA CHINE

Réfléchissons un instant au modèle de développement que la Chine devrait suivre. L'opinion publique ainsi que de nombreux milieux conservateurs s'accordent pour considérer que ce pays ne doit pas s'inspirer du modèle de développement industriel qui a été celui de l'Europe et les États-Unis, ce pour des raisons écologiques évidentes. La planète court d'ores et déjà à la catastrophe sur ce plan. Courir le risque de doubler, voire de tripler le niveau actuel de pollution et de destruction de l'environnement serait carrément suicidaire. Un assez large accord prévaut au sein de nos sociétés pour reconnaître qu'il faudrait donc idéalement que la Chine suive un autre modèle de développement que l'Occident.

Étrangement, la conversation s'arrête toutefois précisément là où elle pourrait devenir intéressante. Elle s'arrête au moment des questions de fond : mais alors, comment procéder ? Que faut-il faire ? Quelles sont les politiques à mettre en œuvre ? En guise de

réponse, le silence, dans tous les milieux. Il ne semble pas exister d'expériences convaincantes à grande échelle qui puissent constituer un exemple et une inspiration valables pour la Chine.

7. UNE SOURCE D'ESPÉRANCE POUR LES MARGINALISÉS DU NORD ET DU SUD

Les marginalisés par le système sont sans cesse plus nombreux, tant au Nord qu'au Sud. Pour cette majorité réduite au silence, l'agonie du système capitaliste et industriel constitue une excellente nouvelle, une ouverture inespérée à l'horizon.

Et pourtant, ils ne voient rien bouger. Rien ne bouge car extérieurement, le système capitaliste n'a jamais semblé aussi fort ni aussi triomphant. L'opinion publique mondiale a énormément de peine à croire que la logique capitaliste et industrielle puisse être d'une quelconque manière en crise, voire en pleine mutation.

Rien ne semble bouger parce que cette crise importante du système capitaliste ne se laisse percevoir et appréhender que par ceux qui acceptent de voir et d'analyser le changement global de société en cours.

Rien ne bouge en apparence car il n'est pas évident de se rendre compte que les courants de fond de nos sociétés changent de direction, alors que les vagues restent exactement les mêmes. Une fois encore, il s'agit de trouver le chasseur. Certains le discernent immédiatement le chasseur dans le rébus de la vie, d'autres mettent un peu de temps tandis que certains, enfin, ne le voient pas et ne le verront jamais. Le rébus mondial n'est pas différent de celui de mon enfance.

Toutes ces raisons font que le monde paraît immobile alors qu'un ouragan nous balaye, à un autre niveau. Dès lors, l'espérance n'affleure pas encore. La majorité des déshérités ne sait même pas qu'elle a des raisons d'espérer puisqu'aucune alternative n'émerge.

8. UN AVEU D'IMPUISSANCE ?

Face à cet immobilisme, une partie de l'opinion publique découvre soudain que la modernité a créé la rationalité économique et que celle-ci fonctionne comme un mythe très puissant, même s'il est de moins en moins crédible. Les citoyens prennent conscience qu'il existe une fascination collective pour ce mythe rationnel, cette construction abstraite et symbolique qui est comme le nœud et le pivot de notre ego collectif répressif inconscient. Cette « science économique » est, en effet, une conséquence logique de la rationalité moderne, mais aussi de la volonté patriarcale millénaire d'emprise et de domination sur la nature, sur les femmes et sur nos propres corps. Or, cette abstraction rationnelle et scientifique se révèle incapable de veiller au bien commun social et écologique global. Et en même temps, il lui est impossible de mesurer de manière adéquate les nouvelles valeurs de la société de la créativité et de la connaissance. Il y a là une impuissance qui demande à être avouée et reconnue. Cet aveu d'impuissance constituerait un pas décisif vers un horizon différent, vers une espérance possible.

Et bien, cet aveu d'impuissance se concrétise actuellement par le biais de la société civile se mobilisant contre l'OMC ou à l'occasion des autres réunions et sommets économiques mondiaux. Une partie de l'opinion publique des pays riches commence à mettre en question la légitimité du système actuel, en tout cas quand celui-ci revêt ses atours les plus agressifs, ceux qui sont liés à la globalisation économique. L'aveu d'impuissance commence à enfler. Désormais, plus personne n'ose affirmer que *« ce qui est bon pour General Motors est bon pour les États Unis »*. La légitimité du système est sérieusement érodée. Selon un article récent du célèbre journaliste William Pfaff dans le *International Herald Tribune*, la globalisation poussée par l'Occident est un

échec massif [104] : *« Ce que les manifestants ne comprennent pas, c'est que leur combat est d'ores et déjà, en principe, gagné… Les hypothèses qui ont présidé à la promotion par le globalisme de la dérégulation et de l'intégration économiques internationale sont d'origine récente et entreront éventuellement dans l'histoire économique. Les réunions de Prague ont été une étape supplémentaire de leur discrédit et vers leur remplacement ».* Il est difficile d'être plus explicite.

Il est possible et même probable que la légitimité du système industriel capitaliste continuera à s'éroder assez vite. Le problème ou, plutôt, la difficulté, c'est que la vision économique transmoderne et postindustrielle n'est pas prête. Elle n'en est qu'à ses balbutiements. Nous nous retrouvons donc véritablement entre deux plaques tectoniques… avec tous les dangers d'explosion volcanique qui sont inhérents à ce type de lieux.

Le plus important est toutefois de comprendre que la vision transmoderne du monde n'est pas seulement une approche postcapitaliste du monde. C'est surtout et avant tout une approche post-matérialiste. L'homme et la vie sont envisagés de manière différente. C'est une vision qui permet d'envisager l'avenir avec optimisme.

---

[104] Willian Pfaff : « The West's Golobalization drive is proving a massive failure », *International Herald Tribune*, 29 September 2000 : «*Yet what the demonstrators do not understand is that their battle has, in principle, been won… The assumption that have underlain globalism's promotion of international economic deregulation and integration are recent in origin and will eventually pass into economic history. The meetings in Prague have been another step in their discrediting and replacement* ».

Chapitre 9

LES ATOUTS DE L'EUROPE AU XXIème SIÈCLE

> « *Considérant que la paix mondiale ne peut être sauvegardée que par des efforts créateurs à la mesure des dangers qui la menacent ; (...) Résolus à substituer aux rivalités séculaires une fusion de leurs intérêts essentiels, à fonder par l'instauration d'une communauté économique les premières assises d'une communauté plus large et plus profonde entre des peuples longtemps opposés par des divisions sanglantes, et à jeter les bases d'institutions capables d'orienter un destin désormais partagé (...)* »

Traité instituant la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (CECA), Paris 1951.

L'Europe compte beaucoup d'atouts dans son jeu à l'heure d'aborder la mutation en cours.

L'Europe a inventé la modernité. C'est en Europe que sont nées les sciences et la technologie telles que nous les connaissons aujourd'hui. C'est en Europe aussi que furent inventés le marxisme et le capitalisme, mais également le concept politique d'État-nation et les notions de souveraineté, de frontières politiques et d'intérêt national. C'est un théologien protestant écossais, Adam Smith, qui a inventé la notion de « main invisible » et qui a ainsi jeté les bases de l'économie contemporaine, d'autres Européens ayant apporté leur pierre à son édification. C'est enfin sur le continent européen que prirent corps la Réforme du Christianisme et la Renaissance, la

redécouverte des valeurs humaines et de la raison dans notre civilisation.

En clair, la plupart des concepts sur lesquels est construite – pour le meilleur et le pire – notre civilisation moderne viennent d'Europe. Et ces concepts ont été coulés en Vérité absolue et intolérante, à laquelle il convenait d'adhérer absolument sous peine d'être considéré comme un « sous-développé ».

1. ET SI L'EUROPE OSAIT AFFIRMER QUE NOUS SORTONS DE LA MODERNITÉ ?

Du fait de cet héritage, il serait de la plus haute importance symbolique que ce soit précisément l'Europe qui affirme au monde que l'humanité sort actuellement de la modernité. Si ce message émanait d'elle qui a imposé, souvent en recourant à la violence, les valeurs et la vision modernes au monde entier, un geste symbolique irremplaçable serait posé.

Si elle avait la lucidité de reconnaître que son hégémonie intellectuelle, épistémologique (possession de la vérité) et symbolique (nous sommes les seuls développés) a commencé à décliner et que la pente est de plus en plus abrupte, l'Europe gagnerait aussitôt une autorité nouvelle.

C'est toutefois l'ensemble du monde qui gagnerait à ce que l'Europe analyse, mette en lumière et soumette *à la question* les structures implicites de la modernité : jugements de valeur, institutions politiques, manières de penser, manières de concevoir la raison, la vie et la mort, la sexualité, le plaisir, l'amour, la spiritualité, le temps et l'espace, le pouvoir et l'argent.

Ce signal, bien sûr, tout le monde peut le donner. Parti d'Europe, il revêtirait toutefois une *noblesse particulière*. En ayant cette lucidité, l'Europe retrouverait une grandeur, dans et par le renoncement même à son rôle dominant séculaire. En renonçant au pouvoir, elle acquerrait une nouvelle qualité d'être et, comme par miracle, elle passerait ainsi de la décadence douce à la sagesse. Elle montrerait le chemin vers un niveau supérieur de conscience et indiquerait une autre manière de vivre la relation au pouvoir, ce qui

est indispensable si l'humanité veut résoudre ses problèmes à long terme.

En même temps, l'Europe s'ouvrirait et ouvrirait ainsi un espace nouveau de créativité intellectuelle, esthétique, artistique et spirituelle. Elle dessinerait un horizon de réflexion approfondie sur les valeurs et les manières de voir dont la civilisation mondiale en formation a un besoin urgent pour penser son avenir de manière créative, constructive et responsable.

Ce signal aurait également des répercussions énormes sur la société civile du monde entier, un peu comme les discours du président John Kennedy répandaient, voici quarante ans, un champ morphogénétique d'énergies positives qui débordait les frontières des États-Unis, touchait les populations les plus diverses bien au-delà des medias et leur apportait quelque chose d'indéfinissable. Par un aveu de faiblesse qui serait réaffirmation de grandeur, l'Europe pourrait créer en cette aube de siècle et de millénaire un même *champ morphogénétique positif*, pour reprendre l'expression de Rupert Sheldrake [105].

D'où pourrait provenir ce signal. De la classe politique ? De la société civile ? Pourquoi ne pas imaginer, par exemple, une réunion de responsables - femmes et hommes, bien entendu - politiques et d'intellectuels rédigeant un nouveau rapport pour le « Club de Rome » ? Ou un nouveau Concile qui rassemblerait toutes les religions chrétiennes en une seule famille et proclamerait la redécouverte d'une dimension spirituelle tolérante et respectueuse des différences, au-delà de la modernité ? Faisons un rêve, aurait pu dire Martin Luther King.

2. L'EUROPE COMME « ATELIER POLITIQUE TRANSMODERNE » ?

L'Europe, c'est encore autre chose. C'est le continent qui a écrit, le siècle dernier, les pages les plus noires, les plus barbares

---

[105] Rupert Sheldrake & Mathew Fox, *The Physics of Angels : Exploring the Realm Where Science and Spirit Meet*, Harper, San Francisco, Paperback, September 1996.

de toute l'histoire de l'humanité. Et c'est le coin de Terre qui, pour être descendu aux enfers terrestres, a puisé dans son désespoir et sa nausée une capacité de lucidité qui lui a permis d'inventer et de créer les premières structures transmodernes de l'histoire humaine : les Communautés européennes dans un premier temps, l'Union européenne aujourd'hui.

2.1. La première création politique transmoderne ?

L'Europe a inventé une structure politique non identifiée que les plus grands spécialistes, politologues ou juristes, peinent à identifier. Une chose est sûre : ce n'est pas un État moderne. C'est une *communauté* d'États, de Régions, de provinces, de villes et de citoyens. A bien y regarder, sans doute préfigure-t-elle le monde de l'avenir, les structures politiques transmodernes de demain.

Cette communauté a des *frontières internes de plus en plus poreuses, mais fixes*. Les franchir est chose de plus en plus aisée. En réalité, elles sont désormais davantage des bornes culturelles qui invitent aux échanges entre cultures que de véritables frontières étatiques, imperméables à l'Autre, l'Intrus.

Autre rupture par rapport à l' État classique, ce n'est plus le sang versé par les citoyens pour défendre et sauver la patrie qui cimente *l'identité et l'appartenance* à l'Union. Non, c'est un choix éthique et stratégique de paix et de prospérité communes ; il a été posé clairement dès les origines du projet et inscrit dans les Traités. Les fondements mêmes de la construction européenne sont donc complètement différents de ceux de l'État moderne. L'éthique, le sens et la vision sont au cœur du ciment qui a arrimé la première pierre de l'édifice posée par les *Pères fondateurs*. Et, n'en déplaise à certains *responsables* politiques, ils conservent, de nos jours, une importance capitale. Le sang et la mort ne sont plus constitutifs de l'identité et de l'appartenance.

Enfin, la structure de pouvoir et le concept de vérité sont, au sein de l'Union, complètement différents de ce qu'ils n'ont cessé d'être dans l'État moderne. Point de pouvoir vertical, de pyramide cette fois : le pouvoir prend la forme d'une table dont le centre est vide. Cette table, c'est la table à laquelle Robert Schuman et Jean Monnet invitèrent, une poignée d'années à peine après la fin de la Seconde Guerre, le chancelier allemand Adenauer à s'asseoir avec

un statut d'égal au leur, pour envisager ensemble les problèmes communs [106]. En posant ce geste, en invitant l'ennemi de toujours et le vaincu d'hier pour discuter tous *ensemble* de problèmes *communs* et d'une paix pour *toute* l'Europe, Monnet et Schuman ont radicalement changé de paradigme. Ils sont alors entrés de plein pied dans la transmodernité. Sans le savoir ? Peut-être. Il n'en demeure pas moins que *leur* table s'affirme aujourd'hui comme le symbole des structures politiques transmodernes de demain.

Depuis, les ministres des États membres – ils sont quinze aujourd'hui, ils seront près de trente demain ou après-demain – viennent s'asseoir régulièrement autour de la même table (elle a seulement changé en dimensions) afin de construire ensemble, sur un pied d'égalité, le bien commun de l'ensemble de l'Union. Ils sont invités à transcender les intérêts nationaux. Sans doute n'y arrivent-ils pas toujours ; les vieilles habitudes persistent. Mais au-delà des vicissitudes de la politique au quotidien, comment ne pas percevoir le clair changement de niveau d'intention politique ?

La table de Monnet et Adenauer constitue aussi le symbole de la conception transmoderne de la vérité. Cette conception est fondée sur une profonde tolérance. La vérité, plus personne ne la possède. Elle existe, mais elle se trouve au centre du cercle qui est vide. Plus personne ne peut dire « *Gott mit uns* ».

Avec l'Union, nous sommes, en même temps, en pleine logique post-patriarcale. Le concept d'identité et d'appartenance nous transporte au-delà du patriarcat puisqu'il n'est plus nécessaire de *sacraliser la mort* « pour la patrie » afin de sceller l'appartenance des citoyens au groupe. L'appartenance s'opère, désormais, par l'adhésion à un projet signifiant, un projet de paix qui est donc de *vie*. Nous passons, par conséquent, d'une logique de mort à une logique de vie. Adieu donc, le patriarcat.

L'Académicienne Belge Claire Lejeune, a écrit au sujet de la citoyenneté un texte très profond qui situe admirablement le problème de cette nouvelle identité européenne. Cette identité a besoin d'incarnation et d'inventer une réelle place pour les femmes : « *La citoyenneté européenne n'existe pas tant qu'elle*

---

[106] Jean Monnet, *Mémoires*, Livre de Poche, Fayard, Paris 1976, notamment les pages 447-448, décrivant la première rencontre entre Jean Monnet et Konrad Adenauer le 9 mai 1950.

n'est légitimée que par un Traité ; tant qu'elle n'a corps que le corps inerte de la loi. Il faut, pour qu'elle devienne vivante et agissante, qu'elle soit désirée, qu'elle s'enracine dans ces profondeurs affectives de la mémoire où règne le désir. Une citoyenneté créatrice ne peut pas plus se passer de l'ordre qui lui vient de la loi que de l'énergie qui lui vient du désir : elle advient de notre aptitude quotidienne à incarner dynamiquement la relation conflictuelle qu'entretiennent en nous la logique de la raison et celle de la passion. Dès le début de notre réflexion, la lucidité nous oblige à constater que si l'Europe ne manque pas de corps qui fait *loi, elle manque généralement du désir qui fait sens, autrement dit de la passion, de la motivation affective dont elle a besoin pour se construire. Sans vouloir psychanalyser notre rapport à l'Europe, il faudra bien pour qu'il s'anime, pour qu'il prenne vie, que nous le ressentions, que nous le pensions en termes de sentiment, et que ce sentiment trouve des mots pour se communiquer. Entre la haine meurtrière de l'Europe dont témoignent les nationalistes et l'amour platonique qui inspire ses dévots, il y a matière à nuancer, à incarner, à humaniser cette citoyenneté européenne qui n'est encore qu'une indispensable fiction.*

« *A l'heure où la parole des femmes s'autorise – combien péniblement – sur la scène du désastre politique, il faut savoir que cette parole est neuve, que ses formes de légitimité sont encore à inventer. La citoyenneté d'une femme n'a pas à se recréer un espace politico-culturel, mais tout simplement à se le créer, pour la première fois, à partir des ruines d'une Histoire où elle n'eut jamais que le droit de parler au nom du Père et du Fils, au nom d'un sexe qui n'est pas le sien. Ce qui me paraît vital aujourd'hui, c'est de repenser le concept même d'identité, de comprendre que le principe d'identité, c'est aussi le principe d'exclusion du tiers.*

« *Il n'est pas possible aujourd'hui de ne pas sexuer la question de l'identité, de rester sourd à la parole naissante de l'autre sujet qu'est le je de genre féminin…Un féminisme majeur ne peut être qu'une affaire de solidarité non seulement des femmes*

entre elles mais entre des femmes et des hommes lucides, en quête d'une issue heureuse à l'impasse patriarcale» [107].

Expliquer et expliquer encore aux citoyens européens ces changements fondamentaux dans la définition de l'identité, de l'appartenance, du pouvoir et de la vérité est une nécessité tout à fait impérative. Ils le savent ou, du moins, ils le pressentent. Ils ont l'intuition que quelque chose de vraiment nouveau et novateur, de véritablement révolutionnaire se crée. L'impression est toutefois confuse. Et ternie : si les citoyens sont de plus en plus déçus, c'est qu'on ne leur parle que de logique de marché industriel. Un peu court pour cerner le projet européen et pour y faire adhérer ! Par ce biais réducteur, les questions implicites des citoyens demeurent sans réponse. Ils restent donc sur leur faim et campent dès lors, par rapport au projet de la construction européenne, sur des attitudes de doute, d'indifférence et de scepticisme, quand il ne s'agit pas de franche hostilité. Voilà pourquoi il faut impérativement leur parler des véritables enjeux des changements en cours. Et d'en discuter ouvertement, en profondeur, avec eux.

L'ancien président de la Commission européenne, Jacques Delors, avait, à cet égard, vu et parlé juste dès 1993 : « *Les citoyens européens ne parviendront pas à s'identifier à un marché. Si dans les dix ans qui viennent, nous ne parvenons pas a donner une âme à l'Europe, nous aurons perdu la partie !* » [108].

Dans l'Union européenne, la *gouvernance* s'opère donc par la *création de sens*. L'Union est appelée *à faire sens*, à revêtir, aux yeux des citoyens européens (et sans doute des citoyens du monde *éveillés*) une signification plus élevée qu'un simple État. C'est pour

---

[107] Claire Lejeune, (académicienne belge qui prononça ce discours très dense lors d'un « Carrefour de la Science et de la Culture » organisé par la Cellule de Prospective pour le Président de la Commission européenne à l'Université de Coimbra, en 1997 : « De la citoyenneté poétique à la citoyenneté européenne » pp. 100-102, Commission Européenne, Cellule de Prospective, in *Réflexions sur l'identité européenne : compte rendu du carrefour de Coimbra*, Working paper, sous la direction de Thomas Jansen, Bruxelles 1999. Accessible sur le Web : ann.grossi@cec.eu.int

[108] Jacques Delors a souvent répété cette phrase lorsqu'il recevait des philosophes ou des représentants des grandes religions. Il ne l'a jamais écrite dans un discours officiel.

cette raison que leurs attentes implicites sont plus fortes et leur déception plus grande.

Malheureusement, les dirigeants européens actuels ne sont pas suffisamment conscients du fait qu'ils ont la responsabilité de veiller sur un enfant prodige. Ils sont comme pris à revers par une situation dont ils ont héritée, mais qu'ils ne maîtrisent pas et dont ils ne comprennent pas même toujours la logique - quand celle-ci ne les dérange pas dans son essence. Pour les gouvernements des États membres ainsi que pour les intellectuels, les évolutions liées à la construction européenne vont plus vite que l'évolution de leurs propres concepts intellectuels. L'image est un peu celle de la poule (les États Membres) qui a couvé un canard (transmoderne), ne le reconnaît pas comme enfant légitime et l'agresse même de plus en plus car il ne correspond pas à ses attentes légitimes de poule !

2.2. Et si l'Union européenne lançait des politiques mondiales innovantes ?

Si l'Union prenait tout à la fois conscience du changement de paradigme et du fait qu'elle est elle-même la première entité politique transmoderne, elle pourrait commencer à changer de cap dans ses actes et, en s'appuyant sur la société civile, se mettre à inspirer le monde. Rêvons un peu.

Une politique étrangère post-hégémonique

Plutôt que de critiquer la politique hégémonique des États-Unis, l'Union pourrait prendre progressivement conscience qu'elle dispose d'une une taille démographique et économique supérieure à ce pays et, dès lors, commencer à assumer des responsabilités en tant que puissance.

Cette prise de conscience adviendrait toutefois en même temps que la découverte de la transmodernité. Dès lors, l'Union serait dans une position idéale pour innover sans vouloir imposer, en nouant un dialogue ouvert et respectueux dans le cadre, par exemple, des Nations Unies. Elle pourrait développer une politique étrangère fondée sur un projet de paix et de justice mondiale qui, par conséquent, inclurait une réflexion et un débat sur l'économie

transmoderne de la société de la connaissance. Nul doute que ses initiatives seraient très vite soutenues par un nombre grandissant de pays.

L'Europe pourrait aussi organiser très sérieusement, avec toutes les ressources intellectuelles dont elle dispose, un véritable dialogue des civilisations. Ceci suppose que des problèmes comme la situation au Proche-Orient ou la relation à nouer avec la Turquie soient abordés d'une manière totalement nouvelle, en intégrant la dimension religieuse dans les approches privilégiées par l'Union et, surtout, en fondant celles-ci sur une analyse plus fine qui tiendrait compte des différents paradigmes qui traversent les religions en présence [109]. C'est en prenant conscience du fait que certains des conflits les plus graves résultent aussi de conflits entre paradigmes, entre visions du monde, au sein de chaque religion que les artisans d'une nouvelle politique mondiale de paix pourront commencer à les prévenir.

Une nouvelle politique de défense ?

S'acheminer vers une défense transmoderne qui, ainsi que le Traité sur les forces conventionnelles en Europe y invite, serait basée sur le mise en commun des vulnérabilités – ce qui donne vie au concept de *vulnérabilité partagée* – rendrait progressivement la justification des dépenses militaires de plus en plus faible et, à terme, carrément inexistante.

La course aux armements perdrait alors d'autant plus sa raison d'être que, en même temps, la société de la connaissance se répandra et s'affermira dans le monde, rendant du coup obsolète la notion de secret sur laquelle l'ensemble du concept de défense moderne est basée.

L'Europe serait donc bien avisée de commencer à dire tout haut ce qui se murmure d'ores et déjà dans les antichambres des

---

[109] Marc Luyckx : « The transmodern hypothesis : towards a dialogue of cultures », dans *Futures*, Pergamon Press, Oxford, UK, Volume 31, nr 9/10, Nov/Dec. 1999, pp. 971-982. Cet article résume les conclusions d'un Colloque que la Cellule de prospective de la Commission européenne a consacré, en mai 1998 à Bruxelles, au thème *Civilisations et Gouvernance.*

États-majors des puissances, mais qui est tu, car trop d'intérêts sont en jeu : il nous faut repenser totalement le concept de défense et, avant tout, arrêter la course aux armements. Pour des raisons éthiques, mais pas seulement : parce que cette course ne contribue plus à notre sécurité mais la met même, tout au contraire, en péril.

Prendre une telle initiative libérerait progressivement des budgets énormes mais entraînerait aussi des coûts économiques très importants puisqu'une partie non négligeable de nos appareils industriels serait alors à reconvertir. Impensable, dès lors ? Peut-être pas : en s'engageant dans la société de la connaissance, l'Union n'a-t-elle pas aussi à préparer activement sa désindustrialisation et l'immatérialisation de son activité économique ?

La réflexion la plus ardue sera probablement centrée sur le nouveau concept de sécurité à élaborer. Quel type de sécurité sera-t-il possible de promettre et d'assurer aux citoyens dans la société postindustrielle ? Et qu'est-ce qui n'est pas ou plus possible ? Une réflexion qui, si elle veut déboucher sur des réponses satisfaisantes, ne pourra faire l'économie d'un dialogue avec la société civile.

Une politique agricole mondiale soutenable et juste ?

Pourquoi l'Union européenne ne pourrait-elle pas élaborer et appliquer un concept de politique agricole commune *mondiale* basée sur des principes entièrement nouveaux : le *respect de la nature, des espèces et des cultures autochtones, de la justice sociale et du Bien Commun ?*

A l'évidence, la loi du profit et la logique du marché ne semblent plus suffisantes pour déterminer une politique agricole mondiale tenable à long terme. En ce domaine aussi, il faut renouer avec le sens afin de rendre aux agriculteurs la fierté de leur travail et du service qu'ils rendent à la collectivité et à la nature, tout en assurant un volume de production suffisant. Afin aussi de rassurer la population sur la qualité de ce qu'elle donne à manger à ses enfants.

L'Europe est bien placée pour innover tout en assurant aux petits agriculteurs du Tiers-Monde que les exigences écologiques de respect de la nature ne seront en aucun cas satisfaites au détriment de la justice sociale et d'une répartition plus équitable des revenus. L'avantage que présenterait un nouveau concept de ce

genre est, en effet, qu'il pourrait faire l'objet d'une concertation avec la société civile, celle du Nord comme celle du Sud, ce qui lui conférerait une surface d'acceptabilité politique très intéressante. Il paverait la voie, en somme, à un type nouveau de gouvernance.

Proposer ce nouveau concept de politique agricole mondiale devant les Nations Unies ou un autre forum mondial vaudrait à l'Europe de rencontrer un succès inattendu. Mais ce succès n'interviendra que si elle donne, au préalable, l'assurance de vouloir placer sa puissance au service de cette politique. Si, comme bien trop souvent jusqu'à présent, l'Union laisse entendre qu'elle n'entreprendra rien sans la permission des États-Unis, aucun succès ne sera au rendez-vous.

En clair, l'Union doit prendre enfin la place qui lui revient au sein des nations afin de donner le signal clair que nous entrons réellement dans une nouvelle ère multipolaire et transmoderne [110]. De par son histoire, elle est, en effet, la mieux placée – et de loin ! – pour introduire des idées nouvelles dans l'ensemble des structures internationales. Et pour convier d'autres nations et d'autres cultures à la rejoindre autour d'une table identique à celle imaginée par Schuman et Monnet. Une table qui, toujours vide au centre, serait seulement adaptée aux dimensions du monde.

Vers de nouveaux concepts de gouvernance ?

Le rapport consacré par une commission des Nations Unies à la gouvernance mondiale [111] témoigne d'une prise de conscience et, partant, de la réalité d'un problème de gouvernance, lequel ne se pose pas seulement au niveau global mais bien à tous les niveaux de pouvoir.

---

[110] Robert A. Levine : « An American "Hyperpower" by European default », *International Herald Tribune*, 13 October 2000. Cet article écrit par un ancien fonctionnaire de l'exécutif et du législatif américains montre bien que c'est l'absence d'existence politique de l'Europe qui fait que les États-Unis sont perçus comme une hyper-puissance.

[111] *Our global Neighbourhood : The report of the Commission on global Governance*, Oxford, University Press, 1995.

L'Europe devrait se donner les moyens d'aller au-delà de ce travail remarquable. Se donner les moyens veut dire, en l'espèce, se présenter pour ce qu'elle est, s'affirmer – donc, au préalable, se reconnaître – en tant que première gouvernance transmoderne, c'est-à-dire non hiérarchique, non verticale et basée sur un concept nouveau. Une image qu'elle ne donne pas pour le moment, les États membres restant avant tout des États et répugnant, à ce titre, à tirer toutes les leçons de leur formidable aventure collective.

Dans la société industrielle, le gouvernant était censé savoir et devait favoriser l'adaptation de la population à la logique de la machine. Les citoyens étaient censés, eux, ne pas connaître la logique dans laquelle on a cherché à les faire entrer pendant plus d'un siècle. La logique moderne est celle d'une économie qui fonctionne mathématiquement et qui « sait » comment les citoyens doivent se comporter. La fonction des gouvernants est précisément de convaincre les citoyens de correspondre aux calculs des économistes. Tâche ingrate et ardue, mais qui a débouché sur une intériorisation remarquable, par les populations, même celles dites de gauche, des contraintes mécaniques du marché.

Dans la société de la créativité et de la connaissance, la logique s'inverse brusquement. Il s'agit cette fois de valoriser le développement humain sous toutes ses formes, y compris les dimensions esthétique et spirituelle.

Cette (r)évolution suppose et implique, par conséquent, que la gouvernance s'organise autour d'une exigence d'éthique et de signification. A l'avenir, les gouvernants auront de plus en plus à faire sens, à donner ou, du moins, à proposer une signification aux événements contradictoires qui nous assaillent. Il leur faudra présenter une vision de la vie individuelle, régionale, nationale, européenne et mondiale qui ait un sens et qui indique une direction valable pour les générations futures.

Or, pour le moment, ce sens est de plus en plus absent, aux niveaux mondial et européen, sans même parler des autres niveaux. Certes, l'euro sera bientôt dans nos poches, mais quel est le sens du projet européen aujourd'hui ? Comment l'expliquer à nos enfants ? Telles sont les questions nouvelles auxquelles tous les gouvernants européens sont confrontés. Jacques Delors avait pleinement raison.

Evidemment, la tentation est et sera grande de continuer « comme avant ». D'ailleurs, c'est une tentation à laquelle la

plupart des administrations n'ont malheureusement pas résisté. Mais voilà, l'attente des citoyens par rapport aux institutions européennes est d'une autre nature. Leur frustration est donc de loin supérieure. Les institutions de l'Union subissent, en effet, proportionnellement plus la pression vers le changement que les structures nationales : même si c'est de manière confuse, les citoyens pressentent qu'elles sont d'une nature différente et qu'elles doivent, par conséquent, viser des buts plus élevés que les gouvernements nationaux ou régionaux.

Si la gouvernance est vraiment appelée à donner du sens à la vie collective des Européens, il sera impératif d'abandonner les faux-semblants et d'expliquer sans fard le changement de société en cours, de manière à ce que l'opinion publique en saisisse tous les enjeux et qu'elle puisse apporter sa pierre à travers un dialogue à initier d'urgence.

Pourquoi, dans cette perspective éminemment souhaitable, ne pas créer des « Cellules de transmodernisation » au niveau de la Commission européenne, des parlements, des gouvernements, des structures de pouvoir régionales et locales ? Ces cellules auraient la mission de susciter le dialogue sur les mutations en cours afin d'en faire ressortir les dimensions potentiellement positives ainsi que les éventuels dangers. Ce dialogue porterait sur la qualité de la vie, la cohésion du tissu social, les valeurs en gestation et les buts que la société est prête à s'assigner. Mariant réflexion et dialogue, ces organes fonctionneraient, en quelque sorte, comme des cellules de vigilance éthique, investies de la mission de protéger la société contre les manipulations d'aujourd'hui et de demain.

Pourquoi, un beau jour, le président de la Commission européenne ne pourrait-il pas, dans un discours, déclarer haut et clair que « nous changeons de société » et que, « probablement, nous passons d'une société focalisée sur le production d'un nombre maximal d'objets, le meilleur marché possible, *vers une société centrée sur le développement humain et sur l'apprentissage au sens le plus noble du terme, incluant la dimension esthétique et spirituelle* ?

La tâche essentielle qui nous attend demain pourrait être, en effet, d'avoir à redécouvrir de nouvelles formes de sacré, d'avoir à re-sacraliser nos sociétés, à retrouver nos racines culturelles en évitant toute forme d'obscurantisme. Et parallèlement, à découvrir

à nouveau que le sens profond de notre vie est situé dans la qualité de nos relations avec nous-mêmes, avec les autres, avec la nature et avec le divin.

Ce président de la Commission qui briserait le silence et les tabous pourrait proposer que les buts de la société de demain soient désormais discutés en profondeur, en valorisant les richesses culturelles propres de chaque culture européenne. Tout comme le projet européen, ce dialogue deviendrait très rapidement source d'inspiration au plan mondial ; repris à ce niveau, il valoriserait alors l'ensemble des richesses culturelles de la planète. Un cercle vertueux parfait !

Cet agenda politique sera jugé tout à fait improbable, voire même absurde par les « réalistes » de tout poil. Est-il pour autant si utopique ? Après tout, n'est-ce pas la réalité politique actuelle qui est fortement en porte-à-faux par rapport à ce que les citoyens souhaitent implicitement, confusément ?

Mon hypothèse est que nous vivons un tel changement que seules les idées qui semblent à premier abord utopiques sont à même de correspondre à ce dont nous aurons besoin demain.

Une politique économique durable et axée sur la créativité ?

Si le lecteur prend la peine d'examiner les résultats du Conseil européen de Lisbonne de décembre 1999, il observera que les chefs d'État et de gouvernement européens semblent prendre conscience que les temps changent et qu'il s'agit impérativement, pour l'Europe, de se mettre à jouer la carte de la société de la connaissance. C'est un premier pas dans la bonne direction, même s'il a été posé avec un retard certain par rapport aux États-Unis.

Toutefois, dans ce cas aussi, l'analyse des changements de société qui accompagnent l'introduction des technologies de la connaissance et bouleversent les fondements mêmes de l'économie deviendra déterminante. Si elle avait l'audace de lancer un débat de qualité sur la nouvelle économie, lequel fait cruellement défaut, l'Europe remonterait non seulement son handicap, mais prendrait même l'initiative et donc, d'une certaine manière, l'avantage.

L'entreprise sera cependant d'une indéniable difficulté tant il est vrai que la plupart des économistes continueront à essayer d'aborder les nouvelles questions à la lumière de leurs formes de

pensée industrielles et modernes. Ce qui est compréhensible d'un point de vue humain, mais tout à fait insuffisant. Aussi convient-il de creuser simultanément le tunnel par l'autre bout en essayant d'élaborer un *nouveau cadre économique transdisciplinaire pour affronter le changement de paradigme.*

Dès que l'on ose sortir du cadre économique moderne trop étroit sans en négliger les apports légitimes et indispensables, on découvre un paysage plein de possibilités et de promesses qui vont assez bien dans le sens de l'intuition populaire. Il s'agit donc de faire circuler les nouvelles connaissances au maximum et de favoriser tous les types de forums de discussion où les spécialistes puissent être enfin confrontés aux citoyens.

L'Union a ainsi tout à gagner et rien à perdre de lancer un vaste débat sur l'économie auquel elle convierait les Universités, bien sûr, mais aussi la société civile et – pourquoi pas ? – le monde entier. Quelle économie pour demain ? Voilà bien une question qui est d'intérêt universel ! Pour amorcer le mouvement, pourquoi la Commission ne créerait-elle bientôt un *Prix Schuman d'économie de la connaissance durable* ?

Et, dans la foulée, pourquoi ne pas lancer un débat connexe sur ce que pourrait et devrait être la politique commerciale de la société de la connaissance dans vingt ans ? Pour le moment, nous n'en sommes nulle part en ce domaine. Or, le commerce, lui aussi, change radicalement de nature.

Quand les obstacles d'hier deviennent les avantages de demain…

A ce propos, une bonne nouvelle existe, même si elle est rarement communiquée au public : les *tares qui sont reprochées à l'Europe,* entre autres par l'OCDE, *sont précisément les avantages essentiels sur lesquels seront basés et construits la société de demain.* Il serait donc suicidaire de s'y attaquer comme les experts le préconisent.

Voyons cela de plus près. Pour l'instant, ce qui est reproché à l'Union européenne, c'est d'avoir encore :

1. trop de régulations sociales, un filet de solidarité trop dense et donc trop coûteux ;
2. trop de diversité culturelle qui contribue à une trop grande segmentation des marchés ;

3. trop de solidarité avec le Tiers-Monde alors qu'il vaut mieux que les pays du Sud soient confrontés à la réalité du marché mondial ;
4. trop de prise en compte des besoins familiaux, crèches, congés parentaux, etc. Cela coûte beaucoup trop cher et finit par handicaper la compétitivité.

Mais aussi :

1. trop de régulations inutiles et infiniment diverses ;
2. trop peu d'esprit d'initiative et de créativité ;
3. trop peu de vision et d'audace.

Les trois derniers reproches sont pleinement justifiés et méritent d'être corrigés au plus vite. L'Union et les gouvernements s'y emploient ou essayent de le faire.

Par contre, dans une optique de société de la connaissance et de créativité, les quatre premiers reproches visent des « défauts » qui sont appelés à devenir le terreau qui alimentera, fera vivre et grandira la créativité humaine. Car il faut le dire à haute et intelligible voix :

- Sans réseau humain dense et souple, sans tissu social vivant, la créativité humaine diminue rapidement et dépérit. Le tissu social d'une région est donc un atout primordial pour demain si nous voulons que l'Union européenne non seulement s'adapte aux nouveaux outils informatiques, mais qu'elle devienne un acteur mondial dans l'invention de la nouvelle société de la connaissance.
- Sans enracinement culturel, sans capitalisation sur la diversité culturelle, il n'y aura pas de créativité humaine. La créativité se nourrit aussi de la culture, de l'enracinement culturel.
- L'inclusion est le principe de *base*, la pierre angulaire de la formation de la connaissance. Si l'information ne circule pas, le cerveau humain n'enrichit pas sa connaissance. Pour faire circuler la connaissance, il faut partager, mettre les autres dans le coup. Il faut donc inclure à tout prix ! Ce qui tue l'énergie créatrice, c'est précisément le principe d'exclusion, du « chacun pour soi ». C'est la logique inverse de ce que nous connaissons. Par conséquent, toute le tradition de solidarité sociale si chère au Européens est à conserver et à favoriser à tout prix.

- Idem pour le Tiers-Monde. Plus on l'inclura, plus le retour de créativité vers nous pourrait être important. A certains égards, les Africains sont plus créatifs que nous. Tant mieux, incluons-les, faisons circuler au maximum l'information et tout le monde y gagnera. Comment ? Probablement pas dans les catégories capitalistes d'aujourd'hui. Il faut inventer, mais il y désormais une lumière au bout du tunnel.
- Le respect de la famille et des préoccupations légitimes des parents est une autre condition sine qua non de la créativité. Sans familles équilibrées, reconstituées ou non, où l'amour, la confiance et la sérénité circulent, il n'y a pas de créativité possible. Toutes les formes de stress sont nocives, voire mortelles pour le créativité.

L'intuition des citoyen(ne)s européen(ne)s est donc juste. Il ne faut pas liquider la solidarité et les acquis sociaux. Il ne faut absolument pas laisser se détériorer le tissu social. Cela reviendrait à tuer dans l'œuf les germes de la créativité de demain. Ceux qui ont succombé à cette tentation risquent de s'en mordre les doigts à moyen terme, sauf si, comme les États-Unis, ils importent d'ailleurs les cerveaux créatifs.

Un nouveau concept d'éducation ?

L'éducation, on l'aura compris, est également appelée à se transformer assez profondément. Le concept général est facile à comprendre. Il s'agit de passer rapidement d'une éducation qui diminue la créativité et informe énormément à une éducation qui favorise la créativité en la catalysant et en l'éduquant, en la guidant pour qu'elle permette aux élèves de devenir des acteurs créatifs et efficaces dans l'invention d'un monde transmoderne et dans la société de la créativité et de la connaissance.

La connaissance reste certes importante, mais il convient à l'évidence de se rendre compte que nous sommes dans une période de changements technologiques si rapides et profonds que les techniques apprises aujourd'hui aux élèves seront probablement dépassées quand ils seront appelés à les mettre en application ! La seule chose qui demeure très importante, c'est donc d'apprendre à apprendre.

Il s’agira, dans les années à venir, de s’atteler à la tâche exaltante de revenir à ce que l’éducation n'aurait jamais du cesser d'être : un chemin vers l’appropriation de la créativité et, partant, vers le développement humain dans le sens le plus large et le plus profond du terme. Une mission noble qui a de quoi motiver les enseignants du monde entier et leur rendre une légitime fierté.

C'est encore un domaine dans lequel l’Europe pourrait jouer un rôle de révélateur, de catalyseur du changement.

3. L’EUROPE CONVIANT A UN MONDE NOUVEAU ?

Le rôle de l’Europe ne sera pas de s’essouffler à essayer de redevenir une « grande puissance industrielle » comme par le passé, ni de se poser en concurrente plus ou moins habile des États-Unis. Elle n’excelle d’ailleurs pas tellement à ce jeu.

Il s’agit d’autre chose. L’Histoire attend l’Europe ailleurs. Elle a placé l’Union européenne dans la position inconfortable de disposer – mais à son insu – des premières structures politiques transmodernes. Pas moyen, par conséquent, de s’en sortir avec les catégories modernes d’hier. Elle est acculée à l’innovation.

Or, rappelons que la conception transmoderne de la vérité suppose la fin radicale de l’arrogance et de toute prétention à détenir la vérité. Cette conception est profondément tolérante et humble. Elle suppose un profond sens de l’humour.

Dans ce contexte, l’Europe pourrait être le premier acteur mondial qui s'emploie avec humilité à essayer de découvrir pour elle-même les contours politiques, intellectuels et humains de cette transmodernité qui est déjà là, mais qu’elle préfère encore ne pas regarder en face. Elle pourrait contribuer fortement à lancer un débat mondial d’une qualité nouvelle au sujet du paradigme dont nous sortons et de celui dans lequel nous entrons. Elle aurait à organiser cette conversation de manière inclusive : toutes le cultures et toutes le sensibilités, tous les paradigmes, devraient s'y sentir non seulement inclus mais valorisés.

Elle sera porteuse d'une bonne nouvelle appelée à catalyser l'attention et les énergies si elle affirme qu’il est désormais

nécessaire de repenser l'économie et les finances mondiales de manière beaucoup plus profonde que le « groupe des non alignés » n'avait essayé de la faire dans les années 70. Il s'agit, en effet, de changer de paradigme économique.

Une autre bonne nouvelle qu'elle pourrait apporter au monde, c'est d'affirmer que toutes les cultures devront être invitées sur pied d'égalité au chevet de l'humanité, non par politesse, mais par réalisme et intérêt commun bien compris. L'humanité ne trouvera pas de solution à ses problèmes urgents sans s'enrichir et se nourrir aux sagesses que l'humanité a accumulées depuis des millénaires. Même les sagesses prépartiarcales devront être prises en compte, dans la mesure où nous les connaissons.

Fin de l'arrogance, humilité, sens de l'humour. L'époque des « grandes puissances » est probablement révolue. Il faut inventer autre chose ensemble. L'Europe peut y contribuer en montrant l'exemple. Elle pourrait être la première grande puissance à devenir une « puissance de sagesse ».

CONCLUSION GÉNÉRALE

Personne ne connaît le futur. Ce livre, je l'ai écrit parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il s'est comme imposé. Il s'est comme déroulé progressivement. Il est né. Le voilà. Est-il une description du futur ? Je crois qu'il peut contribuer à ouvrir un nouveau débat sur le futur et, partant, sur le sens de notre vie présente. Mais la vérité est au centre du cercle. Et ce centre est vide. Personne n'est propriétaire de la vérité.

Ce livre est voulu comme une invitation à une réflexion en profondeur et à des conversations démocratiques sur notre avenir commun. Il nous faut sortir du silence que la génération montante ne supporte plus. Elle ne supporte plus de vivre dans une société qui fait silence sur son avenir. Elle ne supporte plus une société qui ne se donne plus aucun horizon. Et nous non plus, d'ailleurs.

A l'entame de l'essai, j'avais annoncé que tout ce que j'allais écrire était déjà connu des lecteurs, du moins dans l'implicite du cœur de chacun. Il est temps de vérifier cette hypothèse. Si elle s'avère exacte, le livre n'est plus nécessaire. Il a rempli sa fonction de catalyseur.

Figure 6 : Comparaison entre les trois paradigmes

Critères	Prémoderne	Moderne Postmoderne	Transmoderne
1. Pouvoir	Vertical	Vertical / privé	Démocratique
2. Patriarcalité	Patriarcal	Patriarcal	Post-patriarcal
3. Vérité	Intolérant. = une Vérité	Intolérant = une Vérité Pas de Vérité	Tolérance
4. Sécularité	Blasphème	Libération	Repenser le lien Religion/société
5. Stabilité	Oui	Non : Progrès	Non : Transformation
6. Enchantement	Oui	Non : Désenchantement	Oui : Réenchantement
7. Clergé	Oui Pouvoir politique et religieux	Experts technocrates économistes	Pas d'intermédiaires
8. Science	Seule la théologie + Philosophie	Naissance des sciences	Redéfinition de la science et du sacré.
9. Sacré	Le sacré est naturel	Le sacré est banni	Redécouverte du sacré de la vie

Copyright Marc Luyckx Ghisis 2001

TABLE DES MATIERES

PREFACE 15

INTRODUCTION 19

PREMIERE PARTIE : AU-DELA DE LA MODERNITE 23

CHAPITRE 1 : **Une définition des paradigmes** 25
1. La prémodernité 26
   1.1. Comment définir les prémodernes ? 28
   1.2. Un exemple de coalition prémoderne 29
   1.3. Où sont les prémodernes ? 30
2. La modernité 33
   2.1. La modernité est-elle neutre vis-à-vis des religions ? 33
   2.2. La modernité est-elle tolérante ? 34
   2.3. La modernité met-elle fin au Moyen Age ? 35
   2.4. Où sont les modernes ? 38
3. La post-modernité 41
4. La transmodernité ou voir le chasseur 42
   4.1. Willis Harman 45
   4.2. Avon Mattison 45
   4.3. Voir le chasseur 46
5. Comparaison entre les paradigmes 50

CHAPITRE 2 : **La découverte des paradigmes** 53
1. La prise de conscience 53
2. Découverte de la prémodernité 54
   2.1. Chez les musulmans 54
   2.2. Chez les catholiques 58
   2.3. Des ressemblances troublantes 62
3. Découverte de la modernité et de la transmodernité 63
4. Le concept de paradigme chez Popper, Prigogine et Stengers 65
5. Une hypothèse nouvelle : les paradigmes appliquées aux religions 66

CHAPITRE 3 : **Radiographie du nouveau paradigme** 69
1. Le monde change, nous aussi... 69
2. L'enquête sur la culture intégrale 72
   2.1. Combien sont-ils ? 72
   2.2. Les comportements des créateurs de culture 74
   2.3. Réflexions et visions de Paul Ray 75
3. Changement global de la conscience : indicateurs d'un paradigme émergent 76
   3.1. Tableau descriptif de la transition des paradigmes 76
   3.2. Cinq indicateurs du changement 79
4. Une enquête préliminaire de la Commission européenne 84
   4.1. Développement personnel 85
   4.2. Conscience des problèmes d'environnement 85
   4.3. Probabilité de l'existence de créateurs de culture en Europe 86
5. Une invitation au voyage 86

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE 87

DEUXIEME PARTIE : AU-DELA DU PATRIARCAT ET DU CAPITALISME 89

CHAPITRE 4 : **Le malaise des fondements** 91
1. Un horizon fermé 92
2. Un nouveau récit de l'origine ? 93
3. Réinterpréter le péché originel ? 95
4. Réinterpréter Jésus ? 99
5. Le réveil avant l'éveil 100

CHAPITRE 5 : **Les quatre niveaux de changement** 103
Introduction : il est difficile de changer 103
1. Le premier niveau : la vie et la mort 106
   1.1. Patriarcat et sacralisation de la mort 106
   1.2. Mort comme fin d'époque et nouveau début 107
   1.3. Mort comme impuissance de l'âme 109
   1.4. Vie et réenchantement 110
2. Le deuxième niveau : le changement de paradigme 111
   2.1. Le temps 116
   2.2. Espace et matière 116

2.3. Etre et métaphysique 117
2.4. La Vérité 118
2.5. Relation femme-homme-sacré 118
2.6. Violence, guerre et compétition 119
2.7. Relation homme-nature 119
2.8. Progrès, consommation, marché 120
2.9. Ethique, sens, intériorité 121
3. Le troisième niveau : changement de l'outil de production 122
La problématique de la transition en cours 122
3.1. Le pouvoir 126
3.2. La fin du secret 126
3.3. Le management 127
3.4. Du commerce au partage 128
3.5. L'économie se transforme 129
3.6. L'argent de plus en plus symbolique ? 130
3.7. Une nouvelle définition du travail 130
3.8. Vers l'inclusion sociale 131
3.9. Une éducation favorisant la créativité 131
3.10. Rôle central de la culture 131
3.11. Nouveaux buts de la société 132
3.12. Scénario négatif 132
4. Le quatrième niveau : mutation de la politique et des institutions 133

CHAPITRE 6 : **Crise de la logique capitaliste** 141
1. Le besoin d'une nouvelle théorie économique 142
2. Inadéquation de la théorie économique capitaliste 146
3. Autres critiques à l'encontre du capitalisme 149
Conclusion : des indices convergents 151

CHAPITRE 7 : **La société de la connaissance, une nouvelle économie ?** 153
1. Au-delà de la matérialité des biens vers l'immatériel ? 154
2. Au-delà du commerce : vers l'échange et le partage ? 155
3. Au-delà de la rareté et de l'exclusion ? 157
4. Au-delà du secret et de la propriété privée ? 158
5. La propriété personnelle des moyens de production ? 159
6. Redéfinir le progrès en termes qualitatifs ? 160
7. Irruption de l'éthique et de la transparence ? 161

8. De la maîtrise et de la domination à la reconnexion et à l'harmonie ? 162
9. Le scénario négatif ? 163

CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE 165

TROISIEME PARTIE : UN NOUVEAU REGARD 167

CHAPITRE 8 : **Le réenchantement de la mondialisation ?** 169
1. Une conception tolérante de la vérité 170
2. Au-delà de la logique patriarcale de maîtrise et de domination 171
3. Au-delà de la violence vers de nouvelles formes de sacré 172
4. Redécouverte des dimensions esthétique et spirituelle 173
5. Au-delà du capitalisme industriel 175
6. Le cas de la Chine 176
7. Une source d'espérance pour les marginalisés du Nord et du Sud 177
8. Un aveu d'impuissance ? 178

CHAPITRE 9 : **Les atouts de l'Europe au XXIème siècle** 181
1. Et si l'Europe osait affirmer que nous sortons de la modernité ? 182
2. L'Europe comme « atelier politique transmoderne » ? 183
   2.1. La première création politique transmoderne ? 184
   2.2. Et si l'Union européenne lançait des politiques mondiales innovantes ? 188
3. L'Europe conviant à un monde nouveau ? 198

CONCLUSION GENERALE 201

BIBLIOGRAPHIE 203

ADRESSES 211

TABLE DES MATIERES 213

Au delà de la modernité, du patriarcat, et du capitalisme
La société réenchantée

Nous vivons un changement de société rapide et profond car la rationalité moderne, l'approche patriarcale, et le capitalisme industriel ne sont plus capables de formuler une réponse satisfaisante ni au problème de notre survie collective et de celle de l'environnement, ni aux problèmes sociaux et démographiques de notre monde en ce début de XXIe siècle. En ce sens ils sont déjà dépassés car ils ne font plus sens : ils conduisent à la mort. La société civile mondiale cherche déjà ailleurs, même si les pouvoirs s'évertuent à la convaincre qu'il n'y a pas d'alternative. Certains sont d'ailleurs en train d'expérimenter un profond réenchantement, une réconciliation corps-cœur-âme.

Ces changements en cours touchent aux aspects les plus profonds de nos vies comme la relation homme-femme, le sacré, la vérité, le statut de la raison et de la science, le temps, l'espace et le bonheur. Et en même temps, c'est l'architecture souterraine de la modernité qui est en train de se dissoudre. Il est normal que les citoyens ressentent de l'angoisse. A un niveau moins profond, mais tout aussi important, la société de l'information est comme le turbo qui accélère et approfondit ces changements. En modifiant le cœur même de la logique capitaliste et communiste, elle les dépasse, et nous fait entrer dans une logique qui s'avère chaque jour plus différente et où les avantages et les dangers ne seront pas nécessairement ceux que nous percevons aujourd'hui.

Si l'Europe comprend ces changements, elle est dans une position exceptionnelle de cercle vertueux. Elle peut retrouver une grandeur en acceptant de reconnaître que cette modernité qu'elle a grandement contribué à créer, touche maintenant à sa fin. Elle peut entrer dans la société de la connaissance en capitalisant sur tout ce qui apparaît aujourd'hui comme des handicaps : la diversité culturelle, la solidarité sociale et familiale, la promotion de la femme, la solidarité avec le Tiers Monde, le sens du beau et des valeurs humaines et spirituelles. En apparaissant sage, l'Europe peut contribuer au réenchantement du monde.

Marc LUYCKX GHISI *est diplômé en mathématiques, en philosophie et docteur en théologie. Après un parcours qui l'a conduit en Italie, au Brésil et aux E.U., il a été pendant près de dix ans, conseiller des Présidents Delors et Santer à la « Cellule de Prospective » de la Commission Européenne à Bruxelles. Il s'y est occupé du sens de la construction européenne, et de ses dimensions éthiques, culturelles, religieuses et politiques, dans le contexte du changement de société. Il est maintenant futurologue et Président d'« Inspiration-consulting ».*

Collection ***Economie Plurielle***
dirigée par **Henry Panhuys** et **Hassan Zaoual**.